



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

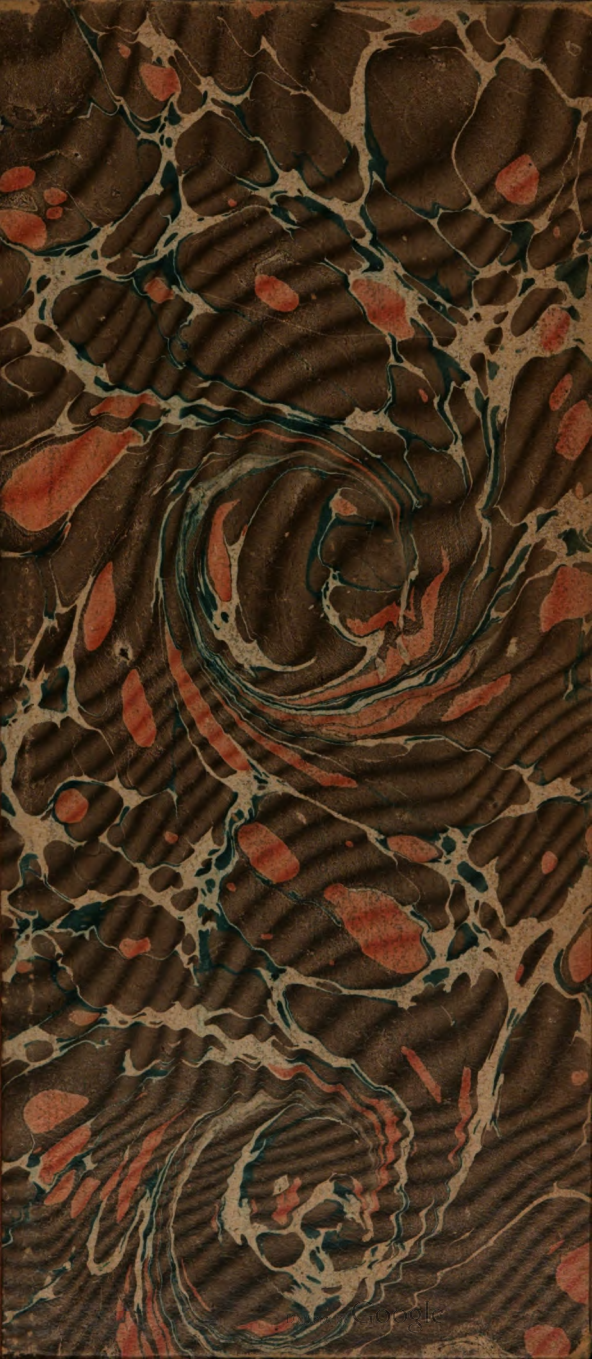
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



2

A 159/20



MARIE DANS LES CIEUX

SPLENDEURS CÉLESTES
DE LA SAINTE VIERGE

PAR M. PAUL SAUSSERET

AUTEUR DES FIGURES BIBLIQUES ET DU CULTE CATHOLIQUE DE MARIE

TOME SECOND

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
40 - CHANTILLY

Signum magnum apparuit in cœlo : mulier
amicta sole, et luna sub pedibus ejus; et in
capite ejus corona stellarum duodecim.

Un grand signe a paru dans le ciel : une
femme revêtue du soleil, ayant la lune sous
ses pieds, et sur sa tête une couronne de
douze étoiles.

APOC. xii, 1.

GLOIRE A DIEU - HONNEUR A MARIE

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES

PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ
RUE DE TOURNON, n° 16

PLANCY

SIÈGE, DIRECTION, IMPRIMERIE ET
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ

1855

PROPRIÉTÉ

Plancy. Typ de la Société de Saint-Victor. — J. GOLLIN, imp.



LES SPLENDEURS

DE

MARIE DANS LES CIEUX

XXIII

MARIE, REINE DES APÔTRES ET DES ÉVANGÉLISTES

*Regina apostolorum.
LITAN. LAURET.*

Ce n'est plus sur les hommes qui ont vécu dans les âges de ténèbres, de demi-jour et de pâle crépuscule ; ce n'est plus sur les personnages de l'ère patriarcale et des siècles prophétiques que nous avons à contempler la royauté de Marie et sa haute prééminence. Les révélations faites aux patriarches et aux prophètes ont été comme des éclairs dans une nuit d'orage : l'obscurité avant, l'obscurité encore après. Mais cette nuit-là s'est enfuie, elle s'est évanouie : Jésus-Christ l'a chassée comme l'astre du jour chasse les ombres du matin ¹.

Nous n'avons donc plus à voir ici des avant-coureurs loin —

¹ Nox recessit ; dies autem appropinquavit. Rom., xiii, 42.

tains, des personnages figuratifs, des êtres symboliques, des prophètes au langage obscur, mystérieux, voilé, énigmatique ; nous entrons à pleines voiles dans le grand et beau jour, dans l'abondante lumière de la rédemption ; car nous avons maintenant à parler de la souveraineté de Marie sur ceux qui ont été comme les satellites de ce vivant soleil qui est venu du sein de Dieu éclairer notre terre ; nous avons à parler de la souveraineté de Marie sur ces douze hommes de Galilée qui ont vu son auguste Fils, qui l'ont touché de leurs mains, qui ont vécu avec lui, conversé avec lui, et qui, pendant plus de trois ans, ont recueilli les oracles de son infinie sagesse ; oracles qu'ils ont ensuite répétés dans tout l'univers, portés de l'orient au couchant, du midi au septentrion, et scellés de leur sang.

A présent, le front ceint d'immortelles couronnes, ils sont assis dans le ciel, comme leur divin maître le leur avait promis, sur douze trônes de gloire, placés près de celui du Christ ¹.

Mais, quelque élevée que soit la place qu'occupent dans le royaume de Dieu ces anciens compagnons des travaux du Sauveur, la Vierge-Mère est encore infiniment au-dessus d'eux ; quelque rapprochés qu'ils soient du trône de l'Agneau, Marie en est bien plus près qu'eux ; quelque brillante que soit la couronne qui orne leurs têtes, celle de Marie est bien autrement rayonnante.

Voyons dans ce chapitre comment elle a été ici-bas leur

¹ Matth., xix.

science ¹, leur lumière ², leur mattresse ³, leur régente ⁴; voyons comment elle est leur reine dans le ciel.

Jusqu'au jour où Jésus-Christ les appela à lui, les apôtres n'avaient eu que l'instruction des gens du peuple, c'est-à-dire une instruction très bornée, pour ne pas dire nulle. Uniquement occupés des besoins physiques de la vie, et des moyens d'y pourvoir, ils avaient jusque-là totalement négligé et la culture de leur esprit et le soin de leur âme, et même, sous le rapport de la religion, de ses dogmes et de ses devoirs, leur ignorance était profonde.

Mais il n'en fut pas ainsi de la glorieuse Vierge. Dès l'instant de sa conception, elle eut, suivant certains auteurs, l'usage complet de la raison, et, avec cet usage, tous les dons, toutes les lumières, toutes les sciences qui sont la perfection, la richesse et l'ornement de l'intelligence ⁵. Dès l'instant de sa conception, elle surpassa en science Adam, Salomon, et tous ceux qui ont eu ou qui auront jamais les connaissances les plus vastes et les plus variées ⁶.

Et ce ne fut pas là le privilège d'un moment, comme le veut Cajetan ⁷; mais la bienheureuse Vierge continua à en jouir tout le reste de sa vie ⁸. Le cercle de sa science alla

¹ S. Bonav.

² S. Andr. Cret.

³ SS. PP.

⁴ Poiré.

⁵ S. Amadæus, c. 9, 23.

⁶ C. de Veg., num. 954.

⁷ Apud Vasquez, tom II, in III part., disp. 449, cap. 4, num. 23.

⁸ C. de Veg., num. 955.

même toujours s'étendant, toujours s'élargissant, surtout quand elle eut *enserre* ¹, comme parle un prophète, dans son sein virginal, l'homme par excellence, le Créateur et le Maître de toute intelligence.

Qui pourra dire en effet jusqu'à quelle élévation et jusqu'à quelle profondeur de savoir il la conduisit alors ? Peut-on, demande le sage, cacher du feu dans son sein sans voir ses vêtements brûler ? peut-on marcher sur des charbons sans se blesser les pieds ² ? Peut-on, demanderons-nous à notre tour, peut-on croire que Marie ait possédé en elle le principe vivant et éternel de toute science et de toute lumière, sans avoir reçu elle-même un accroissement magnifique de science et de lumière ? Oui, nous répondront peut-être quelques-uns, puisque, vous qui recevez corporellement le même Dieu, dans l'adorable Eucharistie, n'obtenez pas, par cette union avec Jésus, l'augmentation de science dont vous voulez faire honneur à celle qui a été sa mère et que vous attribuez à son union avec le Dieu qui s'incarna en elle. Sans doute, avouons-le en rougissant, nous recevons le Dieu des sciences sans devenir plus savants, et le Dieu de lumière sans être plus éclairés ; comme nous recevons le Dieu de bonté sans devenir meilleurs, et le Dieu de sainteté sans devenir plus saints. Mais c'est que nous paralysons, par notre indignité, les heureuses conséquences de cette ineffable union ; c'est que nous mettons des obstacles à l'écoulement et aux prodigalités de la grâce ; tandis que

¹ *Femina circumdabit virum. Jerem., 31, 22.*

² *Prov., vi, 27*

l'auguste Vierge ne résista en rien, ne s'opposa en rien aux divines influences ; et puis, d'un autre côté, nous ne sommes pas appelés à la sublime dignité réservée à Marie, et Dieu, ne devant pas nous élever aussi haut, ne nous doit pas les mêmes faveurs.

Mais à elle, à Marie, il dispensa une science supérieure même à la science des anges ; de sorte que l'on peut justement lui appliquer ces paroles, que saint Jean adresse aux chrétiens dans son épître canonique : Vous n'avez pas besoin que qui que ce soit vous instruisse, car l'onction que vous avez reçue de Dieu vous instruira de toutes choses ¹.

Et, en effet, Denis le Chartreux, faisant application de ce passage à la bienheureuse Vierge, s'exprime ainsi : De même que le Saint des Saints devait avoir une mère éminemment sainte, et même tellement sainte, qu'il n'y eût au-dessous de Dieu rien de plus saint, ainsi Jésus-Christ, étant aussi la sagesse du Père et la source première de toute sagesse comme de toute science, devait, par le même motif, avoir une mère éminemment sage et instruite, et tellement sage, tellement instruite, qu'aucun homme sur la terre, et, disons même, qu'aucun ange dans le ciel, ne la surpassât en sagesse et en science ; car, la fontaine de la divine sagesse venant à déborder et à sortir, pour ainsi dire, de son lit éternel, qui est le sein du Père, sur quoi devait-elle d'abord s'épancher, si ce n'est sur sa Mère ? qui devait-elle plus abondamment inonder que sa Mère ? qui devait-elle favoriser de plus de clartés que sa Mère ? en qui devait-elle

¹ 1 Joan., II, 27.

davantage se répandre avec profusion ? Aussi Marie fut-elle comblée, plus qu'aucune créature, des rayons émanés de la vraie et suprême sagesse ; et elle lui devint aussi semblable que possible en sagesse et en science, de même qu'en sainteté ¹.

Et c'est de cette science incomparable que le docte abbé Rupert entend ce verset du Cantique : Le Roi m'a introduite dans ses celliers ². Et quels sont, fait-il dire à Marie, quels sont ces celliers du Dieu-Roi ? Ce sont, lui fait-il répondre, tous les sacrés mystères contenus dans les Écritures ; car il ne me cache rien ; mais il me prodigue ses bienfaits, il me révèle tous ses secrets. Et, à vrai dire, comment celui qui a mis, qui a versé, pour ainsi parler, en moi et dans mon sein, le Verbe, la Pensée qui était de toute éternité et qui est toujours dans son sein paternel, comment ne me donnerait-il pas tout avec ce Fils de sa puissance ?

Il résulte de ces paroles que l'esprit de Marie fut doué de toute la science dont est capable et susceptible une intelligence créée, soit humaine, soit angélique, et qu'elle surpassa, non seulement la plus riche des intelligences prise en particulier, mais qu'elle laissa loin, et bien loin au-dessous d'elle, tous les esprits créés pris dans leur universalité ³.

Et puis, combien ne dut-elle pas gagner durant trente-trois ans qu'elle demeura avec celui qui est toute science,

¹ De præcon. B. V. Art. 4 et 2.

² Introduxit me rex in cellaria sua. Cant., 4.

³ C. de Veg., num. 957.

- comme il est toute bonté, toute sagesse, toute force et toute puissance ? car, si trois années passées dans sa société, dans son intimité, suffirent pour initier les apôtres et les disciples aux mystères les plus sublimes du Christianisme, que ne dut pas acquérir de science et de sagesse celle qui durant un tiers de siècle vécut sous le même toit, s'assit à la même table, mangea le même pain que la vérité incarnée ; celle qui conservait dans son cœur, dans son esprit, dans sa mémoire, tout ce qu'elle avait une fois ou vu ou entendu ; celle qui ne perdait rien, absolument rien de ce qu'elle avait appris ¹ ; bien différente en cela de nous qui oublions le lendemain ce que la veille nous avions gravé avec effort dans notre souvenir, qui ne savons plus même le soir ce dont nous étions tout pleins, tout pénétrés le matin, et auxquels la minute qui suit enlève ce qu'avait apporté la minute qui précède.

C'est pourquoi Albert-le-Grand ne fait pas difficulté de dire que la sainte Vierge acquiert, dans la compagnie du Sauveur, la connaissance des mystères de l'ordre surnaturel, bien mieux, mille fois mieux que ne le firent Adam dans son sommeil, saint Jean sur le cœur de Jésus, et l'Apôtre des nations dans ses ravissements ².

Rien de plus fréquent dans l'Évangile que les reproches faits par Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'ignorance et au défaut d'intelligence de ses apôtres par rapport aux Écri-

¹ *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. Luc, II, 19.*

² *Lib. de B. Virg. c. 96.*

tures. Rien de plus ordinaire que de l'entendre leur reprocher de ne pas saisir le sens des paroles qu'il leur adressait et de comprendre encore moins celui des prophéties.

Mais aucun reproche de ce genre ne put jamais être adressé à l'auguste Marie. Elle savait mieux la Bible que les prophètes eux-mêmes, dit saint Vincent Ferrier¹; et saint Grégoire de Nazianze, cité par Ximénès, patriarche de Jérusalem, dit de cette Vierge : Elle pénétra profondément dans les mystères les plus cachés des Écritures, et, à l'aide de sa science, elle ouvrit, comme avec une clé, les trésors les plus secrets ; elle délia les nœuds les plus inextricables de la révélation. Ainsi les éclairs, les foudres, les tonnerres du mont Sināi n'eurent rien de caché pour elle ; comment la mer Rouge s'ouvrit aux enfants d'Israel et engloutit les Égyptiens, comment s'accomplirent les autres faits merveilleux de l'histoire sacrée, elle sut tout, elle connut tout².

O Marie, à cet endroit de mon travail, mon cœur s'élance vers vous, et il vous crie, après un de vos serviteurs : Salut à vous, qui nous venez comme une médiatrice céleste entre la loi et la grâce ! salut à vous, sceau mystérieux, cachet mystique de l'Ancien et du Nouveau Testament ! salut à vous, beau et brillant supplément de toute prophétie ; ravissante vérité de l'Écriture divinement inspirée à la terre et descendue du ciel ; page nette et pure dans laquelle Dieu lui-même est écrit sans mot et sans caractère, et en laquelle

¹ Serm. in natal. Dom.

² Lib. II, cap. 23.

on lit et on lira à tout jamais la parole ou le Verbe de Dieu ¹ !

Mais ce qui manquait aux apôtres et aux disciples avant l'Ascension du Sauveur leur fut donné quand l'Esprit-Saint vint sur eux dans le Cénacle. Alors, selon la promesse que leur en avait faite leur Maître, il leur apprit toute vérité. Alors, il acheva, il compléta leur instruction apostolique. Et pourtant, malgré les hauts et sublimes enseignements de cet Esprit aux sept dons, les apôtres restèrent, par leur science, bien au-dessous de Marie ; car, dit à ce propos saint Anselme : Quoique les apôtres aient été instruits de toute vérité par l'assistance du Saint-Esprit, cependant la bienheureuse Vierge fut éclairée, et par le même Esprit, incomparablement plus qu'eux, sur la nature de cette Vérité qu'elle connaissait, non pas seulement comme les autres, à la manière des autres, mais pour l'avoir reçue en elle, nourrie en elle, revêtue de chair en elle ². Et c'est dans la même pensée que le saint pape Léon appelle Marie le plus élégant volume des pages du Verbe divin ³.

Avec cette supériorité de science et de lumière ne devait-elle pas devenir, après le départ de son Fils et son retour au ciel, la tête, la présidente et l'institutrice des apôtres ⁴ ?

Et c'est, si nous en croyons d'honorables témoignages, ce qui eut lieu. C'est d'elle, dit Eusèbe Émissène, c'est-à-dire de Marie, que les apôtres apprirent ; c'est sous sa dic-

¹ S. Germain. *Constant. orat. in nativ. B. V. M.*

² Lib. de excellent. Virgin.

³ *Elegantissimum Scripturæ divini Verbi volumen. Homil. 3.*

⁴ *Apostola apostolorum. S. Anselm.*

tée qu'ils écrivirent et qu'ils nous ont transmis leurs récits évangéliques. Qui donc, poursuit-il, refusera de croire aux Évangiles ? qui osera les contredire, quand nous les voyons appuyés de l'autorité du Fils ou de la Mère ¹ ? L'abbé Rupert dit de même : Dès que l'Esprit-Saint fut venu, il enseigna toute vérité ; mais la Mère de Dieu ajouta aussi à cette autorité divine celle de son témoignage.

Aussi quelques-uns prétendent qu'elle prononça sur toutes les questions difficiles qui furent agitées par le collège des apôtres. Votre parole, lui dit l'abbé Rupert, fut alors pour eux la parole même du Saint-Esprit. Tout ce qu'il fallait, à ces hommes, d'explications, d'éclaircissements ou de témoignages, pour les affermir dans la vraie foi et dans la vérité, et pour définir, fixer et bien établir le sens qu'on devait donner aux inspirations du Saint-Esprit, c'est de votre bouche sacrée, et toujours prête à instruire, qu'ils le reçurent. Ainsi, quand il fallut prononcer sur les observances judaïques et dans toutes les autres circonstances importantes, c'est vous qui avez, comme arbitre suprême, décidé la question ².

Que personne, dit de Véga, que personne ne s'étonne donc de nous entendre dire que les apôtres ont été les disciples, et, pour ainsi dire, les élèves de Marie ; qu'ils ont fréquenté son école et pris ses leçons ; car, bien que les apôtres aient été instruits de toute vérité par Jésus-Christ et par le Saint-Esprit, néanmoins Marie approfondissait bien mieux qu'eux,

¹ In evangel. de fest. Assumpt.

² C. de Veg., num. 1096.

avec le secours de ce même Esprit, la vérité ; et ils en apprenaient beaucoup plus par elle que par toute autre voie ; car elle avait vu et entendu, plus que qui que ce fût, la Sagesse incarnée. Elle était donc, en quelque sorte, et tout naturellement, l'écho, l'organe et l'interprète du Saint-Esprit ; elle éclaircissait sa doctrine et ses enseignements. Les apôtres eurent donc, par conséquent, trois écoles : d'abord celle de Jésus-Christ, qui les initia aux mystères du royaume des cieux, et qui fut leur premier maître, leur enseignant les éléments du Christianisme ; ensuite ils furent confiés au Saint-Esprit, qui fit d'eux les maîtres du monde et les docteurs des nations, les langues de feu ayant brillé autour de leurs têtes, le jour de la Pentecôte, et leur ayant formé comme une couronne à l'instar de celles dont on orne le front des lauréats. Enfin, devenus, par l'effet des inspirations de l'Esprit-Saint, forts et savants dans la science de Dieu, ils furent remis entre les mains de Marie qui acheva et perfectionna leur éducation chrétienne, et mit la dernière main à l'œuvre de leur instruction ¹ ; ce qui inspire au pieux Rupert de s'écrier : O bienheureuse Marie, maîtresse des maîtres, c'est-à-dire des apôtres ! et à Lucius Dexter de dire : La très sainte Vierge, par ses conseils, par l'éclat et la pureté de sa doctrine, et par l'exemple admirable de sa vie, est à la tête du collège des apôtres, qui ne font rien d'important sans son avis et que sous sa direction ².

Or, si ces disciples du Sauveur consultèrent ainsi la Vierge

¹ C. de Veg., num. 1099.

² In Chronic. ad annum Christi 34. N. 7.

pour tous les actes tant soit peu importants de leur apostolat, pouvons-nous croire qu'elle soit restée étrangère et qu'elle n'ait eu aucune part à la rédaction des quatre livres évangéliques publiés de son temps par saint Matthieu, saint Luc, saint Marc et saint Jean ? Pouvons-nous croire qu'elle n'ait pas été consultée par les écrivains sacrés ; qu'ils n'aient pas puisé auprès d'elle une multitude de renseignements et de détails consignés dans leurs récits, et qu'ils ne lui aient pas soumis leurs pieuses notices sur la naissance, la vie, la doctrine et la mort de cet Homme-Dieu, dont elle avait été la mère et le témoin le plus constant et le plus assidu ?

Aussi, dit saint Bernard, connaissant mieux que qui que ce fût la date et l'ordre des faits, elle en instruisit plus tard les écrivains et les prédicateurs de l'Évangile ; et nul n'était plus en état de le faire que cette Vierge, qui avait été dès le commencement parfaitement et divinement instruite elle-même de tous les mystères de la foi ¹.

Et il fallait bien qu'il en fût ainsi ; car, dit à son tour Eusèbe Émissène, si Marie n'avait pas gardé le souvenir de toutes ces choses, elles ne seraient point venues jusqu'à nous ; car c'est de ses trésors que nous les avons reçues. En effet, ce que nous savons de l'enfance du Sauveur, c'est d'elle que nous le tenons, puisqu'elle retint et conserva religieusement dans son cœur, pour les révéler plus tard, non seulement ces particularités du premier âge de Jésus, mais encore tout ce qui concerne les bergers, les mages, Siméon et Anne la prophétesse .

¹ Sup. *Misericordia* est.

Ce fut, selon un autre auteur, ce fut dans sa poitrine sacrée que saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, puisèrent l'éclaircissement de plusieurs mystères et notamment de l'incarnation, de l'enfance et de l'adolescence du Sauveur ¹.

Saint Ambroise remarque notamment qu'il n'est pas surprenant que saint Jean, comme un aigle royal, se soit élevé si haut et ait laissé les autres évangélistes si loin au-dessous de lui, attendu qu'il avait si longtemps étudié en une aussi bonne école qu'était celle de la Mère de Dieu ².

Christophe de Véga dit sur le même sujet : Ce fut à l'école de Marie que Jean le théologien puisa sa science incomparable ; car il vécut plus longtemps que les autres historiens évangéliques avec l'auguste Vierge ; et ce qu'il apprit d'elle, il en fit part aux hommes, à l'admiration et aux applaudissements de la nature entière. Paul, continue-t-il, Paul, instruit dans le ciel, y connut des secrets que nul ne peut révéler. Mais ce que saint Jean sut par Marie, il le publia et il le révéla au monde. Lequel des deux a le plus appris. Origène, qui se fait cette question, la résout en faveur de saint Jean, en disant : Jean n'était plus un homme ; mais il était plus qu'un homme, quand il s'éleva et au-dessus de lui-même et au-dessus de tout ce qui est.

Quant à saint Luc, le savant Idiot assure que c'a été à la même source qu'il a puisé ces particularités, si détaillées dans son Évangile, de l'incarnation, de l'enfance et de l'édu-

¹ Poiré, *Triple Cour*.

² Lib. de institut. Virg. cap. 7.

cation de Jésus-Christ ¹. Aussi plusieurs lui ont donné le titre de secrétaire de Jésus-Christ ².

Ce n'est donc pas sans raison que le pieux abbé Rupert lui crie : Vous êtes, ô Vierge sainte, vous êtes l'institutrice des apôtres, des évangélistes, de la foi et de la religion chrétienne ³. Ce n'est pas non plus sans motif que saint Ildefonse nous dit à tous, en parlant d'elle et en nous la montrant : Écoutez, écoutez l'évangéliste ; prêtez-lui l'oreille ⁴. C'est avec le même droit que saint Anselme la nomme l'évangéliste des évangélistes ⁵.

Aussi saint Augustin ⁶ assure que si Notre-Seigneur n'emmena pas la sainte Vierge avec lui au ciel, ou que s'il ne l'y attira pas aussitôt après lui, ce fut afin que cette pauvre Église militante ne demeurât pas tout d'un coup complètement orpheline et privée de toute assistance, et pour que la mère suppléât, en quelque façon, à l'absence du Fils et que sa présence adoucît les regrets que le départ du Sauveur avait causés. Ainsi voyons-nous qu'à mesure que le soleil nous abandonne la lune parait, pour soulager l'ennui que nous ressentons de l'éloignement de ce bel astre, étincelant flambeau de nos jours.

¹ Canisius, lib. iv de Deipara, cap. 9, et lib v, cap. 4, docet nonnullos D. Lucam B. Virginis notarium seu actuarium appellare. C. de Veg., num. 1096.

² Lib. de contemplat. B. V., c. 3.

³ Lib. 1 de glor. Fil. Hom.

⁴ Serm 2 de Assumpt.

⁵ Evangelistarum evangelista.

⁶ Serm. de Assumpt. tom I X.

L'abbé Rupert ¹ et saint Bernard ² enseignent également qu'il était très à propos que Marie demeurât encore quelque temps sur la terre pour y être la maîtresse et le modèle de notre foi, l'exemple et la leçon vivante des vierges et des veuves.

Et l'ange de sainte Brigitte lui dit un jour que ce n'avait pas été sans un secret dessein du Ciel que la sainte Vierge était restée sur la terre, après l'ascension de Notre-Seigneur ; que sa qualité de régente de l'Église exigeait qu'il en fût ainsi, et qu'elle employa ce temps à instruire les apôtres, des mystères qui n'avaient point d'autre témoin qu'elle seule ; qu'elle consolait les saints martyrs en leur proposant la patience avec laquelle le Sauveur avait souffert l'extrémité de ses douleurs ; qu'elle exhortait les vierges au silence, à la retraite, à la piété, et à n'éviter pas moins l'ambition que l'oisiveté ; enfin c'était la femme forte qui gouvernait la maison en l'absence de l'époux, avec un soin sans pareil et une bonté charmante ³.

Et voyez, poursuit l'ouvrage que nous citons, voyez comme cette bonne mère s'occupe principalement à former les maîtres de l'univers et à polir ce que son bien-aimé Fils avait ébauché et le Saint-Esprit perfectionné. L'affection est réciproque : elle, de son côté, les chérissant comme ses enfants et eux lui rendant l'honneur que mérite une mère. Elle est l'oracle vivant que saint Pierre consulte dans

¹ Lib. v in Cant.

² Serm. 4 sup. *Missus est*.

³ La Révér. Mère de Blémur. — Poiré, *Tripl. Cour.*, tom I, p. 353.

les principales difficultés de l'Église ; l'étoile que saint Paul regarde en ses navigations, et le guide qu'il prend en ses voyages. Saint Jacques, l'évêque de Jérusalem, n'entreprend rien sans son avis, et il lui est fort aisé de l'avoir ; l'autre saint Jacques l'informe de ce qui se passe en Espagne et du peu d'avancement qu'il y fait ; et elle aussitôt, comme une bonne mère, se transporte miraculeusement sur les lieux pour le consoler et lui relever le courage. Tous recoururent à elle en leurs nécessités, mais spécialement le disciple bien-aimé qui, pour l'avoir recue en garde, et pour avoir partout l'honneur de sa compagnie, a aussi meilleure part en ses divins enseignements et en sa céleste conduite ¹.

Oh ! s'écrie à ce sujet le pieux et docte abbé Rupert, expliquant ces paroles du saint Cantique : *Qualis est dilectus ex dilecto ? Quel est celui que vous appelez votre bien-aimé ?* oh ! que cette interrogation vient bien à propos, si nous nous reportons à ces temps où vous, Marie, la bien-aimée de Dieu, demeuriez sur la terre parmi les premiers fidèles, les apôtres et les disciples, et cela dans l'intérêt de l'Évangile de votre bien-aimé ! Alors, maîtresse nécessaire, vous ne restiez dans la prison de votre corps, et au milieu des peuples de Cédar, que comme un témoin irrécusable à opposer aux Juifs blasphémateurs et aux hérétiques qui s'efforçaient d'altérer la vérité chrétienne. C'était donc à vous, porte vivante de l'éternelle vérité, qu'il fallait s'adresser ; c'était vous, oracle infailible du Saint-Esprit, qu'il fallait consulter ;

¹ *Triple Cour.*

c'était dans le sanctuaire de votre cœur qu'il fallait puiser, pour obtenir que, de vive voix, vous fissiez connaître, en appuyant vos décisions sur l'autorité et le témoignage des Écritures, si bien gravées dans votre esprit, la droite ligne qu'il faut nécessairement suivre en matière de foi ¹.

C'est ainsi que Marie fut, par ses lumières, supérieure à tous les apôtres dans ses jours de la terre.

Mais pouvons-nous ne pas dire un mot de la supériorité qu'elle eut aussi sur eux par sa foi et par sa constance à l'heure où le Fils de l'homme fut livré à la mort!

Durant le cours de la Passion, vous ne remarquez pas en elle le moindre ébranlement; vous n'y voyez au contraire qu'une fidélité à toute épreuve ². Que peut-on voir de plus ferme, que peut-on trouver de plus solide qu'elle dans la loi? Les colonnes de cette foi tremblent et chancellent sur leurs bases; les apôtres fuient lâchement et abandonnent honteusement leur maître. Marie seule ne peut être arrachée ni d'auprès de son Fils, ni des bras de la croix ³. Les disciples les plus fidèles, les plus dévoués, doutent, flottent, hésitent. La foi de l'Église entière reste en Marie toute seule et elle y est inébranlable ⁴.

Cependant, combien ne dut-elle pas souffrir en voyant l'inconstance et la faiblesse des disciples qui, au mépris de

¹ In Cant. 5.

² In Passione Christi nullatenus dubitavit, immo fidelissima mansit. Dion. Rick. libr. iii de præcon. Virg. c. 22.

³ P. Canis. lib. iv, c. 2.

⁴ Discipulis dum itantibus, in Virgine remansit fides Ecclesiæ solida et inconcussa. S. Anton. 4 part., tit. 15.

leurs serments et de la foi jurée, abandonnent leur maître, fuient avec ignominie comme des brebis sans pasteur, et ne se trouvent en sûreté nulle part ! Au moment de l'orage et sous les coups de la tempête, tous ces navires, quoique prévenus, quoique avertis à l'avance par Jésus-Christ lui-même, font un naufrage général ; un seul vaisseau résiste : c'est celui de Marie, que n'effleura jamais la plus légère brise de doute ni d'incrédulité. Marie persista héroïquement dans la confession extérieure de la foi en Jésus-Christ, tandis que Pierre lui-même faiblit et faillit, par son triple reniement, dans la profession extérieure de cette foi. Aussi, dit saint Bernard, la foi de l'Église demeura dans la seule Vierge pendant le temps de la Passion ; chacun hésitait ; mais celle qui avait conçu par la foi demeurait toujours constante dans la foi. Marie, poursuit-il, est la seule bénie entre les femmes ; c'est elle seule qui, pendant le triste jour du Sabbat, a persisté en la foi et dans laquelle toute l'Église fut conservée.

Et, à présent, qui pourrait contester la haute suprématie que la divine Vierge doit exercer, dans le ciel, sur le collège apostolique ? Les bases de cette céleste et perdurable royauté ont-elles été suffisamment jetées sur cette terre ? Que peut-on dire à la louange des apôtres qu'on ne puisse dire beaucoup mieux, mille fois mieux, à celle de Marie ? Dira-t-on que les apôtres ont été les amis et les confidents de l'Homme-Dieu¹ ? Mais Marie est sa Mère. Elèvera-t-on bien haut la gloire que les apôtres ont eue d'avoir un Dieu pour maître, et d'être formés, instruits à l'école d'un Dieu ? Mais ce même

¹ Jam non dicam vos servos ; vos autem dixi amicos. Luc, xv, 15.

Dieu fut formé, lui, à l'école de Marie ! Louera-t-on les apôtres d'avoir suivi Jésus-Christ dans toutes ses courses évangéliques, d'avoir partagé, pendant trois ans, toutes ses peines, tous ses travaux ¹ ? Mais Marie a souffert avec lui dix fois autant de temps ; et elle ne l'a pas quitté à son heure la plus critique ; ce qu'ont fait les lâches disciples. Jésus-Christ a-t-il révélé aux siens tout ce que son Père lui avait dit ² ? Mais il a initié Marie à ses mystères les plus cachés ³. Le jour a-t-il lui par eux sur les nations assises à l'ombre de la mort ⁴ ? ont-ils été les douze plus brillantes étoiles du ciel mystique de l'Église ? Mais Marie en est la lune dans les ténèbres, l'aurore au matin, le soleil dans le jour ⁵. Leur fera-t-on honneur de la destruction du paganisme, du renversement des idoles, de l'abolition du culte des faux dieux ? Mais, lui dit saint Épiphanes, c'est par vous que les vains simulacres ont été anéantis ; c'est par vous que nous est venue la connaissance du vrai Dieu ⁶ ; c'est par vous que la mort a été foulée aux pieds et l'enfer dépouillé ⁷. Ont-ils fait connaître d'un bout de l'univers à l'autre le nom de Jésus-Christ ? Mais, poursuit saint Épiphanes, c'est par vous, par vous surtout, que nous avons connu le Fils unique de

¹ Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis. Luc, xxii, 21.

² Quæcunque audivi a Patre meo nota feci vobis. Joann., xv, 45.

³ Introduxit me Rex in cellaria sua. Cant.

⁴ Mersis gravi caligine per vos dies renascitur. Hymn. liturg.

⁵ Pulchra ut luna, electa ut sol, progreditur quasi aurora. Cant.

⁶ Per te ceciderunt idola et excitata est notitia cœlestis. S. Epiph. hæres. 71.

⁷ Per te mors conculcatur et spoliatur infernus. *Ibid.*

Dieu, que, Vierge très chaste, vous avez donné au monde ¹. Ont-ils eu la gloire, chacun en particulier, de fonder, l'un ici, l'autre là, des églises? Mais elle a mis la main à toutes; toutes sont aussi son œuvre ². Les apôtres ont-ils prêché partout la pénitence? Mais c'est Marie qui a amené tous les peuples à ses saintes austérités ³. Enfin, c'est à elle; oui, c'est à elle-même, au dire de saint Cyrille d'Alexandrie, que ces hérauts de l'Évangile, ces premiers missionnaires du Christ, doivent tous les fruits, toute la gloire, tous les succès de leur apostolat ⁴.

S'ils sont dans le ciel les princes de la cour du grand Roi ⁵, Marie en est la reine; s'ils sont les chefs, les commandants des saintes armées du Très-Haut ⁶, Marie vaut, à elle seule, une armée en bataille; s'ils sont les douze flambeaux du monde ⁷, Marie, après Dieu, en est toute la lumière; si leurs noms sont gravés dans les fondations de la sainte Jérusalem, le nom de Marie brille au frontispice du temple au-dessous du grand nom de Dieu. Enfin, si, au dernier jour, les douze apôtres du Christ doivent être assis sur des trônes auprès du souverain juge pour juger avec lui les

¹ Per te cognovimus unigenitum Filium Dei, quem sanctissima Virgo peperisti. *Ibid.*

² Per quam toto terrarum orbe fundatæ sunt ecclesiæ. S. Cyrill. Alex.

³ Per quam gentes adducuntur ad penitentiam. *Id.*

⁴ Per quam apostoli salutem gentibus prædicarunt.

⁵ Cœlestis aulæ principes. Hymn. liturg.

⁶ Sacri duces exercitus... *Ibid.*

⁷ Bis sena mundi lumina. *Ibid.*

peuples ¹, Marie sera à la droite même de ce juge universel, autant au-dessus de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean, de saint André, et des autres, qu'une reine chérie et puissante est au-dessus des serviteurs du monarque.

¹ Matth., xix.



XXIV

MARIE REINE DES MARTYRS

**Regina Martyrum.
LITAN. LAURET.**

Oh ! qu'elle est belle, dans le ciel, cette armée de héros qui ont combattu ici-bas non seulement jusqu'au sang mais jusqu'au dernier soupir pour le nom de Jésus-Christ ! Qu'elles sont brillantes ces légions d'athlètes magnanimes que ni la vie, ni la mort, ni la faim, ni la soif, ni le glaive, ni l'exil, ni le chaud, ni le froid, ni les dents des bêtes féroces, ni les ongles de fer, ni les bûchers, ni les chevalets n'ont pu séparer de leur Dieu ! Que nobles sont les palmes qu'ils portent dans leurs mains ! Que glorieuses sont les couronnes, que verdoyants sont les lauriers qui ceignent leurs fronts vainqueurs ! Que riche et éclatante est leur robe lavée dans le sang de l'Agneau ! Quelle odeur enivrante, quel parfum s'en exhale et embaume la cité sainte ! Quel repos est maintenant le leur ! Quelle gloire est la leur ! Quelle récompense que celle dont le Dieu magnifique en tout paie leurs

travaux d'autrefois et le courage qu'ils ont montré au jour de la bataille ! Les martyrs ont été sur la terre le peuple fort, les braves du nouvel Israel, l'élite des soldats du Christ, l'invincible phalange des armées du Très-Haut, ceux enfin que le Dieu fort a trouvés dignes de lui !

Eh bien, c'est à leur tête que nous voulons, dans ce chapitre, considérer Marie. Nous voulons voir comment et à quel titre elle est aussi leur reine.

L'Église la salue de ce nom.

Mais que rencontrons-nous sans cesse dans les Actes des Martyrs, dans les annales de leurs luttes et dans l'histoire de leurs combats ? Ce que nous y trouvons sans cesse, ce sont des tourments corporels, des tortures inouïes, des supplices affreux que ces justes endurent dans leur chair. Le regard du lecteur pieux est perpétuellement attristé par la vue des échafauds, des arènes, des fouets, de l'huile bouillante, du plomb fondu, des brasiers, des lanieres, des chaînes. Perpétuellement on entend, en lisant le Martyrologe, les hurlements des lions et des ours, ou les vociférations plus effrayantes encore d'une populace altérée et avide du sang chrétien. Perpétuellement on voit ces victimes généreuses expirer sous le tranchant de la hache ou du glaive, sous la dent des animaux, dans les flammes du bûcher, dans le courant des fleuves, dans les prisons, dans les cachots, sur les rochers, ou au fond des précipices. L'un a la tête tranchée, l'autre est brûlé, celui-ci écartelé, celui-là empalé, cet autre empoisonné. A l'un, les bourreaux coupent

• Deus tentavit eos et invenit illos dignos se. Sap., III.

les membres ; à un autre, ils déchirent le corps ou arrachent les entrailles ; à tous, ils ôtent la vie.

Mais l'histoire personnelle de Marie nous offre-t-elle rien de pareil ! Où sont les bourreaux qui la traitent comme furent traités les Étienne, tous les apôtres, les Laurent, les Thécle, les Symphorose, les Agathe, et tous ceux et toutes celles qui préférèrent une mort cruelle à une lâche apostasie ? Où sont, dans l'histoire personnelle de la Mère de Dieu, les instruments de supplice, les geôles et les roues ? Où voit-on le sang couler et les chairs voler en lambeaux sous les coups redoublés d'un bras que l'enfer anime ?

Où voit-on ce spectacle horrible ? Ah ! si ce n'est pas dans l'histoire de Marie, c'est dans celle de Jésus ; si ce n'est pas dans l'histoire de la Mère, c'est dans celle du Fils. Or, l'histoire d'une mère peut-elle être séparée de celle de son fils ? une mère ne vit-elle pas d'une double, d'une triple vie : de sa vie propre d'abord ; de celle de son époux ensuite ; et, en troisième lieu, de celle de ses enfants. La mort avait enlevé à Marie son époux ; mais son Fils lui restait. Et que tragique fut sa fin ! Y eut-il, demande le prophète, y eut-il jamais douleurs égales aux douleurs au milieu desquelles mourut ce divin supplicié ?

Et, comme toute la gloire et toute la joie de Marie lui venaient de son auguste maternité, c'est aussi de là que lui vint son martyre ; et son amour fit son supplice.

« Non, s'écrie à ce sujet, l'aigle de Meaux, non il ne faut point allumer de feux, il ne faut point armer les mains des bourreaux, ni animer la rage des persécuteurs, pour associer

cette mère aux souffrances de Jésus-Christ. Il est vrai que les saints martyrs avaient besoin de cet attirail : il leur fallait des roues et des chevalets ; il leur fallait des ongles de fer pour marquer leurs corps de ces traits sanglants qui les rendaient semblables à Jésus-Christ crucifié. Mais, si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie ; et c'est peu connaître quel est son amour que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre. Il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, poursuit le grand évêque, voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies ? Faites qu'elle voie celles de son Fils ; conduisez-la seulement au pied de sa croix, et laissez ensuite agir son amour ¹.

Mais prenons les choses de plus haut.

Le martyre des autres saints n'a été ordinairement que de quelques heures, rarement il a duré quelques jours ou quelques semaines, plus rarement encore quelques mois ; jamais ou presque jamais il ne s'est prolongé une et surtout plusieurs années. Mais le martyre de Marie a été de trente-trois ans, c'est-à-dire de toute la durée de l'existence mortelle du Dieu né de son sein.

Dès l'instant (si ce n'est avant), dès l'instant où l'ange Gabriel lui révéla les grands desseins de Dieu sur elle, elle connut tous les mystères de la vie et de la mort de son adorable Fils, mystères préfigurés et prédits dans les Écritures. Elle connut toute la suite, toute la série de ses douleurs et de ses tourments ; et ce fut avec et malgré la prévision de

¹ Premier sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion

toutes ces horreurs que l'héroïque Vierge donna son consentement, et que, se prêtant à tout, s'immolant, se dévouant à tout, elle dit : Qu'il me soit fait comme Dieu en a décidé ¹.

Et que ne souffrit-elle pas quand elle vit le Dieu du ciel, le roi des anges, l'Emmanuel condamné à n'avoir, en entrant dans le monde, pour palais qu'une étable, pour trône qu'une crèche, pour courtisans que deux animaux et quelques pauvres pâtres, et pour manteau royal que les langes de l'indigence !

Mais son affreux martyre commença surtout le jour où Siméon lui annonça qu'un glaive de douleur lui transpercerait l'âme, et que son Fils bien-aimé serait en lutte aux contradictions des hommes. « Dès le moment où pénétra jusqu'au fond du cœur de Marie la déchirante parole du saint vieillard Siméon, ne dut-elle pas, s'écrie un pieux prélat ², être constamment en proie à toutes les craintes ? le vague même de la prédiction ne devait-il pas en accroître la rigueur ? ce glaive qu'on avait fait briller à ses yeux ne menaçait-il pas incessamment son âme ? à chaque événement, à la moindre démarche, à l'apparition d'un inconnu, ne devait-elle pas craindre que l'heure fatale ne fût arrivée. Quel moment plus doux pour une mère que celui où elle tient son enfant entre ses bras ? Pour Marie, nulle joie sans mélange, nul repos sans inquiétude. Jésus-Christ devait-il être, comme Moïse, exposé sur les eaux ? comme Abel, serait-il

¹ Salveir. in comment. in Evang., quæst. 75.

² Mgr Letourneur, *Mois de Marie*, 28^{me} jour, p. 286.

frappé par quelqu'un de sa tribu ? comme Joseph, serait-il vendu à des étrangers ? David persécuté, l'Agneau pascal immolé, toutes les figures, toutes les cérémonies de la loi devaient sans cesse la livrer aux plus mortelles angoisses. »

Bossuet montre également, avec sa profondeur ordinaire, pourquoi la suspension dans laquelle Siméon la laisse est infiniment douloureuse, et combien cruelle est cette incertitude. « Votre Fils, lui dit Siméon, sera mis en lutte aux contradictions, et votre âme, ô mère, sera percée d'un glaive. » Parole effroyable pour une mère ! Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son Fils ; mais ne croyons pas qu'il veuille épargner sa douleur : non ; non, ne le croyons pas ; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est ? Ah ! cette pauvre âme, confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt, en un moment, de mille morts. C'est là que sa crainte, toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous ; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, et, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incer-

titude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir ; et saint Augustin a raison de dire qu'il est moins dur sans comparaison de souffrir une seule mort que de les appréhender toutes ¹.

L'illustre orateur continue à approfondir le mystère de l'horrible spectacle que les souffrances futures de son adorable Fils présentaient sans cesse à Marie.

Mais nous, nous devons hâter le pas, marcher plus vite, et ne pas nous arrêter trop longuement sur une seule des circonstances de cette vie d'amertumes ; car longue est la carrière qui se déroule devant nous, si nous voulons retracer, même sommairement, toutes les douleurs de cette Vierge, que saint Bonaventure appelle la rose des martyrs.

Passons donc sous silence, pour plus de rapidité, les peines et les fatigues de la fuite en Égypte, les dures privations de l'exil, et la compassion sympathique de cette mère, la meilleure et la plus tendre des mères, quand les cris déchirants de l'infortunée Rachel parvinrent jusqu'aux oreilles de la sainte épouse de Joseph, réfugiée dans la terre de Mezor. Ah ! tous les poignards qui avaient frappé les innocentes victimes de l'impie et barbare Hérode s'enfoncèrent aussi dans le cœur de Marie ; elle versa autant de larmes que les femmes de Rama, et sa douleur ne fut pas moins grande que le carnage.

Ce massacre général, ces flots de sang innocent lui faisaient présager le genre de mort de son Fils ; la prophétie

¹ Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo. *De Civit. Dei*, lib. I, c. 11, tom. VII, p. 42.

de Siméon commençait à s'accomplir : son Fils était en butte à la contradiction, et son cœur, à elle, était déjà percé de mille glaives.

Aussi, toutes les fois, nous dit-elle, dans les Révélations de sainte Brigitte, toutes les fois que je regardais mon enfant, toutes les fois que je l'enveloppais de langes, toutes les fois que je considérais ses pieds et ses mains, je me trouvais comme absorbée dans une douleur sans cesse renaissante ; car je pensais à son futur crucifiement. En l'allaitant, je songeais au fiel et au vinaigre dont il serait abreuvé ; en le liant dans son berceau avec les bandelettes du premier âge, j'entrevois les cordes et les liens que les Juifs lui réserveraient. Était-il debout, je le voyais attaché à la croix ; était-il couché et endormi, j'avais sa mort devant les yeux ¹.

Bossuet dit dans la même pensée : Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime, elle le voit déjà tout couvert de plaies ; elle le voit dans ses langes, comme enseveli ; il lui est, dit-elle, un faisceau de myrrhe qui repose entre ses mamelles ; c'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort, qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère ! O Dieu, il est à vous ; je consens à tout ; faites-en votre volonté !

Ainsi parle le prélat qui est, par son génie, le plus brillant fleuron de l'Église de France.

Cependant Jésus-Christ sort de l'obscurité de ses trente premières années ; il se manifeste au monde, et il parcourt

¹ Revel. lib. vi, c. 57.

la Judée pour y semer la bonne semence de l'Évangile du royaume des cieux.

Mais que d'épreuves l'attendent dans cette carrière laborieuse ! Les scribes, les pharisiens et les docteurs de la loi se déclarent contre lui ; ils lui tendent mille pièges, ils lui font courir mille dangers que sa mère connaît, et qui ne lui laissent pas un seul instant de calme, de paix et de bonheur.

Néanmoins toutes ces haines, toutes ces embûches et toutes ces tentatives homicides ne sont que le prélude des grandes souffrances du Fils, des grandes douleurs de la Mère : *Initium dolorum hæc* ¹.

Mais l'heure arrive où Jésus-Christ doit consommer son sacrifice. L'Agneau se livre à ses bourreaux. Il est entre leurs mains, et ils font les apprêts de son dernier supplice.

Tremblants pour leur propre vie, tous ses disciples ont pris la fuite : et eux qui juraient naguère de mourir, s'il le fallait, pour leur maître adoré, ils l'abandonnent lâchement !

Sa mère fera-t-elle de même ? Ah ! loin de nous une pensée si injurieuse pour son grand cœur, pour son héroïque tendresse ! Comme la mère des Machabées assista au supplice de ses sept généreux fils, ainsi Marie sera présente à la Passion de Jésus-Christ. Elle n'a ni moins d'amour, ni moins de force, ni moins de piété et de soumission à Dieu, que la noble Aschmuna ; elle lui est même bien supérieure en toute espèce d'héroïsme. Elle ira donc, oui, elle

¹ Marc., xiii, 8

ira auprès de son Jésus souffrant et mourant pour le monde; elle s'attachera à tous ses pas, depuis le jardin des Olives jusqu'au sommet du Golgotha; elle ira tout voir, tout entendre, pour s'unir en tout et partout au sacrifice de l'Homme-Dieu.

Ah! lui crié saint Bonaventure, ah! très pure et très chaste Dame, pourquoi ne restâtes-vous pas alors dans le secret de votre chambre? Pourquoi venir au Calvaire? Ce n'était pas votre habitude, ô vénérable Dame, d'aller à de pareils spectacles! Pourquoi, je vous le demande, votre pudeur virginale ne vous a-t-elle pas retenue? Pourquoi la peur si naturelle et si ordinaire aux femmes, pourquoi l'horreur qu'inspire le crime, pourquoi l'aspect lugubre du lieu des exécutions, pourquoi le ramassis immonde de la plus vile populace, pourquoi la haine du mal, pourquoi la violence des clameurs, pourquoi la rage des forcenés, pourquoi le concours des démons mêlés aux Juifs, pourquoi tout cela n'a-t-il pas pu vous retenir chez vous? Mais vous n'avez, ô ma Reine, considéré rien de tout cela; car votre douleur était si grande, que votre cœur n'était plus à vous; ce n'était pas la multitude des ennemis du Christ, mais la multitude de ses plaies qui fixait vos pensées; vous ne songiez pas à la presse, mais au crucifiement; les cris vous occupaient peu. Les meurtrissures de Jésus vous absorbaient tout entière; vous étiez toute, non à l'horreur du spectacle, mais aux souffrances du supplicé ¹.

Voyez-la sur le Calvaire. Là, quoique d'un sexe faible,

¹ In stimul. Am. Div., c. 4 de Planet.

elle déploie le plus mâle, le plus intrépide courage ; elle se montre plus forte que les apôtres eux-mêmes. En vain elle est entourée et pressée de toutes parts par un immense rassemblement d'ennemis impies et acharnés. Telle est l'ardeur du feu sacré dont elle est embrasée, que ni la fureur des Juifs, ni la barbarie des soldats, ni la foule qui l'enveloppe comme une mer en furie, ni la violence de sa douleur, rien, rien au monde ne peut l'arracher du lieu où va mourir son fils ¹.

Et pourtant que n'y souffre-t-elle pas ? L'aveuglement impie des Juifs et leur ingratitude, la haine des pharisiens, l'injustice des juges, la perfidie de Judas, la lâcheté des disciples, la cruauté des bourreaux, le barbare supplice de la croix infligé à son Fils, et enfin la vue de ce Fils qu'elle aimait plus que sa vie, et qui meurt sous ses yeux, traité comme un scélérat et comme le rebut des hommes, par ceux qu'il a tant aimés : ah ! y a-t-il un martyr comparable à celui-là ² ?

Sans doute la mère des Machabées, dont nous venons déjà de parler, montra un sublime courage, puisqu'elle fut huit fois martyre, comme le dit saint Augustin ; c'est-à-dire, sept fois en la personne de ses fils, et la huitième quand elle mourut elle-même sous la main du bourreau. Et il faut en dire autant de sainte Symphorose et de sainte Félicité, qui offrirent à Dieu le même nombre de victimes, nées de leur vertueux sang. Mais, si ces nobles héroïnes de la force chré-

¹ P. Canis. lib. iv, c. 26.

² P. Canis de M. Virg. Deip. lib. iv, c. 8.

tiennes sont grandes à proportion du nombre des sacrifices qu'elles firent au Seigneur, qui dira combien de fois l'auguste Vierge renouvela sur l'autel de son cœur celui de son divin Fils? Chaque circonstance douloureuse de la Passion de cet Homme-Dieu devint pour sa sainte Mère l'occasion et le sujet d'un nouveau sacrifice. Ah ! s'il est vrai de dire que jamais fils d'Adam n'a souffert comme Jésus, il est aussi indubitable que jamais fille d'Ève n'a souffert comme Marie. Et puis, la mère des Machabées, sainte Symphorose, sainte Félicité, et encore sainte Domnine, sainte Julitte, et la mère de saint Symphorien, en participant au martyre des enfants nés de leur sein, n'offrirent au Très-Haut que d'humbles créatures qui lui appartenaient : et ce fut à la mort d'un Dieu que Marie consentit ; ce fut un Dieu qu'elle perdit ; et, comme l'holocauste qu'elle offrit mystiquement à la majesté divine avait une valeur infinie, il s'ensuit qu'elle fit preuve d'un courage, d'un héroïsme en quelque sorte infini aussi.

Et voyez en quoi encore son martyre diffère de celui des autres athlètes qui ont souffert pour le nom de Dieu. Les autres ont été martyrs en mourant pour Jésus-Christ, et Marie l'a été en mourant avec lui ; elle a été sa compagne, son associée dans les tourments. Le martyre des autres a été corporel ; mais celui de Marie a été spirituel ; l'un a été dans les membres, et l'autre dans le cœur ; celui-ci par conséquent est bien supérieur à l'autre. Il est bien plus glorieux aussi d'avoir part au martyre de Jésus-Christ, que de souffrir simplement pour lui rendre témoignage. Les martyrs n'ont été tels qu'en répandant leur sang, c'est-à-

dire un sang humain ; mais Marie a été martyre en répandant mystiquement le sang de son cher Fils, c'est-à-dire un sang divin. Les autres martyrs de la foi ne parurent empoûtrés que d'un sang que le péché avait souillé au moins dans son origine ; au dedans du cœur de Marie saignait, coulait le sang d'un Dieu ¹.

Elle souffrit donc dans son âme, comme l'observe saint Bernard, bien plus que les autres martyrs ne souffrirent dans leur chair ; car la violence de sa douleur fut proportionnée à l'étendue de son amour ² ; et cet amour ayant été, comme nous l'avons dit, supérieur à celui de tous les cœurs qui jamais ont aimé et aimeront Dieu, il suit que ses souffrances l'ont emporté aussi sur toutes les souffrances que jamais créatures endurent *in statu viæ*, comme disent les théologiens. Saint Bernardin va même jusqu'à les égaler à celles des damnés ; et un auteur qui le cite, qui le commente et qui partage son opinion, ajoute : Si vous retranchez du supplice affreux des réprouvés l'horrible peine du dam, la seule douleur de Marie aux pieds de Jésus mourant égala, ou même surpassa toutes les tortures de l'enfer ³.

Ce que les clous, les épines, la lance, produisirent sur le corps de Jésus, l'affection naturelle et maternelle de Marie l'opéra en son âme. Les épines, les clous, la lance, causèrent la passion ; la tendresse maternelle engendra la com-

¹ Guillelm. Abb. sup. cap. 3 Cant. Cant.

² Juxta magnitudinem amoris erat vis doloris ; gravius passa est mente quam martyres carne.

³ C. de Veg. num. 1242.

passion ¹. Jésus-Christ immolait sa chair; Marie sacrifiait son cœur. Nous avons donc sur le Calvaire deux victimes et deux autels: deux victimes, Jésus-Christ et Marie; deux autels, la croix et le cœur de Marie ²; et telle fut la force de sentiment avec laquelle Marie compatit aux souffrances physiques et morales de Jésus, que les anges mêmes ne sauraient, au dire de saint Bernardin, les peindre et les représenter sous des couleurs convenables ³.

Car, comme les blessures de l'âme sont beaucoup plus douloureuses que celles du corps, ainsi les douleurs de l'esprit sont, sans comparaison, plus cuisantes que toutes les douleurs du corps. Ceux-là le savent qui en ont fait l'épreuve, et ceux qui n'en ont pas l'expérience ne pourront jamais s'imaginer ce qui en est. Aussi, saint Anselme dit à Marie: Véritablement, sainte Dame, le glaive de douleur a transpercé votre âme, et vous a été plus amer que toutes les peines que votre corps eût pu ressentir. Car je crois fermement que toute la rigueur des tourments des saints martyrs a été légère auprès de vos souffrances, qui ont tellement pénétré le fond de votre âme, et rempli la capacité de votre cœur, que jamais vous n'eussiez supporté la pesanteur de cette croix, sans mourir, si l'esprit de vie et de consolation, c'est-à-dire l'esprit de votre cher Fils, pour qui vous souffriez, ne vous eût fortifiée, en vous faisant connaître que cet orage de mort passerait bientôt, et que tout l'appareil de

¹ S. Bern. serm. 3 de Passione.

² B. Arnold. Bonavall. Tract. de 7. Verb.

³ Sermon. 51, art. 3, c. 3.

cette cruauté serait changé en un triomphe de gloire ¹. —

L'ange qui instruisait la bienheureuse sainte Brigitte lui dit un jour la même chose, et l'assura que ce n'était pas l'une des moindres merveilles de la toute-puissance du Sauveur, d'avoir retenu en vie sa sainte Mère, parmi de si atroces tourments qu'elle endura alors ².

Nous sommes même d'avis, avec certains auteurs, qu'il ne fallut rien moins pour soutenir Marie, cette Vierge, et pour l'empêcher de succomber sous le poids de sa douleur, que la claire vision de l'essence divine ³. Pour que Marie ne mourût pas, pour que l'équilibre de la vie ne fût pas rompu en elle, il fallait que le secours fût proportionné au besoin, et le remède au mal. Or, la peine presque infinie causée en cette Mère désolée par la vue d'un Fils-Dieu mourant sur un gibet infâme, et entre deux scélérats, ne put évidemment être contre-balancée en elle que par la vue d'un Dieu rayonnant de majesté; et d'ailleurs il dut en être ainsi, pour qu'elle pût dire avec vérité ces paroles de l'Écriture, que l'Église lui met à la bouche : Vos consolations ont été abondantes comme mes amertumes ⁴.

Décernons donc à Marie la palme du martyre. Que le ciel et la terre la proclament non seulement martyre, mais plus que martyre ⁵; mais martyre par excellence, mais martyre

¹ De Excellent. Virg. c. 5.

² Serm. angel. c. 48. — Poiré, tom. II, p. 266.

³ C. de Veg. num. 1242. De quo videndus etiam Dionys. Carthus., lib. I de præconio Virginis, c. 28.

⁴ Ps. 93, 19.

⁵ S. Bernard.

des martyrs ¹. Oui, elle est l'honneur et la gloire ² de ces légions célestes dont les généreux soldats ont pu être ici-bas massacrés par le glaive, par le poignard, par la force brutale et par la dent des bêtes, sans pouvoir être vaincus ³. Oui, elle est digne de marcher, dans les régions de l'éternelle et divine lumière, à la tête de cette armée dont on a pu dire aussi : Elle meurt et ne se rend pas. Oui, oui, par sa constance, par son inflexible courage, par la durée de ses souffrances, par leur intensité, par le prix de son sacrifice, par les circonstances atroces qui l'ont accompagné, elle a mérité de devenir la reine des martyrs, comme Jésus-Christ est leur roi ; la mère, la femme de douleurs, comme Jésus-Christ a été vraiment l'homme de douleurs. O vous donc, vous tous qui avez bravé pour le nom de Jésus-Christ les hommes et toute leur malice, l'enfer et toute sa rage, la mort et toutes ses horreurs ; héros, héroïnes de tout âge, de tout pays et de toute condition, ah ! n'entrez pas en parallèle avec le martyr de Marie : son seul supplice à surpassé tous vos tourments réunis ⁴. Ne venez pas nous montrer avec ostentation les instruments de votre mort : les haches, les glaives, les grils, les chevalets, les roues, les tenailles, les monceaux de pierres, les bûchers. Tout cela s'efface devant les angoisses de Marie. Son glaive à elle,

¹ *Martyr martyrum. Richard a S. Laurent. S. Laur. Just.*

² *Decus et honor martyrum. S. Eph.*

³ *Christi Evangelium tenens occidi potest, vinci vero non potest. S. Hieron.*

⁴ *Maria in Passione Filii tam acerbos pertulit dolores, ut omnium martyrum collective tormenta superaret. S. Ildel.*

c'est son amour ! Son amour, c'est là sa croix, c'est là son bûcher, c'est là sa flèche, c'est là sa cangue ¹, c'est là le flot qui la submerge, c'est là le câble qui l'étreint, c'est là le bourreau qui la torture ². La Passion du Fils de Dieu s'est réfléchie en elle, s'est reflétée en elle ³, plus qu'en aucun de vous ; elle a plus qu'aucun de vous été clouée à la Croix avec son Rédempteur ; elle a plus qu'aucun de vous ressenti les pointes acérées et les cruelles déchirures de la couronne d'épines ; elle a plus qu'aucun de vous bu au calice d'amertume. Les plaies du Fils mourant ont été les blessures de la Mère compatissante ⁴. Plus elle a aimé, plus elle a souffert ⁵ ; et, comme jamais il n'y a eu d'amour égal au sien, jamais non plus il n'y a eu de martyr pareil au sien.

Aussi, et nous n'en saurions douter, si, dans le ciel, la gloire est en proportion des mérites d'ici-bas, celle qui a surpassé dans cette vallée de larmes, dans cette sanglante arène, tous les martyrs, en souffrances, en courage et en héroïsme, doit également les surpasser en éclat et en dignité dans le bienheureux séjour où Dieu accorde à ses élus ce poids éternel de gloire dont nous parle l'Apôtre ⁶, et que nous devons commencer à amasser dès cette vie.

¹ Instrument de supplice en usage chez les Chinois.

² Amor meus, pondus meum. Aug.

³ Lors de la Passion de son bien-aimé Fils, son cœur était un vrai miroir. S. Laur. Just. lib. de Triumphali Christ. agone.

⁴ Vulnere Christi morientis erant vulnere Matris dolentis. S. Bern. in Lament.

⁵ Quanto dilexit tenerius, tanto est vulnerata profundius. S. Laur. Just.

⁶ II Cor., iv, 17:

Et il en est ainsi. Aussi Jésus-Christ orna-t-il, comme le dit saint Jérôme, le front triomphant de Marie, de la plus belle couronne qui soit au ciel après la sienne ¹.

Ah ! si, au ciel, Dieu lui-même essuie de sa main paternelle les larmes qu'ont fait couler des yeux de ses disciples les peines de ce monde ², que ne fait-il pas pour Marie, qui a été sur la terre un océan d'amertume, un abîme de tribulations ³ ? Si, comme Jésus-Christ le déclare, grande est dans l'éternité la récompense de ceux que les hommes auront persécutés à cause de lui ⁴, quelle n'est pas celle de Marie, qui fut, au milieu des Juifs, comme une herbe arrachée et foulée aux pieds ⁵ ? Si, comme le chante le poète, autant le héros chrétien, l'athlète de l'Évangile, a reçu dans le combat d'honorables blessures, autant de rayons lumineux s'échappent là-haut de ses glorieuses cicatrices ⁶, de quel éclat ne brille pas celle qui ressentit au delà de toute expression toutes les plaies du Sauveur ?

Oh ! oui, Marie, oui, héroïque Vierge, dont toute la vie n'a été qu'un long et incomparable martyre ⁷ ; oui, vous avez

¹ Plus quam martyr fuit et aureolam martyrii super omnes clariorem accepit. Serm. de Assumpt.

² Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. Apoc., xxi, 4.

³ Magna est velut mare contritio tua. Thren., ii, 43.

⁴ Gaudete et exultate ; ecce enim merces vestra multa est in cœlo. Luc, vi.

⁵ Eradicationem et abjectionem posuisti me in medio populorum. Thren. c. i.

⁶ Quot plagis laniatus,
Cœlo tot radiis nites. Hymn. Liturg.

⁷ Rupert. Abb.

mérité de briller au premier rang de ces phalanges immortelles qui ont cueilli ici-bas les lauriers du triomphe, en combattant noblement les combats du Seigneur. Vous êtes à l'armée des martyrs ce que Jahel et Débora furent à l'armée d'Israël, et ce que fut Judith à celle de Béthulie. Aussi est-ce à vos pieds qu'ils déposent humblement leurs palmes verdoyantes. Revêtus de leurs robes blanchies dans le sang de l'Agneau, et de leurs manteaux de pourpre teints dans leur propre sang, ils entourent votre trône comme celui de leur roi ¹; et, quand un de ces soldats à l'indomptable courage monte de la terre au ciel, tout couvert de la poussière, du sang et des blessures de la lutte, tout meurtri de la mêlée, tout mutilé de la bataille, c'est vous, oui, c'est vous qui déposez sur son front l'immarcessible couronne ².

¹ Caronaria certantium. Butzo in hymn. græc.

² Omnes in ostro splendidi.

Tuum tribunal ambiunt. Hymn. Liturg.



XXV

MARIE REINE DES PONTIFES, DES PÈRES ET DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE

Doctrix doctorum, magistra magistrorum.

Si nombreuses et brillantes sont, dans le ciel, les héroïques légions qui ont moissonné ici-bas les palmes du martyre et versé leur sang pour la foi, et s'il est infiniment glorieux à Marie d'être l'impératrice d'une pareille armée, ah ! quel magnifique spectacle présente aussi aux anges et à toute la cité sainte cette immense assemblée de pontifes et de docteurs qui, dans leurs jours de la terre, ont paru aux yeux des peuples avec la plénitude du sacerdoce et avec la plénitude de la science sacrée, et qui maintenant répandent parmi les bienheureux un éclat bien plus vif encore que celui qu'ils ont jeté dans l'Eglise voyageuse ; car c'est d'eux qu'il est écrit au livre de Daniel : Comme resplendissent les astres qui ornent le firmament, ainsi brilleront dans l'empyrée ceux qui auront eu la science ; et ceux qui auront enseigné la justice aux multitudes luiront comme des phares dans les éternités sans fin ¹.

¹ Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. Dan., xii.

Oui, depuis Melchisédech, pontife de Salem, depuis Aaron frère de Moïse et le premier pontife du culte judaïque, jusqu'à Jésus, fils de Marie, Pontife suprême de la nouvelle et éternelle alliance, combien d'hommes éminents ont été revêtus du souverain sacerdoce ! combien ont été, comme Aaron, ceints d'une ceinture d'honneur, et couronnés d'un diadème étincelant ! combien ont offert, avec des mains pures, les sacrifices, l'encens et les parfums qui appellent sur les peuples la divine miséricorde ¹ ! combien à qui Dieu a donné le pouvoir d'enseigner, selon ses préceptes, en sa volonté et en son alliance, ses jugements à Jacob, et de donner à Israel la lumière de sa loi ² ? combien, comme Simon fils d'Onias, ont brillé en leurs jours ainsi que l'étoile du matin brille dans l'obscurité, ainsi que l'astre des nuits dissipe par sa clarté l'épaisseur des ténèbres ? combien qui, à l'autel, ont, comme ce saint pontife, honoré leurs vêtements sacrés !

Ah ! c'est d'eux que, dans l'élan de son admiration, l'écrivain sacré a dit : Louons, louons ces hommes pleins de gloire et nos Pères en leurs générations ³. Le Seigneur, dès le commencement, a signalé sur eux sa gloire et sa magnificence ; et ils ont dominé au milieu de leur nation, ces hommes grands en vertus et ornés de prudence, et ils ont obtenu, par leurs prédications, la dignité de prophètes ; et ils ont commandé aux peuples dans leurs jours, et les peuples ont puisé dans

¹ Circumcinxit eum zona gloriæ, et induit eum stola gloriæ, et coronavit eum in vasis virtutis. Ecol., XLV, 9.

² Ipsum eligit ab omni vivente, offerre sacrificium Deo, incensum et bonum odorem, in memoriam placare pro populo suo. Ibid., XX.

³ Ibid., XXI.

leur prudence de saintes paroles ; et leur génie a trouvé l'harmonie et les accords, et ils ont composé les cantiques de l'Écriture ; et ils ont été riches en vertus, aimant la véritable beauté. Tous, au milieu des générations de leurs peuples, ont obtenu la gloire et ont été environnés des louanges de leur âge... Leurs corps ont été ensevelis en paix, et leur nom vit de génération en génération ¹.

Marie règne sur eux. Ces chrétiens de la veille, pour finir une expression fort usitée de nos jours et dont saint Augustin peut d'ailleurs nous donner l'idée, ces chrétiens de la veille entourent son céleste trône, comme ici-bas ils entourèrent l'autel du Dieu vivant. Dans un grand nombre d'entre eux issus de la tribu de Juda et de Lévi, elle voit le sang de sa famille ; le sang qui, de leurs veines, passa dans ses veines à elle, et qui des siennes alla dans celles de l'Homme-Dieu, adorable trait d'union des deux Testaments.

Mais c'est surtout l'ère nouvelle de l'Incarnation qui a peuplé le ciel de pontifes et de docteurs, dont le front est orné de la tiare ou de la mitre d'or, et de l'auréole de la science.

Oh ! depuis les Gamaliel, les Apollinaire, les Anien, les Hermas, les Timothée, les Tite, les Clément et les Denis, quelle multitude de pieux pontifes, de saints docteurs, ont emporté de la terre au ciel la couronne du sacerdoce, la couronne de la vertu, la couronne de la science sacrée !

Ouvrez-vous à nos regards, livre de vie, et laissez-nous lire dans vos pages, en caractères d'or et en lettres ineffaça-

¹ Eccl., XLIV.

bles, tous leurs noms glorieux ! Mais non, c'est le secret du ciel ; la terre ne le saura jamais.

D'ailleurs, il nous suffit de dire que tous ces saints pontifes, papes ou évêques, reconnaissent et honorent Marie comme leur reine. Ils continuent au ciel, sous une forme différente, ce qu'ils ont fait sur la terre. Ici-bas, ils l'ont tous louée, saluée, priée ; là-haut ils la louent encore, ils la saluent encore et ils la prient encore, sinon pour eux du moins pour nous.

Mais la prééminence qu'elle exerçait sur eux lorsqu'ils étaient pèlerins de cette vie, elle la conserve dans le lieu de l'éternel repos.

Inclinez-vous donc devant elle, vénérables prélats ; pasteurs qui avez eu dans le temple de Dieu un titre et un siège d'honneur, un rang à part, inclinez-vous devant Marie. Vous avez été les hommes de Dieu, les ministres de Dieu, les serviteurs de Dieu, les ouvriers de Dieu, et, comme le dit le grand Apôtre, les domestiques de Dieu ; Marie est sa fille aînée, sa mère et son épouse. Vous avez été les suprêmes dispensateurs des bienfaits du Très-Haut ; Marie en a la clé ; et c'est de sa plénitude à elle que vous-mêmes avez reçu tout ce que vous en avez eu pour vous-mêmes, tout ce que vous en avez distribué à vos peuples. Si vos mains ont été pures pour offrir la victime sainte, elles l'ont été bien moins que celles de la Vierge, qui est la pureté même. Si vos offrandes ont été agréables au Seigneur, elles ont eu néanmoins infiniment moins de prix aux yeux du Tout-Puissant que celle de Marie ; si vous avez été charitables, aumôniers, bienfaisants,

ah ! vous avez donné beaucoup moins que Marie, qui a sacrifié pour vous, comme pour nous, son propre Fils, son Dieu, celui pour lequel elle aurait volontiers donné des millions de fois sa vie. Vous louera-t-on de n'avoir été pour personne une occasion de chute, une cause de scandale, une pierre d'achoppement ? Vous louera-t-on d'avoir été les modèles de vos troupeaux ? Vous louera-t-on de vous êtes montrés en tout sobres, chastes, patients, pacifiques, zélés, humbles, modestes ? Mais laquelle de ces vertus n'a pas brillé en Marie d'un éclat surhumain, sur-angélique et tout divin ? Ah ! augustes princes de l'Église, maintenant couronnés de l'impérissable gloire, deux choses font surtout votre félicité : c'est de voir Jésus, votre chef, votre roi, celui que vous avez prêché, glorifié, immolé, adoré, espéré, désiré ; c'est de le voir face à face dans toute la splendeur de sa Divinité. Mais après ce bonheur celui qui vous est le plus doux, c'est celui que vous causent la vue et la contemplation de sa très sainte Mère.

Vous surtout qui avez brûlé pour elle d'un feu plus vif, vous qui avez eu pour sa gloire un zèle plus ardent, vous qui avez tant aimé à dire ses vertus et à les imiter, à chanter ses louanges, à prêcher ses grandeurs, à défendre ses privilèges, à étendre son culte, à lui élever des temples ou à les embellir, à lui gagner des cœurs, Grégoire-le-Grand, Innocent III, Pie V, Ambroise de Milan, Amédée, André de Crète, Anselme, Antonin, Cyrille d'Alexandrie, Fulbert de Chartres, Fulgence, Germain de Constantinople, Grégoire Thaumaturge, Ildefonse, Pierre Chrysologue, Proclus, Charles

Borromée; Laurent Justinien, Alphonse Marie de Liguori, ah! que vous êtes heureux de voir sur son trône de candeur, de voir dans toute sa beauté, avec sa couronne d'étoiles et son manteau de lumière, la femme bénie qui a eu tant de part à vos saintes et pures affections, tant de place dans vos pensées, dans vos écrits et dans vos œuvres! Oh! comme vous vous applaudissez de tout ce que vous avez fait pour établir son règne avec celui de Jésus dans les diverses églises auxquelles Dieu vous avait préposés. Jouissez, jouissez, pieux pontifes, zélés serviteurs de Marie, panégyristes de sa gloire et de sa sainteté, humbles clients de sa puissance, jouissez à tout jamais de la magnifique récompense à laquelle vous avez acquis un droit si légitime!

Et nous qui aimons aussi, à un échelon bien inférieur de la hiérarchie, celle que vous avez aimée, nous qui louons aussi, malgré notre indignité et notre peu de talent, celle que vous avez louée, ah! puissions-nous partager dans les siècles des siècles votre inappréciable salaire?

Mais nous avons encore à dire, dans ce chapitre, comment Marie règne au ciel sur tous ces illustres docteurs, dont la parole et les écrits ont été ici-bas pour le peuple chrétien une fontaine de vie et une source de lumière!

Les docteurs! Oh! à ce nom quelle majestueuse, quelle imposante, quelle auguste assemblée de belles et pures intelligences, de nobles caractères, de génies éminents, d'athlètes de la vérité, de champions de la foi, d'oracles de la sagesse, se présente à notre pensée, s'offre à notre admiration! Quels hommes que les Léon, les Athanase, les Irénée,

les Basile, les Augustin, les Jérôme, les Chrysostome, les Grégoire de Naziance, les Ephrem, les Damascène, les Pierre Damien, les Bède, les Bonaventure, les Bernard et les Thomas d'Aquin !

Eh bien ! de ceux là, et de mille autres que nous ne nommons pas, Marie est la Maîtresse, la Régente, la Présidente et la Reine. L'humble Idiot la nomme en effet la régente des docteurs de l'univers ¹. Elle est, selon l'abbé Rupert², et selon Richard de Saint-Victor, la maîtresse des maîtres et des docteurs du monde ; et saint Augustin l'appelle l'oracle des nations ³.

Comme l'espérance a été la qualité distinctive des Patriarches, la foi celle des Prophètes, le zèle celle des Apôtres, la force et la patience celle des martyrs, ainsi la science sacrée est celle des saints docteurs.

Déjà nous avons parlé de la science de Marie, en traitant de sa royauté et de sa prééminence sur le collège apostolique. Ajoutons seulement ici quelque chose à ce que nous avons dit alors.

Et telle est l'étendue, telle est l'immensité du savoir de la Mère de Dieu, que le bienheureux Amédée ne craint pas d'avancer qu'elle a, pour ainsi parler, épuisé les réservoirs infinis des connaissances de Dieu ⁴. Et c'est dans ce sens

¹ Contemplat. B. V. M., c. 3.

² Lib. 1 in Cant.

³ Serm. 6 de Natal. B. V.

⁴ Maria omnia scientiarum Dei promptuaria dicitur spoliavisse vel exhausisse. —C. de Veg., num. 952.

qu'un pieux commentateur du Cantique des Cantiques ¹ entend ce passage, déjà tant de fois cité par nous, et qui revient sans cesse quand on a à parler des grandeurs de Marie et de ses privilèges : *Le roi m'a fait entrer dans ses celliers les plus secrets.*

Un théologien, qui a étudié à fond les privilèges incomparables de l'auguste Mère de Dieu ², prouve, par de graves autorités et par le raisonnement³, que la sainte Vierge fut douée de toutes les connaissances dont peut être capable une pure créature, et que Dieu n'a eu pour elle aucun secret, ni dans l'ordre naturel, ni dans l'ordre surnaturel ⁴.

Ainsi, science infuse, science acquise ⁵, science expérimentale ⁶, connaissance approfondie du Créateur et des créatures matérielles et spirituelles, discernement du bien et du mal ⁷, connaissance des langues et des lettres humaines, grammaire ⁸, talent de la parole ⁹, éloquence ¹⁰, rhétorique ¹¹,

¹ Philipp. Abb. Cant. 4.

² C. de Vega., *Theologia Mariana*.

³ Vide Palæstr. XII, XIII, XIV, XV.

⁴ C. de Veg., num. 957.

Itaque a Maria nihil prorsus absconsum in cellariis sive secretario Divinitatis. Id. *Ibid.*

⁵ C. de Veg., num. 957, 958, 959

⁶ *Ibid.*, num. 960.

⁷ *Ibid.*, num. 961.

⁸ S. Bernardin. tractat. de B. V., serm. 4, art 4, cap. 4.

⁹ Lib. III, cap. 11. Ergo potiori jure de B. Virgine asserendum.

¹⁰ C. de Veg., num. 1066.

¹¹ *Ibid.*

Ibid. Eloquentiam ejus homines mirabantur. D. Anselm. opusc. de forma et moribus B. V. M.

poésie , musique , dialectique , philosophie , histoire naturelle , médecine , physique , métaphysique , astronomie , arithmétique , géométrie , cosmographie , géographie , hydrographie , jurisprudence , droit naturel , droit écrit , arts libéraux , théologie , Écriture sainte , Marie posséda tout ¹ ; et elle posséda toutes ces sciences non point partiellement , non point superficiellement , mais pleinement , mais parfaitement. Ah ! la science de l'homme , quelque savant qu'on le suppose , est toujours très bornée ; elle est toujours remplie de doutes , de ténèbres et d'incertitudes ; plus il apprend , plus il voit qu'il ne sait rien ; plus le cercle de ses connaissances s'élargit , plus il voit s'agrandir l'horizon des choses qu'il ignore. Instruit à fond (si toutefois on peut le dire de l'homme) , instruit à fond sur un point , il est ordinairement , et à proportion , ignorant sur les autres. Et puis , avec combien de peines et de fatigues , avec quelle lenteur il avance dans le sentier de la science ! que d'obstacles l'y arrêtent ! que d'épines il y rencontre ? Ceux d'ailleurs qu'il y prend pour guides ne sont ordinairement guères plus éclairés que lui ; ils hésitent , ils chancellent , ils tâtonnent comme lui : ce sont des aveugles qui conduisent un autre aveugle ; ce sont des ignorants qui instruisent un autre ignorant.

Et ces réflexions , quelque sévères qu'elles soient , sont applicables même aux Pères , même aux Docteurs de l'Église. Ainsi , malgré le mérite relatif de ces maîtres de la science divine , nous ne pouvons pas oublier que quelques-uns d'entre eux , et notamment Tertullien , Origène et Lactance ont er-

¹ C. de Veg. , num. 1074. et seq.

ré sur des points fondamentaux du dogme et de la morale. Saint Augustin, ce vaste et étonnant génie, dont on a dit qu'il n'y a rien dans l'Écriture ni dans la loi qui lui ait été caché ¹, saint Augustin a tout un livre de rétractations, c'est-à-dire d'erreurs reconnues, avouées et réparées. Nombreuses sont aussi les erreurs dans lesquelles les Pères sont tombés, soit pour l'histoire naturelle, soit pour la chronologie, soit pour la géographie, soit sous le rapport de la physique, soit en mille autres matières. L'un est savant, mais peu éloquent ; l'autre est éloquent, mais peut disert ou peu profond. Celui-ci remue le cœur, mais il n'éclaire pas l'esprit ; celui-là instruit, mais il ne touche pas. Ainsi tous sont faibles par quelque endroit, et il n'y a pas une de ces colonnes de feu qui n'ait son côté ténébreux ; pas un de ces brillants flambeaux qui ne donne de la fumée ; pas un de ces ruisseaux limpides qui ne charrie quelque limon ; pas une de ces étoiles qui n'ait ses taches. On a vu même, plus d'une fois, des assemblées entières d'évêques errer en matière importante.

Mais telle ne fut pas Marie. Dès le premier moment de sa Conception, dit François Ximénès, patriarche de Jérusalem, dès le premier moment de sa Conception, son âme embrassa d'un seul regard toute l'étendue de l'univers. Elle vit et connut toute la famille humaine qui couvre la face de la terre ; elle sut les mœurs, les usages et les différents génies des peuples.

Les planètes et les étoiles fixes, leur nature, leur beauté,

¹ Legi vel sacræ Scriptura deest quicquid ab Augustino contigerit ignorari.

leur éclat, leurs dimensions, le cours des ans, des jours, des heures, la marche du temps, le retour périodique de certains astres qui paraissent et disparaissent aux regards de la terre, le mouvement des cieux, le nombre des étoiles, celui des gouttes de pluie et des grains de sable, tout cela lui fut connu ; la surface du globe, sa division, sa grandeur, les différentes espèces d'animaux qui le peuplent, la vertu des plantes, les propriétés des arbres, le choc des éléments et les nombreuses combinaisons des substances diverses qui constituent les êtres matériels, rien de tout cela ne lui fut étranger, rien de tout cela n'eut pour elle aucun mystère.

Albert-le-Grand n'accorde pas moins à Marie sous le rapport de la science.

Parlant de cette science de la bienheureuse Vierge dans son savant traité sur l'évangile *Missus est*, il énumère en ces termes les privilèges scientifiques de Marie.

La bienheureuse Vierge eut, en ce qui concerne la science, un grand nombre de privilèges.

Le premier fut une connaissance parfaite de la Trinité ; connaissance qu'elle obtint immédiatement de Dieu, dès cette vie, et par grâce toute spéciale. Le second fut une parfaite connaissance du mystère de l'Incarnation ; et cette connaissance, elle l'obtint, et par la grâce, et par une expérience toute particulière et toute personnelle. Le troisième est la connaissance de la science de la prédestination ; et elle eut cette connaissance, et par révélation et par cause. Le quatrième est la connaissance explicite et détaillée de son âme et des esprits, selon leurs natures ou

espèces propres ; et cette connaissance, elle l'eut en principe par son intelligence, et ensuite, comme complément, par la grâce ; et ce fut en vertu et par un effet de ce privilège qu'elle vit les anges, les âmes et les démons. Le cinquième est la parfaite connaissance de tout ce qui a rapport à la vie présente ; cette connaissance, elle l'eut par grâce infuse et par inspiration ; et ce privilège renferme la parfaite connaissance de toutes les Écritures, la connaissance de tout ce qu'on doit faire et de tout ce qui doit être l'objet de la pensée. Le sixième privilège est la connaissance de tout ce qui concerne la vraie et éternelle patrie ; et cette connaissance elle l'eut par la contemplation et la révélation. Le septième est la connaissance de toutes les créatures temporelles d'ici-bas ; et cette connaissance elle l'acquit par la nature, par la grâce et par la miséricorde. Le huitième, c'est qu'elle eut la connaissance du matin et du soir ; du matin, par grâce ; et du soir, par nature et par grâce. Le neuvième privilège enfin, qui est la conséquence de tout ce qui précède, c'est qu'à proprement parler elle n'ignora rien.

Cette opinion d'un des maîtres de l'école, sur la science de Marie, est aussi celle du bienheureux Amédée ; car voici ce qu'il met dans la bouche de l'ange Gabriel touchant la sainte Vierge :

Elle savait la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la poésie, les mathématiques, tant simples que composées, tant élémentaires que transcendantes. Elle savait la physique, la métaphysique, et tout ce qui se rattache à ces sciences. Elle était très versée dans la théologie et dans tous les arts qu'on

nomme mécaniques. Enfin elle connaissait les lois, les règlements et les constitutions de tous les régimes, de chaque famille, de chaque cité, de chaque État. En un mot rien n'était caché à cette sainte intelligence.

Rikelius donne la raison de cette prérogative :

Du moment, dit-il, où Dieu eut pris et revêtu quelque chose de Marie, il lui rendit, si je ne me trompe, en retour quelque chose de lui-même. Il prit d'elle la nature et il lui donna en échange la grâce. Ainsi donc le Créateur plein de bonté, qui, dès le commencement, éclaira et instruisit si généreusement, si libéralement et si abondamment, les anges d'abord, et ensuite certains hommes privilégiés, anges et hommes dont pourtant il ne prit rien, dont il n'avait point encore besoin, que ne dut-il pas accorder de grâce et de lumière à celle dont il prit la substance pour s'en revêtir, à celle dont il but le lait, à celle qui veilla à son enfance et à son éducation, à celle envers laquelle il contracta tant d'obligations ? Assurément, si je ne m'abuse, il était tout à fait convenable que ni prophète ni apôtre n'égâlât la Mère de Dieu lui-même, et ne connût la matière et le mystère de l'Incarnation, les deux natures, l'unique personne et les attributs propres de Jésus-Christ, aussi bien, aussi exactement, que celle à laquelle fut accordée une faveur si grande et si étonnante, que par elle furent accomplis les oracles des prophètes, et que par elle vint au monde le maître des apôtres et le Sauveur du monde.

La très sainte Mère de Dieu n'a donc pas moins que Salomon le droit de dire :

Le Très-Haut m'a donné la vraie science de tout ce qui est, afin que je connaisse la disposition de l'univers et les vertus des éléments, le commencement et la fin et le milieu des temps, le cours des années, la marche des étoiles, la nature des animaux, l'instinct des bêtes, la force des vents, et les pensées des hommes, les différences des plantes et les propriétés des racines. Et j'ai appris toutes les choses secrètes et ignorées, parce que la sagesse même qui a tout fait me les a apprises ¹.

Ne nous étonnons donc point, après tout cela, de l'entendre appeler l'académie du Saint-Esprit ², le lycée fondé par le Très-Haut pour l'instruction tant des anges que des hommes ³, et l'encyclopédie de toutes les sciences ⁴.

Dieu est le principe et la source de toute science; Marie en est l'océan créé; les plus illustres docteurs n'en sont que les fleuves plus ou moins beaux, plus ou moins abondants. Aussi saint Bernard dit-il que la sainte Vierge est la science des sciences, et qu'elle est aux autres savants ce que la source est au ruisseau, ce que la mer est aux fleuves ⁵.

Et comment pourrait-il en être autrement, Marie ayant reçu de Dieu l'intelligence la plus élevée, la plus subtile, la plus capable qu'il ait jamais créée, à l'exception de celle du

¹ Sap., viii.

² C. de Veg., num. 4096.

³ Ibid.

⁴ Scientiarum encyclopædia fuit. C. de Veg., num. 4077.

⁵ Origo fontium, fluminum mare, ac scientiarum scientia. Serm. 4 in *Salve Regina*.

Christ et de l'Esprit-Saint lui-même : l'Esprit de sagesse, de conseil, de science, de vérité ayant été, avec le Verbe, son premier et peut-être son unique maître ¹ ?

Or, avec un tel maître et une pareille intelligence, l'erreur était-elle possible, et la vérité la plus pure et la science la plus abondante ne devaient-elles pas descendre à flots dans cet esprit exceptionnel ? Oui, sans doute. Aussi surpassa-t-elle en science, comme nous l'avons déjà bien des fois proclamé, toutes les intelligences créées, tous les anges, tous les archanges, tous les hommes pris dans leur ensemble. La science des autres créatures n'est qu'un faible rayon, celle de Marie est un soleil ; la science des autres créatures est une imperceptible goutte, celle de Marie est un abîme ; la science des autres créatures est disette et pénurie, celle de Marie est abondance et plénitude.

Aussi, comme nous l'avons vu, les apôtres la consultaient dans leurs doutes, comme leur commune maîtresse et comme l'organe du Saint-Esprit ². Aussi Richard de Saint-Laurent l'appelle-t-il la maîtresse de la science de Dieu ; et, empruntant le langage des livres saints, il dit d'elle ce qui est dit de la sagesse, savoir que c'est elle qui fait les amis de Dieu et les prophètes, c'est-à-dire les sages ³.

¹ C. de Veg. num. 4440. — S. Laur. Just. Serm. de Nativit. Virg. — Glossa in cap. II Esther. — Sophron. serm. de Assumpt.

² In rebus dubiis Apostoli Deiparam consulebant, tanquam communem magistratam ac Spiritus Sancti oraculum. C. de Veg. num. 4444.

³ Est Doctrix disciplinæ Dei; ipsa enim amicos Dei et prophetas, id est sapientes constituit. Lib. XII de laudib. Virg.

Car ce n'est pas seulement pour elle qu'elle a reçu la plénitude de la science, non plus que celle de la grâce; mais Dieu l'en a instituée le canal, et il a rempli ce canal afin que toutes les autres créatures reçussent de sa plénitude; et c'est par ce canal qu'il a voulu que les trésors de la science, comme ceux de la vertu, vinssent jusqu'à nous ¹. Elle a la clé des sciences, dit Silveyra, et c'est elle qui ouvre l'intelligence ². C'est elle, ajoute l'humble Idiot, qui, pour avoir eu mieux que qui que ce soit la connaissance des mystères de notre religion, a eu l'honneur d'être la régente des docteurs de l'univers ³, et de leur révéler, selon saint Antonin, les secrets admirables de l'économie de notre salut ⁴. Et jamais, dit l'auteur de *la Triple Couronne*, jamais ne se rencontra marchand si curieux de vendre; jamais il n'y eut fontaine qui donnât si volontiers de ses eaux; jamais le soleil n'eut tant de plaisir à éclairer; jamais esprit ne fut si soigneux d'apprendre, que la maîtresse que nous avons reçue du Ciel est désireuse de faire part aux siens des trésors de sagesse que Dieu lui a communiqués.

O vous donc, qui que vous soyez, qui, dans votre course d'ici-bas, poursuivez, entre autres biens, la science, la science qui, après la grâce et la sagesse, est la beauté, l'ornement, la sève et la richesse de notre intelligence; vous qui êtes

¹ Plenus equidem aqueductus, ut accipiant cæteri de plenitudine. S. Bern. serm. 2 de Nativit. Mariæ.

² Ipsa tenens scientiarum clavem aperit portas intellectus. Comment. in Apoc. Quæst. 49, c. 22.

³ Contempl. de B. V., c. 3.

⁴ 4 Part. tit. 15.

avides, qui avez faim, qui avez soif de cette émanation des clartés éternelles; vous qui voulez par elle dilater, agrandir les facultés intellectuelles dont Dieu vous a doués, élèves des écoles élémentaires, des collèges, des pensions, des séminaires et de toutes les maisons d'instruction, candidats de la science, allez, allez à celle qui en est une académie¹, un arsenal², un magnifique répertoire, un réservoir immense, un océan inépuisable. Allez, allez à Marie, véritable chandelier d'or³ qui éclaire de sa lumière et le ciel et la terre; allez, allez à Marie, radieux flambeau⁴, règle⁵ et clé⁶ de la science; allez, allez, à Marie, lampe et splendeur de l'Église⁷. Vous surtout prédicateurs de la doctrine de vérité, et vous tous qui faites de la parole un usage public et solennel, ah, prenez Marie pour patronne, pour guide, pour modèle et pour inspiratrice. Elle vous sera bien plus utile que ne l'étaient aux anciens poètes et orateurs du paganisme les Minerve ou les Pallas et les Calliope ! Que les prédicateurs surtout, ces dispensateurs sacrés de la parole du Très-Haut qui ne veulent qu'établir le règne de Dieu et de la vertu, méritent sa bien-

¹ Est Maria scientiarum universitas omnibus patens. C. de Veg., num. 1144.

² Armarium.

³ Zacharias, c. 4, n. 2, vocat eam candelabrum aureum.

⁴ S. Method.—Ipsa est lucerna Ecclesiæ. Jacob. de Voragine in Vit. S. Isidor.

⁵ Regula scientiæ D. Ambros.

⁶ S. Bernard.

⁷ S. Bonav.

veillance ! Qu'ils commencent tous leurs sermons par l'invocation de Marie , et ils éprouveront d'une manière admirable l'effet de son assistance : les paroles de la sagesse couleront de leurs lèvres comme une rosée abondante ; et, grâce à l'intervention de celle à laquelle il est dit : « Vos lèvres sont une bandelette de pourpre qui enchaîne ceux qui vous écoutent, » les ministres de Dieu captiveront les cœurs, éclaireront les esprits, remueront les consciences, dompteront et entraîneront les volontés, et sauveront les âmes.

Et vous qui êtes appelés grands dans le royaume des cieux, parce que vous avez, en vos jours d'ici-bas, enseigné et pratiqué le bien ¹, ah ! inclinez-vous devant Marie ; car ayant enseigné et pratiqué ce même bien, mille fois mieux que vous, elle est aussi mille fois plus grande que vous dans l'éternel empire ; inclinez-vous devant Marie ; car elle a été bien plus que vous la lumière du monde et le sel de la terre ². Inclinez-vous devant Marie ; car elle a été votre régente, votre maîtresse à tous ³ ; inclinez-vous devant Marie ; car c'est à cette source de lumière que tous, docteurs et sages, vous avez puisé ces sciences avec lesquelles vous avez éclairé les hommes ; c'est à ce foyer brûlant que vous avez pris le feu au moyen duquel vous avez embrasé les cœurs ; c'est à cette école que vous avez dû tout le savoir, toute l'éloquence, tout l'esprit que vous avez déployé dans vos paro-

¹ Qui fecerit et docuerit hic magnus vocabitur in regno cœlorum. Matth., v, 19.

² Vos estis lux mundi;.. vos estis sol terræ. Matth., v, 13.

³ C. de Veg. num. 1140.

les comme dans vos immortels écrits ; c'est à cette lampe que vous avez allumé le flambeau de votre génie et de votre doctrine. C'est à cet arsenal que vous avez emprunté les armes avec lesquelles vous avez si bien combattu. Astres vivants du ciel, ornez, ornez le front de celle qui vous a donné tout l'éclat, toute la splendeur que nous admirons en vous ; ornez le front de celle qui resplendit bien plus que vous, et qui vous embellit bien plus qu'elle n'est ornée et embellie par vous ¹.

¹ S. Bern. serm. 2 de Nativit. Virg.



XXVI

MARIE REINE DES PRÊTRES ET DES LÉVITES

Lætitia et gloria sacerdotum.
S. EPHR. orat. 4 de laud. V. M.

Des degrés les plus élevés de l'échelle hiérarchique, descendons aux derniers. Des pontifes, des docteurs, qui sont comme les généraux de cette milice sacerdotale, abaissons nos regards sur les prêtres et sur les lévites, qui en sont comme les soldats. Les premiers marchent à la tête de l'armée; ils en commandent, ils en dirigent les diverses parties; ils y brillent par l'éclat et par la pompe des ornements, et, la plupart du temps, par les talents, par le génie et la vertu. Les autres, en un rang plus obscur, plus modeste, exécutent les ordres donnés, se portent où les envoie l'autorité des chefs, combattent bravement au lieu qui leur est assigné, et y amassent des mérites qui, pour être moins éclatants que ceux des officiers, n'en sont ni moins solides ni moins utiles à la cause commune. Eloignés, pour la plupart, du lieu où se remuent, où s'agitent les intrigues, les ambi-

tions, du lieu où la jalousie, l'envie et la calomnie distillent leur venin, ils font paisiblement et humblement l'œuvre de Dieu; ceux-ci au milieu des campagnes, ceux-là au sein des villes; qui à la tête des couvents, des collèges, des séminaires; qui dans les hôpitaux, les prisons et les bagnes; plusieurs surtout dans la carrière laborieuse des missions.

Oh! que de bien font à la vigne du Seigneur ces vignerons infatigables! que d'épines ils en arrachent! comme ils l'arrosent de leurs sueurs et comme elle se couvre par eux de bon plant et de fruits doux à la bouche du Maître! ouvriers de toutes les heures, que d'herbes malfaisantes, que d'ivraie ils extirpent du champ qui leur est confié! comme ils en remuent la terre avec peines et fatigues! que de gerbes ils récoltent et que de froment ils donnent au grenier du Père de famille!

Mais nous avons à voir comment Marie est la reine de ces innombrables soldats de l'armée sacerdotale, que la gloire de Dieu couronne, dans l'heureuse Jérusalem, de son inextinguible éclat.

Sans doute, elle est bien grande, bien auguste et bien vénérable, la dignité du prêtre ¹; sans doute ses pouvoirs sont, en beaucoup de points, supérieurs à ceux des anges; supérieurs même à ceux de Marie, Mère de Dieu. Saint Bernardin de Sienne, ce dévot serviteur de Marie, ce zélé panégyriste de ses louanges et de ses prérogatives, ne craint

¹ O veneranda sacerdotum dignitas! S. Aug.

pas de dire que le sacerdoce est au-dessus de la dignité à laquelle fut élevée cette glorieuse Vierge ¹.

En effet, il est bien vrai que Marie a porté neuf mois dans son sein celui que les cieux et la terre ne peuvent contenir ; mais, si elle l'y a attiré par son humilité et par sa pureté, l'a-t-elle fait par autorité ? si elle veut s'unir à son Dieu par la sainte communion, n'est-elle pas obligée de s'adresser au dernier des apôtres ? si, par le secours de sa médiation, elle touche un pécheur, ne faut-il pas qu'elle l'amène aux pieds du dernier des prêtres pour recevoir la grâce de l'absolution ? Oui, répétait saint Bernardin à Marie, en s'excusant auprès d'elle, votre Fils adorable a institué dans son Église une dignité qui l'emporte sur la vôtre : c'est son sacerdoce ².

Cependant, sous un autre rapport, ne pourrait-on pas dire avec quelque fondement que Marie eut une fois une sorte de pouvoir sacerdotal, par la vertu duquel, au moyen de quelques paroles efficaces, et de son tout-puissant *fiat*, elle fit que le Verbe de Dieu devint homme dans son sein, et d'une manière plus parfaite que ne le font les paroles consécratoires du prêtre. Car, par le mot qu'elle prononça, et par le sang qu'elle fournit, Marie appela, non point hors d'elle, mais en elle, mais dans son cœur, un Dieu-Homme qui lui fut intimement uni, et qui s'identifia pour ainsi dire avec elle, puisque le corps de Jésus-Christ n'eut pour sub-

¹ *Potestas sacerdotalis superat potestatem Virginis gloriosæ.*

² *Vie propre du prêtre, P. 50.*

stance première que la chair et le sang de la bienheureuse Vierge ¹.

Ce qui a fait dire à Gerson : Bien que Marie n'ait pas été, à proprement parler, revêtue du caractère sacerdotal ni des fonctions sacrées, néanmoins elle a été, pour ainsi dire, mystiquement et invisiblement choisie et consacrée mieux qu'aucune de ses compagnes, mieux qu'aucune créature, pour la royauté d'un sacerdoce qui lui donna le pouvoir non pas de consacrer mais d'offrir l'hostie pure, parfaite et sans tache, sur l'autel de son cœur ².

Et ailleurs le même théologien ajoute : A la vérité Marie n'a pas, rigoureusement parlant, le caractère sacerdotal ; cependant elle possède, à un degré plus excellent que le prêtre, la puissance d'amener les pécheurs à la réconciliation, de nous défendre, comme une bonne mère, et toutes les fois qu'elle le veut, contre les puissances de l'air, contre les maux et les misères tant du corps que de l'âme, de soutenir la faiblesse, de cicatriser les plaies, et d'effacer les souillures de ses enfants bien-aimés ³.

Le plus grand sacrement, le sacrement par excellence de la loi de grâce et d'amour, celui pour lequel le sacerdoce a été tout spécialement institué ⁴, celui qui est l'objet presque habituel des pensées, des paroles, des prières, des actions de grâces et des aspirations du prêtre, le sacrement vers lequel

¹ C. de Veg. num. 1468.

² Tract. 9 super *Magnificat*. Alphab. 89. Litt. B.

³ Alphab. 62, Litt. Z.

⁴ S. Bernardin. tom. I, serm. 64.

converge tout le ministère pastoral, celui qui est l'aliment quotidien du sacrificateur de la nouvelle alliance, la source abondante des vertus sacerdotales, le foyer ardent qui brûla le cœur des François Xavier, des Louis de Gonzague, des Népotien, des Vincent de Paul ; le sacrement qui élève quelquefois celui qui en est le ministre et le dispensateur bien au-dessus des séraphins, c'est la divine Eucharistie.

Or, à qui tous les prêtres sanctifiés et sauvés par cette manne céleste en sont-ils redevables ? N'est-ce pas à Marie ? N'est-ce pas elle qui nous crie par la voix de la sagesse : Venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé, que je vous ai mêlé ¹, comme dit le texte sacré ? Ce pain mystérieux, n'est-ce pas la chair du Christ ? Ce vin, n'est-ce pas son sang préparé par le Très-Haut dans le sein de Marie comme dans un calice de pureté ² ? Oui, dit à ce propos saint Ildéfonse, oui, le vin pur de la Divinité a été mêlé à l'eau de notre humanité dans la coupe d'or du sein virginal de Marie, et il nous a ensuite été offert en breuvage ³ ; et saint Pierre Damien a dit dans la même pensée : Eve nous présente un breuvage de mort ; Marie nous donne, au contraire, un breuvage de vie et de paix ⁴. Et ailleurs le même docteur enseigne que Marie nous a procuré, de son sein immaculé et de ses chastes entrailles, ce

¹ Prov., ix.

² C. de Veg. num. 4473

³ Serm. de Assumpt.

⁴ Serm. 2 de Nativit.

Dieu qui est l'aliment de l'âme et qui dit de lui-même : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel ¹.

C'est donc à la Mère de Dieu que nous devons l'ineffable mystère de l'autel, puisque la chair et le sang qui en sont la substance proviennent de Marie.

L'Eucharistie est donc, non pas seulement le don du Christ s'unissant et s'incorporant à nous, c'est aussi le don de Marie, nous livrant son propre Fils, et en ce Fils, sa chair à elle, son sang à elle ². Aussi, dans l'admiration que lui cause ce prodige, saint Epiphane s'écrie : Marie est à la fois prêtre et autel, puisque c'est elle qui nous a donné le pain céleste qui remet les péchés.

C'est donc de Marie aussi que nous est venu ce divin et adorable sacrement ; et, de même que l'aliment que présenta Eve à Adam devint pour nous la cause et le principe de tous les maux, ainsi la nourriture sacrée que nous présente Marie est la source pour nous d'une infinité de biens ³. Aussi saint Thomas de Villeneuve, expliquant ces paroles du cantique de Salomon : *Votre sein est semblable à un monceau de froment*, ajoute : Il est semblable à un monceau de ce froment qui fait la joie des anges, la force des nations, les délices des âmes ; de ce froment enfin qui nous est venu du Ciel. Et saint Pierre Damien dit une chose qui va encore mieux à notre sujet : c'est qu'Eve nous a donné un fruit qui nous a exclus pour jamais de l'éternel festin ; tandis que

¹ Serm. de Nativit. Virg.

² C. de Veg. num. 4473.

³ C. de Veg. num. 4474.

Marie, au contraire, nous a fourni un aliment qui nous ouvre la salle des noces de l'Agneau ¹.

Ainsi donc la ferveur, le zèle, la force, la douceur, la charité, l'humilité, la pureté, la patience, l'abnégation, que les saints prêtres ont puisés dans la communion, c'est aussi à Marie qu'ils en sont redevables. Oui, si Jésus-Christ a vécu habituellement en eux, si leur jeunesse spirituelle a été sans cesse renouvelée comme celle de l'aigle, s'ils ont été, dans les choses de Dieu, forts comme des lions, prudents comme le serpent, simples comme les colombes, doux comme des agneaux, chastes comme des anges, agiles et prompts comme le cerf, laborieux comme le cheval, prévoyants comme la fourmi, brûlants comme des séraphins, après Jésus-Christ, c'est à sa sainte mère qu'ils ont dû toutes ces vertus, toutes ces perfections; car ils ont trouvé tout cela dans la divine Eucharistie : et l'Eucharistie, qu'est-ce autre chose que le *vrai corps né de la Vierge*?

Aussi voyez quelle grande place a le culte de Marie dans toute vie sacerdotale! Après le culte de Jésus, quelle religion a plus que celle de la Vierge les hommages du prêtre et surtout du prêtre pasteur.

Tous ses jours, il les commence par l'invocation de Marie. Il la voit, il la salue, à son réveil, dans l'étoile du matin, dans l'éclat de l'aurore, dans les feux du soleil levant; il se confie à elle, il se met sous son patronage, comme le timide agneau sous la houlette qui le défend, comme le faible enfant sous l'aile de sa mère. Prières, études, visites,

¹ Serm. de Nativit. Virg.

voyages, repos, il lui recommande tout, il lui demande pour tout aide et protection. Avant de monter à l'autel et quand il en est descendu, avant d'entrer au tribunal de la miséricorde et quand il en est sorti, avant et après la récitation de l'office quotidien, ayant et après ses pieuses exhortations aux peuples, il se souvient de Marie, il l'invoque du fond du cœur. Il la prie dans ses peines comme dans ses consolations, dans ses joies comme dans ses douleurs, dans ses succès aussi bien que dans ses difficultés. Les enfants auxquels il apprend à craindre le Seigneur, ceux qu'il introduit dans la salle du banquet eucharistique, les époux qu'il bénit, les pécheurs qu'il réconcilie, les justes qu'il soutient, les malades qu'il visite, les mourants qu'il assiste, les morts auxquels il s'intéresse, toutes ces âmes, tous leurs besoins, il les présente à Marie.

Le prêtre n'est-il pas le plus actif propagateur du culte de Marie? n'en est-il pas l'apôtre le plus persévérant, le plus infatigable? Quel autre que lui jette dans le cœur des peuples les fondements de ce culte? quel autre que lui l'étend, le défend, le fait aimer? Qui attire les âmes pures sous la blanche bannière de la Reine des vierges? qui les y fait croître et fleurir comme le lis? Qui, aux jours des fêtes de Marie, entoure la table mystique de fidèles affamés de Dieu? A qui faut-il, avant tout, faire honneur de ces belles églises, de ces superbes basiliques, de ces vastes cathédrales, de ces élégantes chapelles, qui sont la plus riche portion du domaine terrestre de la Mère du Christ? Quelle pratique pieuse et honorable à Marie ne doit pas au clergé son établissement

et son extension ? Oui, le prêtre est l'âme, la vie du culte de Marie ; il en est la colonne ; et, si cette colonne manquait, tout l'édifice croulerait.

Mais elle ne manquera pas, elle ne faillira pas. Non, tant qu'il y aura un prêtre pour annoncer Jésus-Christ, il publiera aussi les grandeurs de Marie ; tant que le Fils aura un apôtre de son Évangile, la Mère aura un panégyriste de ses gloires et de ses prérogatives.

Et il est bien juste, bien naturel, que le prêtre catholique soit pieux envers Marie. La reconnaissance l'y oblige : car, n'est-ce pas elle, n'est-ce pas Marie qui a donné au monde le fondateur, le roi, le pontife souverain et le Dieu du sacerdoce chrétien ? Si toute la vie du prêtre et s'use et se consume à chercher, tant pour lui que pour ses semblables, la grâce, bien suprême, bien au-dessus de tout bien, n'est-ce pas, conformément au conseil de saint Bernard, par Marie qu'il la cherche ? n'est-ce pas par elle qu'il la trouve ? Aussi voyez si le prêtre n'est pas toujours à ses genoux !

Mais nous avons surtout à la considérer comme reine des prêtres et des lévites admis et couronnés dans la gloire des cieux.

Certes, malgré l'extrême faiblesse de la nature humaine, telle que l'a faite la faute et la prévarication d'Adam ; malgré son entraînement au mal et au péché, malgré tous les penchants pervers et corrompus des sens, malgré les pièges et les séductions du siècle, malgré les ruses et les violences du démon, malgré l'effrayante disproportion qui existe entre

la bassesse du prêtre comme homme et la sublimité de ses fonctions comme ministre du Très-Haut, considérable encore, immense encore est le nombre des prêtres et des lévites que Dieu enivre, dans son royaume, de gloire et de bonheur; considérable encore, immense encore est le nombre de ces humbles et modestes serviteurs qui, des derniers degrés de l'échelle hiérarchique, et de tous les points du monde, du sein des vastes cités, aussi bien que du milieu des missions, des hameaux et des champs, sont montés, chargés de vertus, riches de bonnes œuvres, auprès du trône de Dieu même; les uns ayant le front ceint des palmes du martyre, les autres pressant dans leurs bras les gerbes étincelantes de leurs travaux apostoliques; tous ayant reçu du Père de la grande famille l'inappréciable don de l'immortalité.

Et comme dans ce temple éternel ils font brûler devant Marie l'encens et les parfums de la plus suave gratitude! Car, si leur sort est heureux pour toute l'éternité; si, bons et fidèles serviteurs, ils sont entrés dans la joie de leur Dieu, après Jésus c'est Marie qu'ils remercient de cette grâce; car c'est par elle qu'ils ont, durant leurs jours d'épreuve, demandé et obtenu les vertus qui font leur gloire; faibles, ils ont prié Marie de devenir leur appui, et elle a été leur appui; pécheurs, ils l'ont suppliée de devenir leur avocate, et elle a gagné leur cause; aveugles, ils ont appelé par elle la lumière, et la lumière leur est venue aussi par elle; soldats, elle a été leur bouclier, leur citadelle; malades, elle a été leur baume; aspirants au divin séjour, elle

a été leur véhicule ¹, elle leur en a ouvert la porte.

Aussi, en réfléchissant bien aux innombrables bienfaits dont Marie est le canal pour le sacerdoce chrétien, ah ! je m'explique et je comprends comment le saint diacre d'Édesse a pu appeler Marie la joie et la gloire des saints prêtres.

Oui, Marie ; oui, vous êtes la joie, l'allégresse, l'*alleluia* de ces prêtres glorifiés, parce que c'est vous qui avez donné au monde le Dieu dont ils ont été les sacrificateurs, le roi dont ils ont été les officiers, le maître dont ils ont été les disciples de prédilection, l'hôte dont ils ont été les convives et les amis, le chef dont ils ont été les soldats, le pilote dont ils ont été les matelots, l'architecte dont ils ont été les ouvriers, l'holocauste auquel ils ont participé, le rédempteur qui les a rachetés. Oui, Marie ; oui, vous êtes la joie, l'allégresse, l'*alleluia* des prêtres glorifiés, parce que c'est vous, terre bénie, qui avez produit le noble tronc dont ils ont été les membres, le vin sacré dont leur âme a été enivrée, le pain qui a fait leurs délices, la chair auguste et théandrique qui a été en eux un germe d'immortalité. Oui, vous êtes, ô Marie, la joie des prêtres glorifiés, parce que vous les avez aidés dans leurs travaux, secondés dans leurs entreprises, consolés dans leurs peines, éclairés dans leurs doutes, soutenus dans leurs défaillances, encouragés dans leurs détresses, enhardis dans leurs frayeurs, dirigés dans leur course, et accueillis au port.

Vous êtes aussi leur gloire : vous êtes leur gloire, comme

¹ C. de Veg. num. 447.

la femme forte dessinée par Salomon est la gloire de ses serviteurs ; comme une mère parfaite et accomplie en toutes choses est la gloire de ses enfants ; comme une reine bien-aimée, puissante et bonne, est la gloire de ses sujets ; comme le cèdre est la gloire de nos grands arbres ; la rose, la gloire de nos fleurs ; le soleil, la gloire des astres du firmament.

Vous êtes leur joie, leur gloire à tous ; mais vous l'êtes tout spécialement de ceux qui auront eu pour vous une piété plus tendre, un zèle plus actif, une soumission plus grande. — Vous l'êtes particulièrement de tous ceux qui auront, par leur plume et par leurs écrits, propagé votre culte, combattu vos ennemis, défendu vos privilèges, publié, exalté vos grandeurs ; car c'est tout spécialement à leurs travaux pour vous qu'ils doivent leur béatitude, selon cette promesse faite par vous dans les livres saints : Tous ceux qui me louent auront la vie de l'éternité ¹.

Ils n'auront pas seulement la vie, dit à ce propos un des panégyristes de Marie ; mais ils brilleront au ciel d'une gloire toute spéciale qui les distinguera de tous les autres élus. Car, ajoute-t-il, de même que, dans les cours et les palais des souverains, les serviteurs ou officiers particuliers du roi et de la reine ont une livrée qui les distingue de tous les autres, ainsi, dans le palais de Dieu, les serviteurs de Marie brillent d'un éclat tout particulier que les autres saints n'ont pas, et qui les fait reconnaître, entre tous les bienheureux, comme étant tout spécialement attachés au service de la .

¹ Qui elucidant me vitam æternam habebunt. Eccl., 24.

reine du ciel, suivant cette parole des Proverbes : Tous les gens de sa maison ont un double vêtement ¹.

O Marie, moi le plus indigne et le dernier de tous ces prêtres qui, jusqu'ici, ont écrit de vous des choses glorieuses, j'ose vous demander, ô Mère, malgré mes nombreuses fautes, mais en faveur des pages écrites par moi en votre honneur, d'accomplir à mon égard la promesse que vous faites d'obtenir la vie éternelle à quiconque vous aura louée. C'est en vertu de cette promesse que j'ose espérer un salaire. J'ai travaillé pour votre gloire ; c'est maintenant à vous de me récompenser ; et cette récompense, je l'attends de votre fidélité à vos engagements.

¹ C. de Veg. num. 1119.



XXVII

MARIE REINE DES SAINTS ABBÉS ET RELIGIEUX

Perfecte quidem incepit in Christo (regularis trium votorum solemnium observantia); sed aliquo modo fuit inchoata in B. Virgine.

La vie religieuse tire rigoureusement son origine de Jésus-Christ ; mais, en un sens, elle commença en Marie.

S. THOMAS.

La famille céleste à la tête de laquelle nous avons, dans ce chapitre, à contempler Marie, se compose de ces âmes privilégiées et saintes, dont le monde n'eut pas digne, et qui dirent adieu à ce monde avant de sortir de la vie, avant de quitter la terre, frappées qu'elles furent de ces paroles si solennelles du Sauveur : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ¹ ? » et de celles-ci encore : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donnes-en le prix aux pauvres ² ; » et enfin de ces autres : « Je vous dis en vérité que personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou

¹ Matth., xxi.

² Matth., xix.

son père ou sa mère, ou ses enfants ou ses biens, que, même dans ce siècle, il ne retrouve au centuple maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants, richesses, et dans le siècle à venir la vie de l'éternité ¹. »

La famille céleste à la tête de laquelle nous avons dans ce chapitre à contempler Marie se compose de ces hommes à la trempe énergique et forte qui, pour assurer leur salut, laissèrent les morts enterrer leurs morts, sortirent du milieu des incirconcis de cœur, se séparèrent des noirs habitants de Cédar, secouèrent contre la Babylone terrestre la poussière de leurs pieds, et, sans tourner la tête, sans regarder derrière eux, coururent de toutes leurs forces vers le prix infini placé par la main de Dieu au bout de la carrière, et destiné à payer et à récompenser de leur course héroïque les athlètes vainqueurs ².

A la pensée, à la vue de ces héros chrétiens, le poète liturgique s'écrie, transporté et ravi d'un pieux enthousiasme : O les belles légions, ô les redoutables phalanges que la même espérance, la même foi, le même amour, animent et dirigent ! Tous ont la même loi, tous ont le même chef, tous marchent et combattent sous le même drapeau. Oh ! que d'assauts ils livrent à la ville éternelle, que d'efforts pour s'en emparer ! Que de vœux, que de prières, vont de leurs cœurs et de leurs lèvres à l'oreille de Dieu ? La voûte des cieux retentit de leurs cris incessants ; et leurs longs jeûnes ont abattu les forces des plus robustes. Ils n'ont tous qu'un

¹ Marc., x.

² Philip., iii.

même vœu et une même pensée. Leurs larmes font violence à Dieu ; tous ensemble unissent leurs prières ; ils en redoublent les instances , et ils croisent, pour ainsi dire, leurs armes, afin de forcer l'entrée de l'heureuse Sion. Mais cette violence plait à Dieu ; c'est ainsi que ce bon Père aime à être vaincu, par les pleurs et par les sanglots ; c'est ainsi, c'est à force de luttés, qu'on pénètre de vive force dans la cité permanente. Sur la terre, quand, le jour, tout est bruit, mouvement et agitation, chez les pieux cénobites, tout est profond silence ; et, au contraire, quand, la nuit, tout se tait, on n'entend que leurs chants pieux, que leurs touchantes psalmodies.

Mais ceux dont nous parlons, ont trouvé la cité qu'ils cherchèrent au prix des plus grands sacrifices, la cité permanente ; et ils y ont pour reine l'auguste et sainte Mère de Dieu.

Oui, Marie règne aussi sur tous ces bienheureux que la retraite a enfantés à la gloire des cieux ; et elle mérite bien de briller à leur tête ; car aucun d'eux ne l'égale en vertu et en mérites.

L'obéissance, la chasteté, la pauvreté, voilà les trois vœux, les trois liens par lesquels ces élus de Dieu se sont attachés à lui. Voilà les trois vertus qu'ils ont surtout pratiquées, voilà les trois sources de grâce auxquelles ils ont surtout puisé.

Renvoyant à un autre endroit ce qui concerne la chasteté, nous nous bornerons ici à faire voir comment Marie l'emporte sur tous les saints des cloîtres, des monastères et

des communautés, par son obéissance et par sa pauvreté ; d'abord par son obéissance.

N'est-elle pas éminemment, et plus qu'aucune créature, cette fille du prince qui a *incliné l'oreille* pour écouter dès le premier instant de sa conception merveilleuse l'inspiration de Dieu ? Chez les autres, l'obéissance ne vient que tardivement, comme l'âge de raison. En Marie, elle a commencé avec l'existence même ¹ ; et cette Vierge dit aussi tout en entrant dans la vie : Me voici, ô mon Dieu ; me voici venue pour faire votre très sainte volonté ².

Plus tard, elle montrera la même soumission aux ordres du Très-Haut, quand il lui commandera, à l'âge de trois ans, de quitter sa famille et la maison de son père, pour aller dans le Temple se préparer à devenir sa glorieuse épouse ³.

Et, en effet, ce fut tout particulièrement à cette obéissance qu'elle dut l'honneur incomparable d'une divine maternité ; et tel fut son amour pour la sainte obéissance, que cette vertu lui parut préférable même à la dignité de Mère du Très-Haut ; car en donnant son consentement à l'Incarnation, elle ne fait qu'un acte de soumission, comme le prouvent ces mots d'une adorable humilité : Voici la servante du Seigneur ; qu'il soit fait comme il le veut, et comme vous le dites ⁴.

¹ C. de Vega, num. 202.

² Tunc dixi ecce venio, etc. Psal. 98.

³ Ps. 44.

⁴ C. de Vega, num. 4344.

Aussi, elle pouvait bien dire comme le Christ : Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, et d'accomplir son œuvre. Tout en elle, corps et âme, était sacrifié au bon plaisir de Dieu ; à tel point qu'elle put être, selon le langage énergique du prophète Isaïe, appelée la volonté même de Dieu ¹, tant sa volonté à elle se perdait, s'abîmait en celle de Dieu, s'identifiait avec celle de Dieu, ne faisait qu'un avec celle de Dieu !

O Marie, que grande, qu'admirable fut votre obéissance ! Elle surpasse infiniment celle de tous les martyrs, de tous les confesseurs, de tous les saints, de tous les anges. Ah ! vous fûtes bien réellement cette roue mystérieuse que vit Ezéchiel, et qui n'étant arrêtée, retenue, entravée par aucune force de résistance, par aucun poids contraire, tournait avec rapidité au souffle de l'Esprit de Dieu ². Vous fûtes bien réellement une tablette de cire molle, qui reçut tous les caractères, toutes les impressions qu'il plut à Dieu d'y tracer ³ ; et à vous seule appartient le droit de dire après l'Épouse : « Mon âme était comme liquéfiée à la voix de mon bien-aimé ⁴ ; » et après le roi-prophète : « Mon cœur était au-dedans de moi comme une cire qui se fond ⁵.

Aussi en quelque instant que nous considérions cette Vierge, nous la voyons faisant la volonté de Dieu, nous la voyons obéissante aux ordres du Très-Haut.

¹ *Vocaberis voluntas mea in ea*, 62.

² S. Bernardin, tom III, serm. XI, art. 1, c. 1.

³ Titus Bostrensis

⁴ Cant., V, 6.

⁵ Ps. 24, 45.

C'est par obéissance qu'elle se renferma, comme nous l'avons dit, dès l'âge le plus tendre, dans le parvis sacré; et, là, sa vie ne fut qu'un acte continuel d'obéissance aux prêtres, aux lévites et aux pieuses femmes qui avaient autorité sur elle ¹ C'est par obéissance qu'elle s'acquittait de toutes les prescriptions légales et de celles mêmes auxquelles elle n'était point soumise, comme on le voit par le fait de sa Purification, et par celui de sa scrupuleuse exactitude à aller, chaque année, au temps de Pâque, de Nazareth à Jérusalem, malgré une distance de vingt-sept lieues, et quoique cette loi n'obligeât que les hommes et non les femmes, suivant cet article de l'Exode et du Deutéronome : Tout mâle se présentera trois fois par an devant moi ². Si, malgré son état avancé de grossesse, elle entreprend un long et pénible voyage pour aller avec son époux se faire inscrire à Bethléem, selon l'édit d'Auguste ; si elle consent à faire ses couches dans une pauvre étable ; si elle fuit en Egypte ; si elle revient en Judée ; si elle se soumet à Joseph, — qui lui est inférieur en sainteté et en dignité ; — si elle consent, de cœur, à la mort de son époux, à celle surtout de son Fils ; si elle reste sur la terre après le retour de ce Fils dans le royaume de son Père ; si elle s'attache à tous les pas, si elle fait toutes les courses du disciple bien-aimé, n'est-ce pas toujours et partout l'obéissance qui l'inspire, l'obéissance qui la dirige, l'obéissance qui l'élève au-dessus de la condition humaine et de la nature angélique ?

¹ C. de Vega, num. 4316.

² Exod., xxiii. Deut., xvi.

Ainsi, obéissance à Dieu et à ses inspirations, obéissance aux préceptes et aux ministres de la loi, obéissance à ses parents, obéissance à son époux, obéissance aux dépositaires de l'autorité civile, tel fut l'ensemble des devoirs de soumission que remplit l'auguste Vierge.

Et son obéissance fut toujours humble, prompte, entière, sans murmure, et sublime dans son principe, sublime dans ses vues, sublime dans son action, sublime dans sa fin.

Quant à la question de savoir si Marie a formellement fait vœu d'obéissance, nous sommes pour l'affirmative d'abord, parce que les vœux donnent plus de valeur, comme l'enseigne saint Thomas ¹, aux actes qui en sont la conséquence; et ensuite parce que, élevant celui qui en fait au-dessus de celui qui n'en fait pas, Marie, pour être supérieure à tous ceux qui se sont liés et engagés par quelques vœux vis-à-vis du Très-Haut, devait elle-même se lier par des engagements de cette sorte. Car aucune supériorité, possible et relative, ne doit, nous l'avons déjà dit, manquer à la Mère de Dieu.

Et il en faut dire autant du vœu de pauvreté.

Mais parlons auparavant de la vertu de pauvreté considérée en Marie.

Nous tenons d'abord pour certain, dit le pieux de Véga, que nous ne ferons que traduire, nous tenons pour certain que la sainte Vierge hérita de tous les biens meubles et immeubles de ses parents. C'est ce qu'affirme expressément Eusèbe d'Emissène, quand il dit : Il est évident que la bienheureuse Vierge Marie, noble héritière de ses parents, leur

¹ 2, 2., q. 88, a. 6.

succéda dans tous leurs biens, parce qu'on ne lit nulle part qu'elle ait eu ni frères ni sœurs, et qu'il est démontré qu'elle n'en eut pas.

C'est pourquoi saint Vincent Ferrier la nomme la riche et unique héritière de ses parents ¹.

Et d'abord, il paraît prouvé et hors de doute que Joachim et Anne eurent des bestiaux et des pâturages; car saint Jérôme, ou du moins l'auteur inconnu qui a écrit l'histoire de la naissance de Marie, dit positivement que Joachim se retira auprès des pasteurs de ses troupeaux qui étaient dans ses pâturages ²; ce qui prouve que le père de la sainte Vierge possédait non seulement des troupeaux, mais encore des terres où ces troupeaux paissaient. Ensuite, si l'on en croit Abulensis, Salmeron, saint Ildefonse, Ludolfe de Saxe, Nicéphore, saint Jean de Damas, et d'autres encore, ils avaient plusieurs maisons, et partant plusieurs domiciles. Abulensis dit qu'ils avaient une maison à Sepphore ³; et Salmeron dit que Sepphore était, dans l'opinion de plusieurs, le pays de Joachim ⁴. Un autre auteur ⁵ est favorable à ce sentiment. Mais Joachim et Anne possédaient une autre maison à Nazareth; car saint Ildefonse dit que quand l'ange fut envoyé à la très sainte Vierge, elle était à

¹ Sermo. 2 de Nativit. Virg.

² Joachim, ad pastores qui cum pecudibus erant. In pascuis suis recessit.

³ In II Matth. quæst. 94

⁴ Proleg. 44.

⁵ Brocardus. Itinerario 5.

Nazareth dans la maison de ses parents ¹. C'est ce que confirme Ludolfe, qui écrit qu'il y avait deux églises à Nazareth : l'une sur l'emplacement où était la maison dans laquelle l'archange salua Marie, l'autre à l'endroit où était la maison dans laquelle fut élevé l'enfant Jésus. Si l'on en croit Nicéphore, Marie et Joseph avaient en outre une demeure à Bethléem, demeure qui provenait peut-être de sainte Anne, laquelle était de Bethléem.

De son côté, saint Jean de Damas veut que Marie ait eu aussi une maison à Jérusalem, et il a pour partisans de son opinion Zévérius et Véra, ainsi que de Vitry et quelques autres, qui avancent que sainte Anne avait, auprès du palais d'Anne, le grand pontife, une maison où moururent le père et la mère de Marie, et où fut construit pour cela un temple dédié à sainte Anne. Enfin, plusieurs prétendent que l'épouse de saint Joachim avait un jardin et une belle propriété dans la ville de Nazareth. Saint Germain, dans son discours sur la Présentation de la Vierge, et saint Antiochus, dans sa cent septième homélie, accréditent ce sentiment.

Il résulte de tout cela que le père et la mère de la sainte Vierge étaient riches, même des biens du monde, et qu'à l'exemple des anciens patriarches, une grande partie de leurs richesses consistait en pâturages, en troupeaux et en domaines confiés à des pasteurs et à des fermiers.

Que telle ait été la fortune d'Anne et de Joachim, c'est ce qui résulte encore du passage où saint Jérôme dit, dans son livre sur la naissance de la Vierge, que saint Joachim pos-

¹ Serm. 5 de Assumpt.

sédait de nombreux troupeaux de bœufs, de chèvres, de brebis, gardés par plusieurs pasteurs, et que les pieux possesseurs de tous ces revenus en faisaient trois parts, dont une pour le Temple, la seconde pour les pauvres, et la troisième pour l'entretien et les besoins de la famille ¹.

Mais, demandera-t-on, si telle était la fortune des parents de Marie, comment donc tomba-t-elle dans l'état de pauvreté où on la voit réduite à Bethléem et dans sa maison de Nazareth; car, bien qu'elle ait pu, sans enfreindre la loi, donner aux pauvres tous les biens meubles de ses parents, elle ne pouvait légalement aliéner les immeubles, tels que les maisons et les terres, puisque l'Exode le défendait.

Mais à cela, on répond que la sainte Vierge avait bien pu se dépouiller de ces biens en faveur d'un de ses plus proches parents, ce qui était permis: les biens, dans ce cas, ne sortent pas de la famille; ou bien qu'elle avait disposé en faveur des pauvres de tous ses biens mobiliers, louant les maisons et les terres pour jusqu'à l'année jubilaire, afin d'en donner encore le revenu aux pauvres.

Peut-être même que Joachim ne put posséder, à titre de propriété, aucun bien fonds à Sépphore ni à Nazareth, qui étaient dans la tribu de Zabulon, tribu qui n'était pas la sienne; mais qu'il ne put que les louer pour jusqu'au temps du jubilé.

Quant à Marie, il est certain ou bien qu'elle loua, ou bien qu'elle abandonna, ou bien qu'elle distribua aux pauvres ses

¹ C. de Vega, num. 1426

biens de toute nature, ne se réservant uniquement de l'héritage paternel et maternel qu'un tombeau dans lequel elle fut mise par les Apôtres.

Dieu voulut que l'auguste Vierge naquît ainsi dans l'aisance, afin que sa pauvreté, comme celle de Jésus, fût libre et volontaire, et qu'elle fût l'effet, non de la nécessité, mais d'un choix tout spontané. Dieu voulut qu'elle pût aussi marcher, de droit, à la tête de tous ceux qui plus tard renonceraient aux biens du siècle pour embrasser l'austère pauvreté de la Croix.

C'est dire que Marie ajouta au vœu d'obéissance celui de pauvreté, et que de même qu'elle leva la première l'étendard de l'obéissance religieuse, de même aussi la première elle leva celui de la pauvreté chrétienne; c'est d'ailleurs ce qu'elle-même déclara à sainte Brigitte, à laquelle elle dit : Je fis, dès le principe, à Dieu, le vœu, si toutefois il avait ce vœu pour agréable, d'observer la plus rigoureuse pauvreté et de ne jamais rien posséder des biens du monde ¹. Pic de la Mirandole ², saint Thomas, saint Antonin ³, saint Liguori ⁴, et beaucoup d'autres auteurs recommandables sont pour cette opinion ⁵.

Ainsi donc, par la perfection de sa noble et volontaire pauvreté, comme par la perfection de sa sublime obéissance,

¹ Revel. lib. 1, c. 40.

² Apud Salaz., tom. poster. in Cant.

³ 4. p. titul. 15, c. 24, num. 1.

⁴ *Vertus de Marie*, p. 31, § 7.

⁵ C. de Vega, num. 4427.

Marie fut bien au-dessus de tous ceux, sans exception, dont le poète a dit : Athlètes généreux, ils s'élancent nus, alertes, joyeux, et libres de toute entrave, dans l'arène qui les attend. Sages et prudents passagers, pour traverser la vaste mer, ils se débarrassent de tout. Brûlant de gagner le ciel, ses joies et ses trésors, leur âme généreuse méprise tous les gains d'ici-bas. Ils ont l'œil sur des biens meilleurs.

Renoncement héroïque des Antoine, des Sérapion, des Pacôme, des Hilarion, des Benoît, des Bernard, des Louis de Gonzague ¹, et d'une infinité d'autres dont les noms sont écrits dans le livre de vie, et dont les âmes bienheureuses contemplent face à face le Dieu vivant et éternel, ah ! vous êtes vaincu, vous êtes surpassé, éclipsé même par celui de Marie ; et la gloire éclatante qui vous récompense là-haut, pâlit et disparaît devant les splendeurs de cette Vierge.

Et c'est ici le lieu de dire que Marie est non seulement la gloire, non seulement la perle, mais peut-être même la fondatrice de l'état religieux.

Non, non, nous ne voulons pas, comme certains auteurs, faire honneur au prophète Elie de cette sainte institution. Non, non, nous ne voulons pas que l'imparfaite synagogue puisse se glorifier d'une institution sublime, qui a doté l'Eglise chrétienne et la société, des parfaits, de ses enfants les plus saints, de ses soldats d'élite, de ses fleurs les plus éclatantes, de ses parfums les plus exquis, de ses vases les

¹ Fr. Alegre in suo Paradiso fol. 434 et fol. 443 ; et Fr. Emmanuel, in libro cui titulus : *Elucidationes variæ antiquitatis carmelitanæ*. Rom., 1628, fol. 2 et 3.

plus précieux. Non, non, nous ne voulons pas que l'Ancien-Testament puisse revendiquer et s'arroger un des plus beaux fleurons du Nouveau.

Attribuons plutôt le mérite de cette institution à celle qui, pouvant dire d'elle-même : « Je préside aux pensées judiciaires des hommes ¹, » ne préside sans doute pas moins à leurs pensées sanctifiantes.

Nous avons d'ailleurs pour nous, et en faveur de notre thèse, plus d'une autorité et plus d'un raisonnement.

Nous venons de voir Marie faire les deux vœux d'obéissance et de pauvreté. Nous prouverons bientôt, dans un autre chapitre, qu'elle fit également celui de chasteté ou de virginité. Or, ces trois vœux constituent essentiellement la profession religieuse. Donc Marie fit cette profession. En outre elle la fit, comme cela est évident, avant les Apôtres, avant les Disciples, avant qui que ce soit, de la nouvelle loi. Donc elle en est la fondatrice, au moins dans la société chrétienne.

Quant à la vie de communauté, qui n'est pas essentielle à la profession religieuse, on pourrait également, non sans de fortes raisons, lui en attribuer l'établissement. Car Denis le Chartreux écrit que tous les jours, ou du moins quand elle le pouvait, elle instruisait ce bienheureux collège de cent vingt Vierges soumises à son autorité, et confiées à sa garde et à sa direction. Selon lui, il y avait donc à Jérusalem une communauté de vierges que Marie dirigeait.

Et bien certainement, il n'y a en cela rien d'étonnant ; car

¹ Eruditis intersum cogitationibus. Prov. xiii, 42.

dès que le Saint-Esprit fut descendu visiblement sur les Apôtres assemblés, l'état religieux naquit; il commença par eux; ce qui est évident en ce qui concerne la pauvreté évangélique, puisque saint Luc dit dans ses Actes qu'aucun d'eux ne considérait comme à lui rien de ce qu'il possédait, mais que toutes choses leur étaient communes. Ce qui fait dire à saint Jérôme qu'Ananie et Saphire furent punis, parce qu'après avoir voué et sacrifié à Dieu leurs biens, ils en disposèrent comme de leur propriété à eux, et non comme d'une chose qui appartenait à celui à qui ils l'avaient abandonnée, et qu'ils se réservèrent une partie d'un bien qui était déjà aliéné tout entier. Cassien dit également que la vie cénobitique commença du temps des Apôtres¹; et ailleurs, dès l'origine du christianisme, on vit quelques hommes en petit nombre, il est vrai, mais d'une vertu éminente, se réunir sous le titre de moines. Saint Marc leur donna une règle à Alexandrie. Il y a plus : le juif Philon, cité par Spinnellus, dit que, de son temps, il y avait déjà par toute la terre des maisons d'hommes et de femmes religieuses qui vivaient sans relations avec les hommes; et il appelle ces maisons monastères. Enfin, saint Jérôme, dans son livre des hommes illustres, à l'article *Philon*, écrit que l'Eglise des premiers chrétiens était telle que les moines de son temps désiraient et s'efforçaient de devenir.

Il n'y a donc rien d'étonnant, poursuit le docte de Véga, que la Vierge, Mère de Dieu, qui leva l'étendard de la vir-

¹ *Cœnobitarum disciplina a tempore apostolicæ prædicationis sumpsit exordium. Collat. 48, c. 5.*

ginité, n'ait donné aussi à Jérusalem l'exemple et le modèle de la vie religieuse, et qu'elle n'ait, en qualité de maîtresse, formé à l'école des bonnes mœurs et des vertus chrétiennes grand nombre d'autres vierges, vu surtout qu'elle avait, comme nous l'avons dit plus haut, instruit de beaucoup de choses les Apôtres eux-mêmes. Il ne paraît donc pas contraire à la vérité de dire qu'au commencement de la prédication de l'Evangile, la ville de Jérusalem surtout vit plusieurs vierges se réunir en commun pour embrasser ensemble la vie religieuse, et qu'elles prirent pour maîtresse, pour guide de leur noviciat, la bienheureuse mère de Jésus qui était encore sur la terre, la vénérant et l'écoutant, non seulement comme Mère de Dieu, mais encore comme l'oracle et le modèle des bonnes mœurs et de la perfection ; car si, dès l'âge le plus tendre, et alors qu'elle était encore dans le Temple, elle dirigeait déjà, dans les sentiers de la vertu, par ses paroles et par ses exemples, les jeunes filles qui vivaient avec elle, à combien plus forte raison ne dut-elle pas, après l'Ascension du Sauveur, former et exercer à toutes les pratiques de la piété et de la perfection les vierges que Jésus-Christ appela les premières à sa suite ? Que si, dans l'Ancien-Testament, on voit plusieurs femmes vivant en commun dans le Temple ¹, que si on y voit aussi de jeunes filles dont on y faisait l'éducation ², il fallait que, sous l'empire de l'Evangile, les vierges s'assemblaient aussi en

¹ Exod. xxxii ; I Reg. ii.

² II Machab. i.

commun pour garder et observer, sous la conduite de Marie, le conseil de la virginité donné par Jésus-Christ, transmis ensuite et universellement promulgué par les Apôtres.

Et c'est ce qui avait été autrefois figuré en Marie sœur de Moïse, qui, un tambour à la main, marchait en tête des autres femmes, chantant la première et disant : Chantons un hymne au Seigneur, car il a fait éclater sa magnificence et sa gloire : il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. Après donc le retour de Jésus-Christ dans le ciel, après la déroute de l'enfer, et sa submersion dans la mer rouge et sanglante de la Passion, une autre Marie, bien supérieure à la première, escortée d'autres vierges chante, avant ses compagnes, un cantique nouveau ; c'est-à-dire, qu'elle enseigne, par ses paroles et par son exemple, à aimer, à pratiquer et à exalter le vœu de virginité. Ce qui a fait dire à quelques auteurs que la sainte Vierge avait rempli toutes les obligations de la vie religieuse, et qu'elle s'était acquittée de tous les devoirs d'une religieuse accomplie et parfaite.

Mais nous n'entrerons pas dans l'examen de cette assertion.

Qu'il nous suffise de dire, en terminant ce chapitre, que si, selon la parole des saintes Écritures, l'homme obéissant compte autant de victoires qu'il aura fait d'actes d'obéissance, nul élu n'a, au ciel, autant de palmes que Marie. Qu'il nous suffise de dire que si les pauvres d'esprit, c'est-à-dire, ceux dont le cœur n'a point été collé aux faux biens d'ici-bas, sont bienheureux dans le ciel, nul n'y a plus de bonheur que l'humble et charitable Vierge de Nazareth.

Qu'il nous suffise de dire que si , dans le ciel surtout, *belle et brillante est la race chaste*, bien plus belle encore, bien plus brillante encore est celle qui est comme la tige de cette race d'élite ; celle qui , comme le dit saint Ambroise, a levé l'étendard de la sainte virginité, et a présenté aux pures et innocentes vierges du Christ ce pieux et blanc drapeau. Enfin, qu'il nous suffise de dire que si tous ceux qui ont pris le Seigneur pour leur partage possèdent un héritage dans des campagnes délicieuses, bien plus précieuse encore est la part de celle qui marche à la tête de tous ces enfants de la retraite et du cloître. Ils sont aussi ses enfants , à elle ; et bien des fois, dans de sublimes extases, des âmes privilégiées l'ont vue, dans la gloire du ciel, couvrant de son royal et brillant manteau les ordres religieux.



XXVIII**MARIE REINE DES SOLITAIRES ET DES CONTEMPLATIFS**

Au mot de solitaires, d'ermites, d'anachorètes, l'esprit qui est tant soit peu familiarisé avec l'étude, ou même simplement avec la connaissance de la vie des saints, se rappelle à l'instant tout ce que la foi la plus énergique a jamais inspiré d'abnégation, de renoncement, d'austérités, de privations, aux héros de la pénitence. La pensée se porte soudain sur les Paul, les Antoine, les Sabas, les Arsène, les Siméon Stylite, et tous ces hommes qui, pour sauver plus sûrement leur âme, s'enfoncèrent seuls dans les forêts, dans les déserts et au fond des cavernes, où ils n'eurent que Dieu pour témoin de leur vie et de leur mort. La pensée se reporte sur leurs sanglantes macérations, sur leurs jeûnes incroyables, sur leurs longues et pénibles veilles, sur leur dénûment absolu, sur leur martyre enfin, beaucoup plus long et partant beaucoup plus héroïque que celui des confesseurs de la foi qui moururent sur les bûchers et sur les échafauds.

Le vie érémitique est le *nec plus ultra* de l'héroïsme chrétien ; car elle est une lutte incessante contre tous les penchans, et surtout contre l'orgueil et la sensualité ; elle est une mort lente à toutes les convoitises de l'esprit et de la chair. Ceux qui l'embrassent renoncent à tout, se dépouillent de tout. L'univers tout entier n'est plus rien à leurs yeux. Leur gloire, c'est de fouler aux pieds la gloire ; leur richesse, c'est d'être pauvres ; leur bonheur, c'est de souffrir ; leur ambition, c'est d'être obscurs, ignorés, inconnus.

Qu'est-ce qu'un solitaire ? Un solitaire, répond l'auteur de la *Triple Couronne*, est celui qui représente parfaitement dans un corps matériel et corrompu l'ordre et l'état des purs esprits ; le solitaire est celui qui, en tout temps, en tout lieu, en toute action, n'est attaché qu'aux seules choses de Dieu ; le solitaire est celui qui fait sans cesse violence à la nature et veille sans relâche à la garde des sens. Le solitaire est celui qui a le corps chaste, les lèvres pures, et l'esprit éclairé de la lumière divine. Le solitaire est celui qui, étant touché dans le fond de l'âme de la tristesse salutaire de la pénitence, est toujours occupé de la pensée de la mort, soit qu'il veille ou qu'il dorme, sans la perdre jamais. Celui-là est véritablement solitaire qui a toujours l'esprit comme transporté dans le ciel et ravi en Dieu ; qui ne souffre la vie présente qu'avec regret, à qui la vertu est devenue presque naturelle, qui est toujours éclairé de la lumière divine ; dont le cœur est comme un abîme d'humilité où il précipite et où il étouffe toutes les pensées d'orgueil ; sachant que ce vice est la dernière pauvreté d'une âme qui croit cependant être

fort riche. L'âme solitaire qui est aussi sainte que sage n'a pas besoin d'être instruite par le discours, étant éclairée par la lumière de ses propres actions qui parlent plus efficacement que tous les discours ¹.

Oui ; et tels parurent aux regards du ciel et de la terre saint Jérôme, saint Abraham, saint Julien de Mésopotamie, saint Aphraate, saint Macédone et saint Marion de Syrie, saint Isidore de Scété, saint Jean d'Egypte, saint Macaire d'Alexandrie, saint Onuphre de la Thébaïde, saint Ammon et saint Prior de Nitrie, saint Anastase le Sinaïte, saint Jean de Sahagun, et une infinité d'autres, dont le ciel seul connaît les noms.

Tous, dans un corps mortel, vécurent de la vie des anges ; tous avaient, comme le grand Apôtre, leurs pensées dans le ciel ² ; tous, comme le roi-prophète, tenaient sans cesse leurs yeux élevés vers les saintes montagnes d'où nous vient tout secours ³. Tous, comme saint Paul encore, châtiaient rudement leur corps pour le réduire en servitude ⁴ ; tous avaient fait un pacte avec leurs yeux, leurs pieds, leurs mains, leurs lèvres, leurs oreilles pour ne déplaire à Dieu par aucun de ces organes. Tous, à l'exemple de David, de Jérémie, et de saint Jérôme, l'un d'eux, avaient sans cesse l'esprit pénétré de la crainte des jugements de Dieu ; tous avaient dépouillé l'orgueilleuse livrée du siècle et ses molles

¹ Tom. III, p. 616.

² *Conversatio autem nostra in cœlis est.* Philip., III, 20.

³ Ps. 420, 1.

⁴ *Castigo corpus meum et in servitutem redigo.* I Cor. IX, 27.

parures pour se revêtir de cilices, de sacs et de vêtements de deuil ¹. Tous enfin avaient brisé, rompu avec ce monde où tout est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie ², pour s'enfoncer dans les profondeurs de cette paisible et innocente solitude où la voix du Très-Haut se fait si bien entendre à l'âme ³.

Oh ! que ces heureux et sages habitants des déserts sont dignes d'être chantés par nous ! dignes d'être loués et admirés par nous !

Mais nous oublions qu'ils ne sont pas le principal objet sur lequel doive se porter et s'arrêter notre attention. Nous oublions qu'ils ne sont ici que comme la bordure, comme l'encadrement du tableau et non pas le tableau lui-même ; ce n'est pas au bas du trône, c'est sur le trône lui-même que doivent se fixer nos regards ; et nous ne parlons ici des sujets que pour en venir à parler de la reine.

Or, que remarquons-nous surtout dans la vie des Anachorètes, et notamment dans le portrait qui vient d'en être fait ? Trois choses principales : la solitude, la mortification et la contemplation.

Eh bien, voyons à quel degré ces trois choses se rencontrent dans la Mère de Dieu. Cette rapide étude suffira pour nous montrer combien Marie l'emporte sur ce nouvel ordre de saints que nous lui comparons.

Ce ne fut pas assez pour les Anachorètes de quitter le

¹ *Exui me stola pacis ; indui autem me sacco obsecrationis. Baruch. iv*

² *I Joan. ii.*

³ *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus. Osée., ii, 14.*

monde , cet océan toujours battu par la tempête et toujours agité aussi bien à sa surface que dans ses profondeurs. Ce ne fut pas assez, pour ces âmes avides d'obscurité, de ces paisibles demeures où d'autres transfuges du siècle, comme les appelle un poète ¹, se réunirent en commun pour ne former qu'une seule famille dont Dieu était le Père; il leur fallut une retraite plus absolue, une solitude plus parfaite; il leur fallut les lieux les plus inaccessibles aux hommes, et où, seuls avec Dieu seul, ils pussent, sans trouble aucun, sans distraction aucune, sans dérangement, méditer les années éternelles.

A la vérité, nous ne trouvons dans l'histoire de la Mère de Dieu rien qui approche de ce genre de vie. Dans sa famille, dans le Temple, à Nazareth, en Egypte, à Ephèse, à Jérusalem, toujours et partout elle fut au milieu du monde.

Mais avait-elle besoin de le quitter absolument? Ah! les Anachorètes que Dieu appelait au désert devaient obéir à sa voix. Ils faisaient prudemment de s'éloigner des lieux où ils eussent pu se perdre; ils faisaient prudemment de mettre leur frêle esquif à l'abri des orages, des récifs et des bancs de sable qui auraient pu les briser? Mais une telle précaution n'était pas nécessaire à l'auguste Marie: Dieu l'environnait d'une haie, disons mieux, d'un rempart de sûreté et de salut. Les anges, nuit et jour, faisaient la garde autour d'elle; Dieu la couvrait d'un bouclier impénétrable à tous les traits.

Et puis, n'était-ce pas, elle aussi, un levain qui devait res-

¹ Nec vos silebimus sæculi transfugas. Sequent. pro festo omnium SS.

ter au milieu de la masse de perdition pour la sanctifier? N'était-elle pas un astre qui devait rester au milieu des ténèbres pour les dissiper? N'était-elle pas la colonne de vapeur, le vase aromatique qui devait rester au milieu de la masse de corruption pour l'embaumer?

Et d'ailleurs sa chambre, son cœur même était pour elle une retraite plus calme, plus silencieuse, plus profonde, que ne l'étaient, pour les Anachorètes, les solitudes de l'Egypte et de la Thébàide. Elle portait partout sa retraite avec elle; car partout Dieu l'enveloppait pour ainsi dire de paix. Aucun bruit du dehors ne troublait son calme intérieur. Toute l'agitation du monde ne pouvait ébranler la moindre puissance de son âme; et d'elle aussi on pouvait dire en un sens qu'elle était la paix ou du moins que Dieu avait mis la paix dans son cœur virginal ¹.

En outre, si nos pieux cénobites s'enfuirent au fond des déserts, ce fut dans la crainte que la poussière du siècle ne vint à souiller leurs cœurs ²; ce fut dans la crainte que la contagion et la malice du monde ne vinssent à altérer la pureté de leurs mœurs; ce fut dans la crainte que la foule n'entravât leur course rapide vers le ciel, ou ne leur fît faire de honteuses et déplorables chutes.

Mais Marie n'avait point à ouvrir son âme à ces frayeurs. Douée, par un privilège unique et exceptionnel, d'une impuis-

¹ In loco isto dabo panem. II Paral.

² Impossibile est de mundano pulvere etiam religiosa corda non sordescere. S. Léon.

sance morale de commettre le péché ¹, elle n'avait pas à le fuir comme nous qui y sommes si enclins. Invulnérable dans le même sens, elle n'avait pas à s'entourer des mêmes précautions que nous. Attirée, entraînée sans cesse vers Dieu par une force supérieure à l'attrait ordinaire de la grâce, elle n'était pas, comme nous, tiraillée en sens contraire par les appétits terrestres.

Et c'est ce que reconnaît et proclame saint Bonaventure, quand il dit : Lorsqu'elle porta en elle le Saint des Saints, elle fut sanctifiée à la ressemblance de son Fils, non seulement en ce qui concerne l'impuissance de pécher ou l'impeccabilité, mais même et encore en ce qui concerne l'impossibilité de tomber dans quelque péché que ce fût. D'où il résulte que, de même qu'il fut impossible, vu l'honneur dû à son Fils, qu'elle eût un autre Fils, ainsi fut-il impossible qu'à l'avenir elle pût jamais commettre une faute. De même aussi, continue toujours le Docteur Séraphique, de même qu'il fut impossible que la sainteté et la virginité d'un corps qu'avait habité le Fils de Dieu fussent violées, de même fut-il impossible que la pureté de son âme fût souillée par quelque tache.

Christophe de Castres professe la même doctrine. Il faut, dit-il, reconnaître en Marie ce privilège glorieux et particulier de n'avoir jamais pu pécher, même véniellement. Cette grâce fut jointe en elle aux autres dons spirituels qui ornèrent sa belle âme et à une providence toute spéciale de Dieu, qui la protégeait partout, tant à l'intérieur qu'à l'exté-

¹ C. de Vega, num. 4195.

rieur, tant au dedans qu'au dehors ; tellement qu'elle était devenue invulnérable. D'où il résulte que Dieu lui accorda toutes les faveurs spirituelles qu'il avait accordées à Adam ; car il éteignit en elle le foyer de la concupiscence, bien qu'il ne l'ait pas préservée des effets du péché en ce qui concerne les souffrances du corps ; et cela pour qu'elle pût devenir tout à fait semblable à son Fils. Ce en quoi la grâce faite à Marie surpassa donc la grâce faite à Adam et aux Anges dans leurs jours d'épreuve, c'est qu'au moyen, et par la force de la grâce qui leur fut donnée, Adam et les Anges pouvaient, s'ils l'eussent voulu, ne pas pécher, tandis qu'il fut accordé à la Mère de Dieu de ne pas pouvoir vouloir pécher. Ainsi, Marie eut par faveur singulière ce que Notre-Seigneur eut de droit et par nature ¹.

La seconde vertu que les Anachorètes présentent à notre admiration, c'est la mortification ou le crucifiement des convoitises tant de l'esprit que de la chair.

Sans doute, et surtout d'après ce que nous venons de dire, de l'impeccabilité de la très sainte Vierge, sa mortification différa essentiellement de celle des autres mortels, en ce qu'elle n'avait pour objet ni des fautes commises par elle, ni des fautes possibles de sa part ; la pénitence ne fut en Marie qu'une satisfaction offerte à la justice divine pour les iniquités des autres enfants d'Adam ; et elle y fut plus parfaite qu'en aucun d'eux ; plus parfaite que dans les plus généreuses victimes de la mortification ; plus parfaite que dans la vie érémitique des Anastase le Sinaïte, des Néot d'Angle-

¹ In vita Deiparæ, cap. 2, num. 6.

terre, des Gézelin de Trèves, des Malrabe d'Ecosse, des Théa de Solignac, des Sola d'Allemagne, des Constantin, des Léonard, des Aventin, etc. La pénitence de Marie participa en quelque chose à la nature de la pénitence du Christ; seulement ce fut cette dernière qui donna de la vertu et du mérite à celle de Marie; et puis, ce fut celle du Christ et non celle de Marie qui ôta les péchés du monde.

Mais, à part cette double différence, si Jésus-Christ est le roi, le chef et le modèle des pénitents, Marie en est la reine.

Aussi saint Ignace martyr lui donne formellement le titre de maîtresse de la vraie pénitence ¹.

Saint Grégoire de Tours dit avoir appris par révélation que, du moment où elle fut entrée dans le Temple, jamais la sainte Vierge ne fut sans un cilice qui fit souffrir sa chair. François Ximénès dit la même chose dans sa *Vie de Jésus-Christ* ². Saint Grégoire de Tours ajoute qu'elle couchait sur la terre nue ou du moins sur des planches que ne garnissaient aucun lit ³. Ses vêtements étaient d'une extrême simplicité, et en si petit nombre, qu'à sa mort son vestiaire, si l'on en croit une ancienne tradition, consistait seulement en deux robes que les fidèles se disputèrent, et qui eurent pour eux bien autrement de prix, que la tunique de saint Antoine n'en eut pour le grand saint Athanase, et celle de saint

¹ In Epistolis.

² Lib. II, c. 47.

³ *Somnus ipsius semper humo nuda, vel duris tabulis adhererat, nullo instructa lecto.*

Germain d'Auxerre pour saint Pierre Chrysologue. Tout dans le mobilier de cette fille des rois respirait la pauvreté. Son sommeil était fort court; de saintes veilles occupaient la plus grande partie de ses nuits; et, le jour, elle donnait aux soins de son ménage et au travail des mains tout le temps qu'elle ne consacrait point à de pieux exercices ou à des devoirs de charité et de bienséance. Non seulement, dit saint Bonaventure, elle tenait son esprit sans cesse occupé de saintes pensées et de célestes affections, mais ses mains étaient toujours aussi employées à quelques louables travaux ¹. Elle cousait et filait, continue le même docteur, et elle s'acquittait avec une perfection sans exemple de tous les devoirs, et ils sont nombreux, d'une femme de ménage; elle préparait, poursuit le même Père, les repas de son époux et de son fils, car elle n'avait pas de servante ².

Cette particularité se trouve également relatée dans saint Pierre Chrysologue, qui dit : Joseph et Marie n'avaient pas de domestique; ils étaient eux-mêmes à eux-mêmes maître et serviteur, maîtresse et servante; et Jean de Carthagène affirme le même fait, en disant de la glorieuse Vierge : Elle vécut toujours dans la plus grande pauvreté, gagnant, comme l'épouse de Tobie, captif et dépouillé, de quoi vivre par son travail, pour ne pas être privée de la bénédiction que David, son aïeul, garantit à celui qui vit de son travail, dans ce passage de ses Psaumes : Parce que tu vivras du travail

¹ In *Specul.*, B. V. M. lect. 4.

² Medit. sup. vit. Christ., c. 45.

de tes mains , tu seras bienheureux — et Dieu te bénira ¹.

N'oublions pas que, d'après ce que nous avons dit dans notre précédent chapitre, cette pauvreté de Marie avait été volontaire, et qu'elle était l'effet de sa charité pour les pauvres, en faveur desquels elle s'était réduite elle-même à l'indigence.

A un travail actif qui laissa loin derrière lui celui des Pères du désert, à une vie essentiellement et éminemment laborieuse, Marie joignit constamment une abstinence des plus sévères. Jamais, dit saint Grégoire de Tours, jamais elle ne fut sans jeûner. Certains auteurs, et notamment Nicéphore, et un ermite nommé Félix, cité par Fulbert de Chartres, la font jeûner dès l'âge le plus tendre.

Aussi, saint Ambroise, qui, certes, n'est pas une mince autorité, exalte tout spécialement en l'auguste Vierge l'alliance du jeûne et du travail. Que dirai-je, s'écrie-t-il, que dirai-je de ses abstinences et de ses fatigues incroyables ? Ses occupations excédaient les forces de la nature, et à peine donnait-elle à cette même nature ce qui lui était absolument nécessaire. Elle travaillait sans relâche et elle était ordinairement deux jours de suite sans rien prendre ; et quand elle croyait devoir rompre son jeûne, elle mangeait ce qu'elle trouvait sous sa main, et plutôt pour ne pas mourir que par sensualité. Jamais elle ne désira le sommeil comme plaisir ; il ne fut constamment chez elle qu'une loi de la nature, une nécessité ².

¹ Lib. xiv, homil 3.

² Lib. de Virginité.

Selon saint Jean Chrysostome elle s'éleva, par ses mortifications, au-dessus de tout ce que peut et de tout ce qu'a jamais fait la nature humaine, et par conséquent au-dessus des plus grandes austérités des Jérôme, des Bernard, et des plus courageux héros de la pénitence, de ceux même dont Cassien décrit les incroyables rigueurs dans ses pieuses conférences. C'est même à cette tempérance et à cette sobriété de la Vierge de Nazareth que le même saint Chrysostome attribue l'honneur qu'elle eut de recevoir en son sein le maître de toutes choses. Saint Bonaventure pense de même, quand il dit : Marie étouffa en elle la puissance de Satan par les salutaires rigueurs de la mortification et de la discipline ; modèle de tempérance et de sobriété, elle mérita, poursuit-il, la bénédiction au-dessus de toute bénédiction, et qu'elle n'eût jamais obtenue, si elle n'eût été dans le boire et le manger d'une tempérance accomplie ¹.

Enfin, le cardinal Hugues, expliquant ces paroles du sacré Cantique : *Quelle est celle-ci qui monte par le désert, semblable à une légère colonne de vapeurs, embaumées* ², dit que par le désert il faut ici entendre la pénitence; et saint Jérôme, commentant le même passage, dit aussi dans la même pensée : Oui, Marie est parfaitement figurée par une petite vapeur de myrrhe qui s'élève du désert, parce qu'elle était extrêmement mince et délicate, et cela par un effet et de ses rigueurs pénitentielles, et des divines ardeurs dont elle était intérieurement embrasée et consumée, comme un

¹ In *Specul. B. V. M.*, lect. 15.

² Comment. in Cantic. 2.

holocauste, par les flammes et par l'incendie du saint amour et de la charité ¹.

Richard de saint Laurent a donc bien raison de dire que l'on ne trouve pas Marie parmi ceux qui vivent avec délices, c'est-à-dire avec mollesse ²; et elle mérite bien le titre de couronne de tempérance que lui donnent les hymnes grecs ³, et celui de vêtement de sobriété, comme l'appelle saint Proclus ⁴.

La contemplation est le troisième caractère de la vie cénobitique. Elle en est même le but immédiat. Car pourquoi la fuite du monde? Pourquoi un adieu absolu aux parents, aux amis, aux connaissances que l'on a dans le siècle? Pourquoi le renoncement aux honneurs, aux biens, aux plaisirs, aux affaires de la vie commune? Pourquoi la solitude? Pourquoi tant de privations dans le boire, le manger, le coucher, le dormir, le vêtir et le logement? Tout cela est évidemment voulu, consenti, enduré et souffert, pour que l'âme ait moins d'entraves, moins de liens; pour qu'elle soit plus libre de s'élever vers Dieu; plus dégagée de tous les soins, de toutes les sollicitudes terrestres; plus affranchie des préoccupations et des soucis matériels; enfin plus en état de vaquer à la prière et à la méditation des choses surnaturelles.

Or, comme nous l'avons déjà dit, Marie n'avait pas besoin d'habiter les déserts, de s'enfoncer dans les cavernes

¹ Serm. de Assumpt.

² Lib. iv de laudib. Virg.

³ Corona temperantiæ. Hymn. græc. apud Butzon.

⁴ Indumentum temperantiæ. Orat. 6.

des lions et des léopards, pour être toute à Dieu et s'élever par une oraison habituelle et permanente au-dessus des contemplatifs les plus exercés et les plus favorisés.

Dès le premier instant de sa conception, instant où elle commença à avoir l'usage de la raison, jusqu'à son dernier soupir, elle ne fut jamais, dit saint Pierre Damien, distraite de la contemplation ¹. Elle s'éleva, selon saint Bernardin de Sienne, à une si haute contemplation, que dès le sein de sa mère elle contempla la Divinité mieux que ne le fit aucun ascète à l'âge où l'intelligence est dans toute sa force ².

Dans le Temple, et pendant tout le temps qu'elle y passa, son oraison fut continuelle. La nuit même n'y mettait pas fin ; car, lui font dire saint Bonaventure, saint Pierre Damien et Nicéphore : Je me levais toutes les nuits et j'allais me prosterner devant l'autel ; et là, avec toute l'ardeur dont j'étais capable, je demandais à Dieu la grâce d'accomplir tous ses commandements.

Lors même que ses membres reposaient, son cœur veillait, dit saint Ambroise ; et c'était en figurant cette éminente créature que la sainte épouse avait dit : Je dors, mais mon cœur ne dort pas ³. Loin de là, elle s'éleva, selon saint Bernardin de Sienne, même pendant le sommeil des sens, à une hauteur de contemplation que n'atteignit jamais, durant la veille, aucun contemplatif.

¹ Orat. 4 de Nativit. V. M.

² Serm. 43 de exaltat. B. V. M. in gloria.

³ Lib. II de V. rg.

Voici quelle était, au dire de Sabellius, la distribution de son temps : Depuis le point du jour jusqu'à la troisième heure elle vaquait tout spécialement au service de Dieu. De là jusqu'à midi, elle travaillait à quelques-uns des ouvrages ordinaires à son sexe, souvent à des travaux de laine. Aussitôt après son repas, qui était toujours très frugal, elle se mettait à lire l'Écriture sainte, à laquelle elle consacrait le reste de la journée ; de telle sorte qu'en s'acquittant saintement de tous les devoirs de la piété, elle ne négligeait pourtant pas ses obligations purement matérielles et qu'elle savait ainsi unir l'office de Marthe à celui de Marie.

La retraite est l'élément essentiel de l'oraison ; car Dieu, dit l'Écriture, ne se trouve pas dans le bruit ¹.

Aussi Marie vivait-elle dans une retraite aussi profonde que possible. Je m'éloignais, lui fait dire saint Bonaventure, je m'éloignais, plus qu'on ne le fait ordinairement, de tout contact avec le monde ; j'étais seule nuit et jour, craignant continuellement de dire ou d'entendre quelque parole contre Dieu. Je ne pensais qu'à lui, nous dit-elle encore dans les Révélations de sainte Brigitte, je n'aspirais qu'après lui, je ne voulais que lui. Je me tins, autant que je le pus, à l'écart, évitant les entretiens et la présence de mes proches et de mes amis. Tout ce dont je pouvais disposer, je le donnais aux pauvres, ne me réservant que le stricte nécessaire pour la nourriture et le vêtement. Dieu seul plaisait à mon cœur ; je n'aimais rien que lui. Tout mon désir, avant l'Incarnation, était de vivre jusqu'au temps de l'apparition du Messie,

¹ Non in commotione Dominus, III Reg. , xix.

et toute mon ambition était de mériter de devenir l'indigne servante de sa Mère.

Mais lorsque, au lieu d'être simplement, comme elle l'avait souhaité, l'humble servante de la Mère, elle fut élevée jusque-là, que d'être elle-même la Mère du Fils de Dieu, oh ! quel accroissement de grâces lui fut alors accordé ! comme son oraison devint encore plus fervente, plus sublime, plus incessante ! comme l'horizon de sa contemplation s'agrandit ! comme les puissances de son âme se dilatèrent ! comme Dieu se dévoila davantage à ses regards !

Le Ciel, qui l'avait faite et choisie pour lui, et qui l'avait destinée aux œuvres de la plus haute contemplation, lui donna, dit un pieux auteur, toutes les habitudes et connaissances intellectuelles sortables à son état, et qui la pouvaient aider à monter à cet éminent degré de contemplation ; c'est-à-dire, une très excellente connaissance de soi-même, des créatures spirituelles, des mystères cachés, des actions morales, voire même, comme quelques-uns ont estimé, des choses naturelles, en tant qu'elle lui était nécessaire. N'oublions pas ses révélations presque continuelles et les plus hautes qui aient jamais été, et pour lesquelles saint André de Candie l'appelle une fontaine de révélations divines qui ne peut être épuisée ; et saint Laurent Justinien dit qu'elle devait surpasser d'autant celles des autres saints, que la faveur qu'elle avait reçue devançait les grâces qui leur avaient été communiquées ¹.

Aussi le saint Évangile lui rend-il ce témoignage, comme

¹ Poiré, *Trip. Cour.*

nous l'avons déjà vu, qu'elle gardait, conservait, retenait dans son cœur tout ce qu'elle voyait faire à Jésus, tout ce qu'elle lui entendait dire ¹.

Toutes ses forces intellectuelles, toutes les affections de son cœur étaient sans cesse, dit saint Bernardin de Sienne, tendues par la vivacité et l'ardeur permanente de sa dilection ².

Et le pieux auteur de la *Triple Couronne* ³, recherchant et énumérant par quels moyens Marie avait captivé le cœur de Dieu, dit : La troisième vertu qui a emporté l'affection du Saint-Esprit, c'a été ce trait d'œil fixement arrêté sur lui et ce battement de cœur haletant sans cesse après lui. Toujours vous l'eussiez vue chercher Dieu, aller à Dieu, soupirer après Dieu. Veillait-elle, c'était pour Dieu. Sommeilait-elle, son cœur ne laissait pas d'être avec Dieu. Parlait-elle, c'était de Dieu. Travaillait-elle, c'était toujours avec Dieu. Marchait-elle, c'était pour chercher Dieu. Se reposait-elle, c'était en Dieu. Priant, lisant, s'occupant autour de son prochain, vaquant à soi même, elle était plus absorbée en Dieu que les plus hauts esprits du paradis, et à plus forte raison que les contemplatifs d'ici-bas. Bref, elle ne vivait point autrement, que comme elle eût fait, s'il n'y eût eu que Dieu et elle. Voilà tout, et n'en cherchez pas davantage, dit-elle. Je suis toute à mon bien-aimé ⁴.

¹ Luc, II, 49.

² Serm. 34, a. 3, c. 3.

³ Tom. I, p. 408.

⁴ Ego dilecto meo. Cant., VI, 2.

Ainsi le monde, le démon, la terre, n'ont rien de moi ; les biens, les honneurs, les plaisirs de la vie n'ont rien de moi ; l'avarice, l'envie, l'orgueil, la colère, la mollesse, les vices enfin, n'ont rien de moi : rien de mon corps, rien de mon âme, rien de ma volonté, rien de ma mémoire ; je suis toute à mon bien-aimé ; je suis à lui corps et âme ; je suis à lui quand je travaille, quand je mange, quand je prie, quand je dors, quand je veille ; je suis à lui partout, je suis à lui toujours.

Ah ! on lit dans les Annales de la vie des Anachorètes que l'illustre patriarche des solitaires, saint Antoine, se plaignait, le matin, au lever du soleil, de ce que cet astre, en dissipant par ses premiers rayons les ténèbres de la nuit, et en lui rendant visibles les objets qui l'environnaient, l'arrachait à ses douces et célestes contemplations ; mais l'auguste Marie n'eut jamais pareille plainte à faire. Car, dit le docte de Véga, l'acte le plus fervent de la charité la portait sans cesse, remarquons bien ce mot, vers Dieu considéré comme souverain bien ; et l'acte le plus sublime de la science infuse la portait continuellement aussi vers ce même Dieu considéré comme vérité suprême. Qui peut douter, s'écrie saint Augustin, que le cœur de Marie ne soit devenu tout entier charité, quand on songe que celui qui est l'amour même avait neuf mois habité corporellement dans ce cœur. Ici saint Augustin va jusqu'à dire, comme on le voit, que Marie est plutôt devenue l'amour même qu'elle n'est devenue aimante.

Et c'est également la pensée et le langage du saint arche-

vêque de Tolède, dont voici les énergiques paroles : Comme le feu pénètre le fer, dit-il, ainsi le Saint-Esprit avait saisi, pénétré, et (qu'on nous passe ce mot qui manque dans nos dictionnaires) *ignifié* Marie tout entière, de telle sorte qu'on ne voit, qu'on n'aperçoit en elle que la flamme divine, et qu'on ne sent en elle que les ardeurs mêmes de Dieu ¹.

Et que l'on ne croie pas que la fatigue, l'épuisement, faisaient, au moins de temps en temps, descendre l'auguste Vierge des inaccessibles régions qu'elle habitait par la pensée et par le cœur : non, non, il lui était aussi naturel à elle de converser avec Dieu, qu'il nous est naturel à nous de respirer.

Ah ! dans leurs extases, ou seulement dans leurs entretiens habituels avec le Dieu de leur cœur, les François Xavier, les Louis de Gonzague, et bien d'autres, ou succombaient sous le poids des célestes délices dont ils étaient inondés, et s'écriaient : — C'est assez, Seigneur ; c'est assez ; — ou bien leur corps s'usait, s'épuisait, se consumait dans de lentes et vives douleurs ; mais il n'en était pas de même de Marie. La contemplation était devenue l'aliment nécessaire de son âme et la vie de son cœur. Aussi est-ce avec raison que saint Bonaventure la compare au buisson symbolique de Moïse qui brûlait sans se consumer, et même sans altérer la beauté et la fraîcheur de son feuillage.

Rien non plus, ni le travail, ni le soin des choses extérieures, ne pouvait distraire cette Vierge de la méditation, de la contemplation continuelle des choses de Dieu. Aussi

¹ Orat. 4 de Assumpt.

qui pourra, je ne dis pas exprimer par la parole, mais seulement comprendre toutes les faveurs dont, sous ce rapport, elle fut comblée, les voix qu'elle entendit du ciel, les admirables visions qu'elle perçut par les sens, et celles surtout qui n'affectèrent que son intelligence. Ah ! toutes les communications faites aux prophètes, tous les oracles qu'entendirent les patriarches, toutes les apparitions surnaturelles qu'on trouve dans la vie de Moïse et d'Elie, leurs entretiens familiers avec Dieu même, les divines clartés répandues sur l'esprit des Apôtres, les ravissements de Madeleine, les extases d'Antoine, les révélations extraordinaires des Anachorètes, tout cela n'est rien, comparé aux célestes entretiens, aux lumières miraculeuses et aux visions de Marie ; c'est une faible goutte mise en regard de l'Océan ; c'est un grain de sable mis en regard de l'univers.

Aussi, le pieux Rupert commentant ces paroles du saint Cantique si souvent citées par nous : *Je dors et mon cœur veille*, s'écrie, faisant parler Marie : « C'est en cela que j'ai choisi la meilleure part, laissant de côté tous les soins, tous les soucis du siècle. » Et en effet, plusieurs filles, c'est-à-dire plusieurs âmes, ont dormi ou souhaité dormir d'un pareil sommeil ; mais pas une d'entre elles n'a eu un sommeil comme le vôtre. Elles vous sont toutes, sous ce rapport, comme sous tous les autres, infiniment inférieures ; vu surtout que, dès l'instant de sa conception, elle eut une vie tout extatique, et qu'elle s'endormit du sommeil de cette contemplation dans le sein même de la Divinité. C'était en faisant allusion à cette perpétuelle contemplation de Dieu

que cette bienheureuse Vierge disait : « Mon âme glorifie le Seigneur ; » ou mieux comme traduit Origène, et après lui, un des premiers prédicateurs de nos jours ¹ : Mon âme fait Dieu grand ou agrandit Jéhovah.

Or, dit ici le docte et profond Véga, remarquez que Marie ne commande pas à son âme d'exalter le Seigneur. Le verbe n'est point à l'impératif ni au subjonctif, comme si elle s'excitait elle-même accidentellement à la contemplation et à la louange ; mais elle dit que son esprit loue, exalte, magnifie le Seigneur ; que c'est son état ou plutôt son occupation habituelle, sa manière d'être ; et qu'il est par conséquent tout à fait inutile d'exciter à s'élever vers Dieu un cœur toujours tourné vers lui, toujours occupé de lui. Les âmes des autres justes, poursuit le théologien de Marie, les âmes des autres justes, semblables à des harpes, chantent de temps en temps la gloire du Très-Haut ; mais de temps en temps aussi, soit par lassitude, soit par faiblesse, il leur faut interrompre et cesser leurs pieux accents ; il faut donc que de temps en temps ces âmes s'excitent elles-mêmes à recommencer leurs cantiques sacrés : il faut que ces harpes mystiques rendent de nouveaux sons. Voilà pourquoi le chantre de Sion s'écrie au début d'un de ses psaumes : Bénis, mon âme, bénis le Seigneur ; comme s'il se commandait à lui-même de reprendre un concert interrompu, comme s'il s'excitait à saisir de nouveau le psaltérion, à l'accorder et à lui faire rendre de nouveaux accents en l'honneur de l'Eternel. Mais Marie étant toujours en Dieu par la pensée et par le cœur, Marie

¹ M. l'abbé Combalot, *Grandeur de la Sainte Vierge*, p. 342.

ne descendant point des célestes régions n'avait pas besoin de s'exciter à s'élever vers Dieu. Qu'elle dise donc simplement et à l'indicatif du verbe : « Mon âme glorifie le Seigneur, » parce que sa contemplation fut sans interruption. Voir Dieu, penser à Dieu, aimer Dieu, prier Dieu, louer Dieu, remercier Dieu, c'était la vie, le souffle de son âme.

L'amour divin, dit saint Jérôme, l'avait tellement embrasée, qu'il n'y avait pas ombre d'affection humaine qui fût tache en sa belle âme. Mais c'étaient d'inextinguibles ardeurs, c'était une ivresse permanente de cet amour sacré dont elle était inondée ¹.

Et remarquons, en finissant, que quand Dieu favorise quelques âmes, encore voyageuses, d'extases surnaturelles, ces extases leur ôtent généralement et l'usage de leur liberté et celui de leurs facultés, ou du moins en paralysent momentanément l'exercice. L'extase ou la vision absorbe une partie plus ou moins notable de leurs puissances intellectuelles et physiques. Ainsi, quand le Seigneur laissa sur le Thabor échapper aux yeux de trois de ses disciples un rayon de sa gloire, Pierre et ses compagnons furent comme accablés de sommeil, comme frappés de stupeur, comme éblouis ; ainsi encore, quand saint Paul fut ravi au troisième ciel, il ne put savoir si c'était avec ou sans son corps, parce qu'il était comme hors de lui. Mais tel n'était pas l'état extatique de Marie ; il était, sur la terre, pour cette Vierge incomparable, ce qu'il est pour les élus dans la cité vivante ; il ne nuisait en rien ni aux opérations des sens, ni à celles de

¹ Serm. de Assumpt.

l'esprit; il ne les interrompait pas, il ne les suspendait pas, il ne les affaiblissait pas. Il ajoutait même à leur puissance et à leur énergie, pour les élever à la hauteur nécessaire. Aussi, tandis que l'âme de Marie vaquait à l'oraison la plus sublime, son corps pouvait se livrer à tous les exercices de la vie matérielle, et ses sens à toutes leurs fonctions ¹; et c'est ce que donne à entendre le B. Pierre Damien, quand il dit : La vie active et la vie contemplative avaient tellement saisi la personne de Marie, qu'en elle l'action ne nuisait aucunement à la contemplation, et que la contemplation n'abandonnait jamais l'action ². Telle était, dit encore Richard de saint Laurent, telle était la puissance et la sublimité de sa contemplation, qu'elle semblait déjà, dès cette vie, habiter la vraie patrie; ce qui lui fait justement appliquer ces paroles de la sagesse ; *Quoique sur la terre, elle touchait le ciel* ³.

Oh ! oui, Vierge sainte, oui, bien mieux que saint Paul vous aviez le droit de dire : *Ma conversation est dans les cieux* ⁴; oui, votre cœur et le regard de votre âme étaient sans cesse, même alors que vos pieds touchaient la terre, là où est le trésor infini de toute créature ⁵. Aussi que de mystères ignorés de ce bas-monde, ignorés même des anges, ont été connus de vous !

¹ C. de Vega, num 784, 1278 et 1279.

² Serm. 1 in Nativit. V. M.

³ Lib. iv de laudib. Virg., op. cit.—De Vega, num. 784.

⁴ *Conversatio nostra in cœlis est.* Philipp., iii, 20.

⁵ *Ubi thesaurus, ibi et oor vestrum erit,*

Ah ! pour les Patriarches , pour les Prophètes , pour les Apôtres , pour toutes les âmes contemplatives que Dieu initia, dès cette vie , à quelques-uns des secrets de l'autre, les extases , les visions furent souvent des fardeaux ¹ , des poids écrasants, qui les jetèrent dans un état d'abattement et de prostration physique aussi bien que morale. Mais , pour vous , les extases et les visions furent si naturelles , qu'elles n'amenèrent jamais en vous le moindre trouble, ni dans l'esprit ni dans les membres. Pour les autres, Dieu fut avare de confidences et de révélations ; aux autres il ne fut dit seulement que quelques mots ; Dieu ne leva pour eux qu'un faible coin du voile. Mais , à vous , Dieu parla avec tout l'abandon d'un père à sa fille chérie, d'un fils à sa tendre mère, d'un époux à son épouse. Vous avez reçu , vous , les plus intimes confidences de l'adorable Trinité. Pour les autres , les visions eurent toujours quelque chose d'obscur , de voilé, d'énigmatique ; pour vous, tout fut lumière.

Ah ! le grand apôtre parle de la sublimité de ses révélations, et elle furent telles, en effet, qu'un aiguillon tentateur fut mis dans sa chair pour l'humilier et l'empêcher de s'enorgueillir ² ; elles furent telles , ces révélations, qu'au dire de saint Chrysostome les anges mêmes vinrent souvent écouter ses leçons et apprendre de sa bouche certains secrets du ciel : mais que furent ces visions , ces extases de saint Paul comparées à celles de Marie ? Une lampe sépulcrale comparée au soleil.

¹ *Onus visionis*, etc.

² *II Cor.*, **xii**, 7.

Aussi, comme Marie règne sur les anachorètes, les ermites, les solitaires et les contemplatifs, par la sublimité et la perfection des vertus qu'elle pratiqua, ainsi règne-t-elle sur eux tous par l'importance et l'abondance des communications intimes dont Dieu la favorisa.



XXIX

MARIE REINE DES CONFESSEURS*Regina confessorum.*

LITAN. LAURET.

Sous le titre de *confesseurs*, on entend quelquefois ces athlètes au grand courage qui ont été persécutés et qui ont souffert dans leur corps pour le nom de Jésus-Christ, mais sans avoir donné leur vie, sans avoir versé tout leur sang pour la sainte cause de l'Évangile. Ils descendirent dans l'arène; ils firent, sur le champ de bataille, des prodiges de bravoure; ils y furent couverts d'honorables blessures; mais ils n'y reçurent pas la couronne exclusivement réservée à ceux qui meurent dans la lutte.

C'est peut-être cette légion de soldats du Dieu vivant que l'Église a en vue quand, après avoir salué Marie reine des martyrs, elle l'appelle soudain reine des confesseurs.

Mais dans la langue ecclésiastique on donne également le nom de confesseurs à tous les justes qui n'ont été ni apôtres, ni martyrs; qu'ils aient été ou non consacrés au Très-Haut

par la grâce du sacerdoce ou par la vie religieuse ; qu'ils aient vécu dans la retraite ou au milieu du monde, dans le temple ou dans le cloître, dans de riches palais ou dans de pauvres cellules, sous la pourpre ou sous la bure.

Ainsi envisagés, les confesseurs composent la plus grande partie des habitants du ciel ; ils forment pour ainsi dire le gros de l'armée céleste.

« La bande des saints confesseurs, dit le Père Poiré, est celle qui tient plus d'étendue que toutes les autres en la sainte Sion. Aussi est-elle divisée en divers escadrons ; et quelques-uns d'entre eux sont encore distribués en divers ordres, si grande est la suite de ceux qui appartiennent à ce noble régiment. Là, vous verriez un grand nombre de saints prélats qui ont honoré la charge pastorale d'une très éminente vertu, et nommément d'une indicible patience à supporter de grands travaux pour la conservation de leur troupeau. Vous y remarqueriez de grands princes qui, parmi l'éclat des grandeurs et dans les délices des cours, ont su mépriser tout ce qui est passager, pour s'arrêter aux biens stables et éternels. Vous iriez à perte de vue comptant les divers ordres de religieux qui sont arrivés là-haut, moyennant la macération de leurs corps et le renoncement qu'ils ont fait de toutes choses pour suivre Jésus-Christ. Vous trouveriez des solitaires en quantité, qui, pour vaquer plus librement à la contemplation de Dieu et des choses célestes, se sont séquestrés de la compagnie des hommes. Vous y rencontreriez une infinité de personnes séculières, qui ont été fidèles à Dieu et qui ont fait de très grands avancements,

les uns dans les cours, les autres dans les conseils, qui au maniement des affaires publiques, qui à la promotion des œuvres de piété, qui d'une sorte, qui d'une autre. Tout ce monde de gens ressort au tribunal de la Mère de Dieu, tous participent à ses faveurs, et il n'est personne d'entre eux qui ne dise qu'après Dieu il lui est redevable du bonheur dont il jouira éternellement ¹. »

Ainsi, d'après l'usage de l'Église, et d'après ce passage, l'ordre des confesseurs comprend tous les justes de la nouvelle loi qui n'ont été ni disciples immédiats du Sauveur, ni martyrs de sa foi.

Mais, comme nous avons consacré quatre chapitres spéciaux à considérer Marie comme reine des pontifes, des prêtres, des religieux et des anachorètes, nous allons nous borner à renfermer ici, sous le titre des confesseurs, les justes qui se sont sanctifiés dans le siècle par l'accomplissement des devoirs de la vie commune. Nous allons réunir ici les justes de tous les rangs et de tous les états qui, en restant dans le monde, n'ont aimé ni le monde, ni les choses du monde ², et qui ont été constamment sur cet océan si mobile comme un fondement inébranlable ³.

Or, comme vient de le dire l'auteur de la *Triple Couronne*, tout ce monde de gens ressort au tribunal de la Mère de Dieu, tous participent à ses faveurs, et il n'est personne

¹ *Tripl. Couron.*, t. II, p. 342

² Joan. II.

³ *Justus quasi fundamentum sempiternum. Prov.*, X.

d'entre eux qui ne dise qu'après Dieu il lui est redevable du bonheur dont il jouira éternellement.

Voyons-la donc dominant, du haut de son céleste et incomparable trône, toute cette nuée de justes, aux états et aux mérites si divers; et, puisque les vertus et les mérites de la terre sont le germe et la mesure de la gloire des cieux, voyons comment Marie surpassa en sainteté toute l'armée des confesseurs; ce sera voir comment elle les surpasse maintenant en splendeur et en dignité.

Et nous allons pour cela passer en revue seulement quelques-unes des vertus dont nous n'avons encore rien dit, et dont nous ne devons point faire mention dans nos chapitres subséquents.

La foi a le droit incontestable d'être nommée la première, parce qu'elle est la première des vertus théologiques, et parce qu'elle est la base de toutes les autres vertus qui naissent d'elle, comme les fleurs, comme les fruits proviennent de la racine.

Or Marie marche à la tête des croyants en Jésus-Christ ¹. La première elle a cru à l'accomplissement du mystère qui nous l'a donné ²; et sa foi, comme nous l'avons vu, nous a ouvert le ciel, que nous avait fermé l'incrédulité d'Eve ³. Elle est cette femme fidèle dont parle le grand Apôtre ⁴, et qui a eu la puissance de sanctifier l'homme fidèle, c'est-à-dire

¹ Molin., tr. v, disp. 62.

² Angelo nuntianti prima fidem habuit. Id. *ibid.*

³ D. Bern. serm. 2 de Nativit. Dom.

⁴ I Cor., vii.

tout le genre humain, enveloppé dans les ténèbres de l'infidélité. Par sa foi, l'auguste Vierge nous a fait autant de bien qu'Ève nous a fait de mal ¹.

Oh ! bénie soit, s'écrie un pieux théologien ², bénie soit la foi de Marie; foi plus générale, plus universelle qu'aucune autre, parce qu'elle s'étendit à incomparablement plus de points, plus d'articles qu'il n'en fut jamais révélé par ci, par là, aux prophètes et autres ! bénie soit la foi de Marie, plus nette, plus clairvoyante, que celle des patriarches, des prophètes, des apôtres, et des anges même ! bénie soit la foi de Marie, plus constante, plus solide, plus ferme qu'aucune autre ; car elle n'eut jamais la moindre hésitation, le moindre ébranlement, tandis que celle des patriarches, des prophètes, des apôtres, eut ses oscillations ! Bénie soit la foi de Marie, plus forte, plus puissante que toute autre : car elle fit bien plus que déraciner une montagne et la transporter dans la mer, puisqu'elle arracha du ciel et attira en terre celui qui est montagne par excellence ; c'est-à-dire, Jésus-Christ, qui, du sein de son Père, tomba pour ainsi dire, dans l'océan des grâces et des vertus de Marie ³ !

Après la foi, vient l'espérance, qui est son premier fruit et la seconde vertu des justes ; vertu tellement nécessaire, que celui qui ne l'a pas ne mérite point le titre d'homme, au dire de Philon ⁴ ; encore moins mériterait-il celui de chrétien

¹ Iren. lib. iii contra hæreses, c. 33.

² J. Gerson. ap. Salmeronem, t. III, tract. x.

³ Albert. Magn. super *Missa est*, c. 38.

⁴ Lib. de Abraham.

et de saint : car l'espérance est la main bienfaisante, la main amie qui nous montre la route à suivre et le repos qui est au bout ; l'œuvre à faire, et le salaire qui la paie ; la traversée à parcourir, et le port qui la couronne.

Car, la Vierge Marie avait mis en Dieu seul toute espérance ; et, semblable au vaisseau qui est à l'ancre, elle s'appuyait tellement sur sa confiance en Dieu, que son âme ne ressentit pas la moindre agitation ¹.

Ah ! il est dit dans l'Écriture, à la louange d'Abraham, qu'il espéra en Dieu contre l'espérance même, c'est-à-dire, malgré qu'il eût, en apparence, lieu de désespérer. Mais combien l'auguste Vierge ne mérite-t-elle pas mille fois mieux cet éloge ? Car ne fut-ce pas malgré une apparence qu'elle espéra pouvoir être à la fois vierge et mère, vierge et épouse ? ne fut-ce pas malgré des apparences contraires qu'elle espéra voir sa parente Elisabeth accoucher, dans sa vieillesse, d'un enfant miraculeux ? ne fut-ce pas malgré des apparences contraires qu'elle espéra pouvoir, malgré sa grossesse avancée, faire le voyage de Bethléem, pour accomplir les prophéties qui voulaient que le Messie naquit dans cette ville ? ne fut-ce pas malgré des apparences contraires qu'elle alla en Égypte chercher un abri, un refuge contre le poignard d'Hérode ? ne fut-ce pas malgré des apparences contraires qu'elle revint en Judée pour y être en sûreté, quoique Archélaüs y régnât ? ne fut-ce pas malgré des apparences contraires que, sans être déconcertée, aux noces de Cana, par la réponse de son Fils,

¹ C. de Veg. num. 1206.

elle dit aux époux de faire ce que Jésus dirait , attendant de lui un miracle ? ne fut-ce pas malgré des apparences contraires qu'elle espéra, après le drame sanglant de la passion, la résurrection du Christ; résurrection que les deux disciples d'Emmaüs n'osaient plus attendre trois jours après la mort de l'Homme-Dieu ? ne fut-ce pas malgré des apparences contraires qu'elle compta rejoindre son adorable Fils dans les célestes demeures, quoiqu'il y fût parti seul au jour de son Ascension et qu'il l'eût laissée sur la terre en proie à la douleur de cette séparation cruelle ? enfin ne fut-ce pas malgré des apparences contraires qu'elle espéra le triomphe de l'Église, quoiqu'elle la vît dès son berceau attaquée par l'enfer et par les puissances de la terre ?

Ah ! comme nous l'avons fait pour la foi, proclamons, proclamons bien haut que jamais espérance chrétienne n'égalait celle de Marie.

Aussi est-elle devenue pour nous une source d'espérance, et elle se nomme dans l'Écriture *Mère de la sainte espérance* ¹; titre qui lui convient parfaitement : car, dit saint Bernard, elle excite la foi, elle fortifie l'espérance, elle chasse la défiance, elle soutient, elle encourage la pusillanimité, et elle relève le courage qui chancelle ².

La troisième des vertus dont Dieu est le suprême objet et que saint Paul appelle la reine des deux autres ³, c'est, comme on sait, la charité; vertu tellement nécessaire, qu'au dire

¹ *Ego mater sanctæ spei. Eccl., xxiv.*

² *Serm. in Nativit. Virginis.*

³ *Major autem est charitas. I Cor., xiii.*

du même apôtre toutes les autres ne sont rien, ne servent de rien sans elle.

Or nous avons déjà, et plusieurs fois, parlé de la charité de Marie, de son ardent amour pour Dieu ; amour qui fut aussi vif et aussi véhément que le comporte la nature d'une simple créature ; amour qui, non seulement ne s'éteignit jamais, ne s'affaiblit même jamais, mais dont les divines ardeurs allèrent toujours croissant ; amour qui surpassa, même sur la terre, celui des élus au ciel ; amour que tous les anges, que tous les saints n'égaleront jamais ; amour enfin qui pénétra tellement celle qui en était le foyer, qu'elle était, dit César de Busto, devenue tout amour ; comme le fer devient tout feu dans une fournaise embrasée ¹.

Mais son amour spécial pour la personne de Jésus-Christ, oh ! qui donc serait en état d'en parler dignement ? On pourrait dire comment la plus aimante des créatures et des mères aima le plus beau, le plus doux, le plus saint, le plus sage, le plus juste, le plus puissant, le plus soumis des fils ? l'amour d'une bonne mère pour un bon fils peut-il nous donner une idée de l'amour dont brûlait Marie pour son adorable Jésus, et quand elle le porta dans ses chastes entrailles, et quand elle le pressa de ses bras caressants, et quand elle le nourrit de son lait virginal, et durant tout le temps que ce Dieu passa sur la terre, et durant les tristes années qui s'écoulèrent entre l'Ascension du Fils et l'Assomption de la Mère ? Non, non, aucun amour humain, si ardent qu'on le suppose, aucune tendresse de mère, si vive qu'elle ait jamais été, ne

¹ 4 part. serm. 2.

peut nous faire comprendre l'amour de la sainte Vierge pour son Fils adoré ? L'amour de Jésus-Christ, la piété envers Jésus-Christ, c'est là éminemment le caractère distinctif des saints de la nouvelle loi ; c'était à ce sentiment que saint Paul rapportait tout, résumait tout, quand il disait : *Aimer Jésus-Christ, c'est ma vie*. Or, si c'était la vie du grand Apôtre, combien plus n'était-ce pas celle de Marie ? Elle l'aimait, dit Bernardin de Buste, d'un amour naturel, comme une mère aime son fils ; d'un amour d'adoration, comme la créature peut aimer son Créateur ; d'un amour de gratitude et de reconnaissance, comme une personne sauvée aime son sauveur, une personne malade le médecin qui l'a guérie, une personne captive le libérateur bienfaisant qui a brisé ses fers ¹. Mais aussi (et remarquons bien ceci), elle l'a aimé comme tel avec un cœur dans lequel Dieu avait mis plus d'amour qu'il n'en a jamais mis et qu'il n'en mettra jamais dans tous les cœurs créés par lui capables d'affection.

Est-il besoin de dire qu'elle eut au souverain degré la vertu de religion, fondement de toutes les autres, et la première en dignité, puisqu'elle a pour objet le culte qui est dû à Dieu ? Mais cette vérité jaillit comme l'éclair de tout ce que nous disons, car toute l'existence de Marie ne fut qu'un acte incessant d'adoration, de louange, de sacrifice, de dévotion, de prière et d'actions de grâces, à l'égard de l'Être suprême ; et sa religion fut telle, qu'elle honora plus Dieu et lui fut plus agréable que celle de tous les anges et de tous les élus ensemble. Le ciel et toute la terre, dans leur immensi-

¹ 4 part., serm.

té, ont pour la Divinité des parfums moins suaves, des hommages moins purs, que n'en a, à lui seul, le cœur de la très sainte Vierge ; et les pieux services qu'en qualité de mère elle rendit à Jésus surpassent, aux yeux de cet Homme-Dieu, tout ce que les Séraphins et les autres esprits célestes, tout ce que les bienheureux et tous leurs frères en Adam ont jamais fait pour lui et tout ce qu'ils feront jamais pour l'honorer et lui prouver leur dépendance et leur soumission.

O Mère de Dieu, que vous êtes grande dans la création ! et quelle place vous y occupez !

Mais, dans tous les éloges que nous avons jusqu'ici donnés à cette auguste Vierge pour mettre en évidence et rendre incontestable sa supériorité sur tous les autres saints, nous n'avons presque parlé que de celles de ses vertus qui ont eu la Divinité pour objet immédiat.

Cependant, aimer Dieu n'est que le premier commandement, et il y en a un second qui prescrit l'amour du prochain, et qui est, dit Jésus-Christ, semblable à l'autre. Et les justes n'ont pu arriver à la sainteté et s'acquérir des droits au ciel que par l'accomplissement de ce double précepte.

Or, après avoir vu comment la bienheureuse Vierge est au-dessus des confesseurs par ses vertus divines à l'égard du Très-Haut, voyons comment elle l'a été par ses vertus humaines à l'égard de ses semblables.

Si tous les devoirs envers Dieu se résument à l'aimer, selon cette parole du grand saint Augustin . *Aime, et fais ce*

que tu veux ¹, tous les devoirs à l'égard du prochain se résument aussi à l'aimer.

Or, l'amour ou la charité se révèle naturellement, à l'égard du prochain, par des actes de bonté et de bienfaisance. Faire aux autres ce que nous voudrions que l'on nous fit à nous-mêmes, et ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que les autres nous fissent, voilà en deux mots l'abrégé de toutes les lois envers nos frères ; et les élus dont nous parlons ne seraient pas au ciel, s'ils n'avaient pas observé cette double maxime.

Mais comment la Mère de Dieu a-t-elle mieux qu'eux tous, accompli le précepte ?

Écoutons d'abord saint Ambroise présentant l'auguste Marie comme un parfait modèle de toutes les vertus : « Ayez, dit-il aux vierges auxquelles il adresse son livre, ayez toujours devant les yeux la vie de la Mère de Dieu, où brillent, comme dans un miroir, toutes les vertus chrétiennes. Puisez à cette source des règles de sagesse et de bonne conduite ; car vous trouverez dans l'étude et dans la méditation de cette vie plus qu'angélique ce que vous devez corriger, graver, retracer ou conserver en vous. » Puis, après un éloge de la noblesse, de la beauté et de la chasteté de la glorieuse Vierge, le saint prélat continue .

« Marie fut humble de cœur, grave et réservée dans ses paroles ; elle était prudente, parlait peu, lisait beaucoup : elle ne mettait pas son espoir dans des richesses toujours fragiles,

¹ Ama et fac quod vis.

² De Virginib. lib. II, c. 2.

mais dans les prières des pauvres ; assidue au travail, modeste en son langage, habituée à confier les secrets de son âme à Dieu et non aux hommes, telle se montrait Marie. Vous l'eussiez vue sans cesse souverainement attentive à ne blesser personne, à vouloir du bien à tous, à saluer les vieillards, à ne point porter envie à ses compagnes, à éviter toute jactance, à écouter la raison, à aimer la vertu. »

« Quand est-ce, demande encore l'éloquent panégyriste, quand est-ce qu'elle blessa ses parents, même par un regard, même par un signe de tête ? quand est-ce qu'elle se brouilla avec ses proches ? quand est-ce qu'elle méprisa les petits et les humbles ? quand est-ce qu'elle se moqua de l'infirme ? quand est-ce qu'elle évita la rencontre du pauvre ? Son regard n'avait rien de dur, ses paroles rien d'aigre ni de blessant, ses actions rien d'indécent ; son maintien était composé, sa marche naturelle et compassée, sa voix douce et peu élevée : tellement que son extérieur reflétait son intérieur, et que le tout était un modèle de perfection. »

Ne dirait-on pas que le pieux archevêque de Milan esquisse le portrait de la plupart de ces justes que nous contemplons au pied du trône de Marie ; mais avec cette différence que dans tous ces confesseurs, dans ces rois, ces princes, ces généraux, ces magistrats, ces artisans, ces laboureurs que la gloire de Dieu couronne, la perfection chrétienne fut comme l'ébauche d'un apprenti, tandis qu'elle fut en Marie semblable à ces toiles merveilleuses que le génie a créées et que l'art ne cessera de montrer avec orgueil.

Mais revenons sur nos pas, et reprenons seulement quel-

ques-unes des vertus, quelques-unes des qualités qui se trouvent indiquées dans les lignes qu'on vient de lire.

Et d'abord l'humilité. — L'humilité est une des vertus essentielles de toute âme chrétienne. Elle a brillé dans tous les saints et en particulier dans la vie des confesseurs. Voyons comme on la trouve, en un degré bien supérieur, dans celle de Marie.

L'humilité n'est pas seulement une vertu par laquelle la créature s'anéantit devant la majesté et la toute-puissance de Dieu ; elle a encore pour effet de nous inspirer de bas sentiments de nous-mêmes par rapport à nos semblables, au-dessous desquels nous nous mettons par un sentiment profond de notre indignité. Elle est donc à la fois une vertu divine, et une vertu morale : divine quand c'est devant Dieu, morale quand c'est devant l'homme que nous nous abaissons.

Or, sous quelque aspect qu'on l'envisage, l'humilité de Marie a été prodigieuse. Dans ses paroles comme dans ses actes, elle a été, après Jésus, le modèle le plus parfait de la vraie humilité. Voyez-la, en effet, au moment solennel où commencent ses grandeurs. Plus l'ange l'élève, plus elle s'abaisse. Par le choix qui est fait d'elle, elle monte, pour ainsi-dire, jusqu'au trône de Dieu ; et, par son humilité, elle descend dans sa pensée, et à ses propres yeux, au fond même du néant. Ainsi deux abîmes se présentent en même temps à nos regards et à notre admiration : d'un côté, un abîme d'élévation, et, de l'autre, un abîme d'anéantissement ; ce qui fait dire à saint Bernard : Qu'elle est cette si sublime

humilité que les honneurs ne peuvent ni ébranler, ni troubler, et que la gloire ne peut enfler ? On lui dit qu'elle est choisie pour être la Mère de Dieu, elle ne se proclame que sa servante ; ce n'est certes pas une faible preuve d'humilité que de ne se point laisser aller à l'orgueil sous le poids de tant de gloire : car être humble dans l'abjection est une chose facile et de peu de mérite ; mais être humble dans la grandeur et dans l'élévation, voilà la vraie humilité ; en voilà le sublime ¹.

Continuons notre étude de l'humilité de Marie.

Elle est déjà Mère de Dieu, elle porte déjà dans son sein le Fils de l'Eternel et le Sauveur des nations, et la voilà qui part comme la dernière des servantes chez sa parente Élisabeth pour lui rendre ses services ; et quand celle-ci la loue et lui adresse ses félicitations, Marie repousse tout éloge et renvoie toute louange à Dieu en s'écriant : *Mon âme bénit le Seigneur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante.*

Plus tard cette Vierge auguste, dont le sein renfermait le souverain des mondes, paie le tribut à César, obéit à ses ordres ; et celle qui compte quatorze rois dans sa famille entre dans une étable pour y faire ses couches au milieu d'animaux domestiques.

Est-ce là tout ? Non. Car, aussitôt après son enfantement virginal, cette mère plus pure que l'aurore se mêle et se confond parmi les autres femmes rendues impures et souillées par leur maternité, et elle se soumet comme elles à la purification et aux observances légales. Elle ne veut pas que rien

¹ Memil. 4 sup. *Missus est.*

la distingue des autres. En outre, en se donnant pour époux elle se donne pour maître un simple et modeste artisan, juste, il est vrai, né, il est vrai, aussi bien qu'elle du sang royal, mais pauvre et inconnu ; et elle lui obéit en tout comme au chef de la famille. Aussi se nomma-t-elle après lui, quand elle dit à Jésus, qui, à l'âge de douze ans, était resté dans le Temple, au milieu des docteurs qu'il étonnait par sa sagesse : Votre père et moi vous cherchions à grande peine. Sur quoi saint Augustin s'écrie : Pour l'instruction des femmes surtout, gardons-nous de laisser passer inaperçue cette si sainte modestie de Marie. Elle avait mérité de concevoir et d'enfanter le Fils même du Très-Haut et elle se montra la plus humble des créatures ; elle ne se mettait au-dessus de son époux ni en pensée, ni en paroles ; aussi ne dit-elle pas : moi et votre père, mais, votre père et moi. Elle oublie la noblesse du fruit qu'elle a porté dans son sein pour ne se souvenir que de la hiérarchie conjugale ; parce que, comme dit saint Paul, *l'homme est le chef de la femme* ¹.

Le pieux chancelier Gerson voit encore une preuve de l'humilité de Marie dans le passage où saint Luc, que l'on regarde comme ayant écrit son évangile sous la dictée de la sainte Vierge, la nomme en dernier lieu quand il dit en parlant des apôtres : *Ils étaient tous persévérants dans la prière avec les saintes femmes et Marie mère de Jésus*, qui se trouve ainsi placée, comme l'observe aussi saint Bernard, non seulement après tous les disciples, mais encore après les femmes, après les veuves, après les pénitentes, et après la pécheresse

¹ Serm. 65 de diversis.

même de laquelle Jésus-Christ avait chassé sept démons ¹.

Et ce fut, comme le dit un pieux auteur, dans ce centre, dans cette région d'humilité, que Marie demeura ². Elle établit, dit saint Bernardin, elle fonda son âme sur un abîme d'humilité. Aussi, continue-t-il, comme, après le Fils de Dieu aucune créature ne s'éleva aussi haut en grâce et en dignité que sa très sainte Mère, ainsi après le même Fils de Dieu aucune créature ne descendit aussi profondément que Marie dans l'abîme de l'humilité. Jamais elle ne perdit de vue son propre néant, car sans cesse elle était en relation actuelle avec la majesté divine, dont la contemplation la refoulait continuellement dans sa bassesse comme simple créature ³.

Et d'ailleurs n'est-il pas dans l'ordre qu'une élévation infinie ait eu pour contre-poids, si nous pouvons parler ainsi, une humilité également infinie ; à un abîme de grandeur il fallait nécessairement, pour équilibre, un abîme d'humilité ; sans quoi il y eût eu défaut, imperfection et orgueil en Marie. Mais qu'il fut loin d'en être ainsi ! car, de même que plus une montagne est haute, plus elle projette d'ombre ; de même que plus un arbre est chargé de fruits, et un épi de grains, plus ils penchent vers la terre, l'un sa tête, l'autre ses branches ; ainsi plus Marie fut élevée en dignité, plus aussi s'étendit l'ombre de son humilité ; plus elle se vit chargée des dons du Saint-Esprit, plus elle descendit dans l'abîme

¹ Serm. de humilitate in Cœna Domini, alphab. 40, litt. Z.

² C. de Veg. num. 1305.

³ Id., art. 2, c. 2.

de son néant ¹. Aussi le docte Vatable traduit-il ces paroles : *Il a regardé l'humilité de sa servante*; par celles-ci, *il a regardé le néant de sa servante* ², passage dans lequel, comme on le voit Marie n'attribue pas sa divine maternité à sa virginité, mais à son humilité : *Parce qu'il a regardé*, dit-elle, *l'humilité de sa servante, désormais tous les peuples m'appelleront bienheureuse*; c'est la pensée de saint Bernard, qui affirme que si Marie a plu au Tout-Puissant par sa pureté sans tache, c'est par son humilité qu'elle a mérité d'être mère. Saint Bernard dit même que c'est de son humilité qu'elle a conçu, *ex humilitate concepit*; expression pleine de force, qui semble signifier que l'humilité de Marie a été en quelque façon la substance génératrice de l'Homme-Dieu ³. Ne fallait-il pas en effet, s'écrie saint Ambroise, que celle qui devait enfanter le Dieu doux et humble de cœur fut elle-même douce et humble? Oui, sans doute, reprend un auteur; car Marie ne se serait jamais élevée au-dessus de tous les habitants de la Jérusalem céleste, si préalablement elle n'était descendue par son humilité au-dessous de toute créature ⁴.

Quant à la bienfaisance de la divine Vierge, nous avons déjà touché ailleurs cette vertu en parlant de l'abandon que Marie avait fait de tous ses biens aux pauvres. Telle était sa charité à l'égard du prochain et surtout des nécessiteux,

¹ C. de Veg num. 1505.

² Respexit nihilitatem ancillæ suæ.

³ Homil. 4 sup. *Missus est*.

⁴ Marsil. in III Sententiar., quæst. 5, art. 3.

qu'elle mérita vraiment dès lors le titre glorieux de mère de miséricorde. Sa fortune patrimoniale, l'or que lui offrirent les Mages, le fruit de ses travaux, tout, après le prélèvement du stricte nécessaire, était consacré aux pauvres ; et de graves auteurs¹ démontrent qu'elle exerça, avec une supériorité sans égale, les sept œuvres dont le but est le soulagement des misères physiques ou souffrances corporelles. Ainsi donc Louis de France, Louis de Gonzague, Jean de Dieu, Jean de Matha, Vincent de Paul, vous tous, hommes de miséricorde, héros de la charité, Marie est votre reine ; et jamais aucun d'entre vous n'approcha de sa bienfaisance, qui n'a été surpassée que par celle de Jésus-Christ.

La douceur est encore une des vertus essentielles de toute âme vraiment sainte. Elle est sœur de l'humilité. Aussi le divin Maître associe ces deux vertus, quand, nous les recommandant, il nous dit de les étudier en lui et d'en voir le modèle dans sa propre personne².

Or, nulle créature n'approcha plus de la douceur admirable de Jésus que sa très sainte mère.

Nous venons tout à l'heure d'entendre saint Ambroise faire le portrait de Marie. Eh bien, la vertu qui surtout domine dans cette belle esquisse, celle qu'on semble apercevoir sous chaque coup de pinceau, c'est la douceur.

David priait Dieu de se souvenir de sa douceur³ ;

¹ C. de Veg. num. 4263. S. Thom. Archiep. Valent. conc. 4. de Assumpt.; et alii

² Discite a me quia mitis sum et humilis corde. Matth., xi, 29.

³ Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus. Ps. 131, 4.

mais la douceur de David, mise en regard de celle de l'auguste Mère de Dieu, c'est l'amertume de l'absinthe comparée au rayon de miel !

Saint Ignace ¹ dit que Marie fut toujours bonne, gracieuse et bienveillante, même pour ceux qui lui faisaient du mal, et saint Jean de Damas écrit que sa parole toujours aimable était l'expression d'une âme toujours calme et seraine ².

Que si on appelle doux ceux qui maîtrisent la fougue et la violence de leur caractère, qui ne blessent personne, ne se fâchent contre personne, ne font et ne veulent de mal à personne, qui eut jamais plus de douceur et de mansuétude que Marie, qui fut toujours maîtresse d'elle-même, et qui, pour l'être, n'eut jamais à lutter contre aucun mouvement mauvais; qui ne fit jamais le moindre mal à qui que ce fût, et qui, au contraire, n'avait pas de plus grand plaisir que de faire du bien à tous ³.

Aussi l'Église rend-elle hommage à cette qualité de Marie, lorsqu'elle la proclame douce d'une douceur sans pareille ⁴. Sur quoi saint Bernard s'écrie : Oui, lisez attentivement toutes les pages de l'Évangile, et si vous y trouvez, dans la personne ou dans la conduite de Marie, quoi que ce soit de dur ; si vous y surprenez le moindre signe, je ne dis pas de colère.

¹ Epist. ad s. Joannem.

² Orat. 4 de Nativit.

³ C. de Veg. num. 4287.

⁴ Virgo singularis, inter omnes mitis. Hymn. Liturg.

d'emportement, mais même de mécontentement et de légère indignation, je consens à ce que vous doutiez de sa bonté pour le reste et à ce que vous ne recouriez plus à elle avec la même confiance.

Et telle est la douceur de l'auguste Mère de Dieu comparée à celle des saints, que celle-ci est un écoulement et comme une émanation ou reflet de la mansuétude divine, tandis que, selon la remarque d'auteurs recommandables, Jésus a reçu de sa mère des sentiments de bonté.

En effet, comme l'observe le pieux de Véga, dans l'Ancien-Testament et avant l'Incarnation, c'était le Dieu des armées, le Dieu des vengeances, le lion de la tribu de Juda ; le feu et la flamme l'environnaient, la tempête l'accompagnait ; il ne marchait qu'armé de tonnerres, d'éclairs, d'arcs, de flèches, de glaives. Tantôt il détruisait la race humaine par le déluge ; tantôt il brûlait cinq villes coupables ; plus tard il désolait l'Égypte par d'épouvantables fléaux ; ensuite il engloutissait dans les flots l'armée et le monarque de ce florissant empire. Puis il châtiât Israël par des coups effrayants, employant, pour punir ce peuple, aujourd'hui la dent des serpents, demain l'épée des ennemis. Mais du moment où il eut revêtu notre humanité, du moment où il eut sucé un lait tout virginal, il ne fut plus qu'un agneau qui ne brise pas le roseau qui plie, qui n'éteint pas la mèche qui fume. Il semble avoir sucé, avec le lait de sa mère, la douceur, la bonté, la mansuétude de cette même mère : on dirait que la clémence de Marie a passé dans le cœur et dans les entrailles de

Jésus et que cette Vierge a ajouté à la bonté de Dieu.

Aussi, quoiqu'il possède au plus haut point toutes les vertus, quoiqu'il en ait donné en personne au monde le plus parfait modèle, cependant il nous recommande spécialement l'humilité et la douceur; non pas que les autres vertus ne nous soient nécessaires aussi, mais c'est qu'elles brillèrent tout spécialement en sa mère, de laquelle il les suça avec le lait, et qu'à ce titre elles lui sont chères d'une manière toute particulière ¹. Jésus-Christ fut donc doux, non seulement de sa douceur propre, mais il le fut encore de la douceur de sa mère ². Ce qui fait dire à saint Ambroise que Marie conçut et enfanta Jésus, et qu'elle lui mit sur la tête une couronne de miséricorde³; et à Hugues de Saint-Victor : Au ciel, Jésus-Christ, comme Dieu, a un père et point de mère : sur la terre, comme homme, il a une mère et point de père ; au ciel, tel est le père, tel est le Fils : sur la terre, telle est la mère, tel est le fils ; au ciel, il est, comme son père, immense et éternel : sur la terre il est, comme sa mère, sans tache et plein de bonté ⁴.

C'est ainsi que, par sa douceur, comme par toutes les autres vertus qui les distinguent et les caractérisent, Marie est reine des confesseurs.

Ah ! si, dans la région des clartés éternelles, la bénédic-

¹ C. de Veg. num 4295.

² Ibid., num. 4296.

³ De Institut. Virg. cap. 46.

⁴ Lib. 1 Miscell. tit. 85.

tion de Dieu est sur la tête de tous ces justes , combien plus n'est-elle pas sur celle de Marie ! Si les œuvres de tous ces justes ont été pour la vie sans fin ¹, combien plus celles de Marie ! Si leur récompense n'est pas perdue ², combien moins celle de Marie ! Si la miséricorde de Dieu doit les combler de joie³, combien l'auguste Vierge n'en est-elle pas comblée ! Si leurs cœurs sont remplis de lumière ⁴, combien plus le cœur de Marie ? Si une lumière de vie doit être le partage de quiconque aura suivi Jésus-Christ⁵, quelle part n'a pas à cette lumière celle qui l'a suivi de plus près qu'aucune créature ! Si des torrents de joie inondent tous ceux qui auront eu le cœur droit ⁶, quel océan de sainte ivresse et de volupté pure n'est pas accordé à Marie, qui fut la droiture même ! Si celui qui s'est abaissé ici-bas est élevé là-haut, en proportion de ses abaissements de la terre ⁷, quelle élévation, quelle exaltation ne récompense pas une humilité presque sans bornes ! Enfin si ceux qui sont doux et pacifiques possèdent, à titre de conquête, la terre des vivants ⁸, oh ! que belle est la part de la glorieuse Vierge dont la douceur n'a été surpassée

¹ Opus justi ad vitam. *Ibid.*

² Eccles., II, 8.

³ *Ibid.*, IX.

⁴ *Ibid.*, XI.

⁵ Qui sequitur me habebit lumen vitæ. *Joan.*, VIII.

⁶ Rectis corde lætitia. *Ps.* 96, 11.

⁷ Qui se humiliat exaltabitur. *Matth.*, XXIII, 12.

⁸ Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.

que par celle de ce lion qui devint agneau dans ses entrailles virginales¹ ! Elle mérité donc, à tous égards, que l'armée des confesseurs la proclame sa souveraine².

¹ *Totus sacchareus ex B. Virgine prodiit, quia Virgineo lacte nutritus.* - G. de Veg. num 4292.

² *Te gloriosus confessorum exercitus Trinitatis templum appellat. S. Bonav. in hymn. Te M. D. Laudam.*



XXX

MARIE REINE DES VIERGES

Regina Virginum.

LITAN. LAURET.

Ah ! voilà le chœur sacré, le chœur éblouissant, que la Reine du ciel préfère à tous les autres chœurs de l'éternelle Jérusalem. Voilà l'ordre bienheureux qu'elle aime par-dessus tous les ordres d'Immortels qui peuplent la cité vivante ! Voilà la hiérarchie qui a surtout ses amours et sa prédilection ! Voilà la phalange sainte, la légion brillante, en tête de laquelle elle aime surtout à paraître dans les pompes des cieux ! Sans doute sa royauté sur les prophètes, sur les apôtres, sur les martyrs, et sur les confesseurs, ne lui est pas indifférente ; mais celle qui la flatte surtout, celle qu'elle met au-dessus de toutes ses autres royautés, c'est celle qui l'établit au premier rang de ces âmes pures et virginales, qui n'ont point souillé sur la terre leurs vêtements de chair, c'est-à-dire leurs corps, et qui marchent dans le ciel avec l'Agneau sans tache, parce qu'elles sont dignes de cet in-

signe honneur ¹. Les vierges ! ah ! ce sont les fidèles amantes du puissant roi des siècles ; amantes qui n'ont jamais aimé que leur divin époux, et dont le cœur a été fermé à tout autre objet, à toute autre passion ! Les vierges ! ah ! elles sont le sceau mystique ², le suave et délicieux bouquet que le divin amant a placé sur son cœur. Les vierges ! ah ! elles ont été, dans leurs jours d'ici-bas, les rivales des anges au ciel. Les vierges ! ah ! elles ont été les plus riches, les plus belles fleurs du parterre terrestre dans lequel Jésus se complait ; elles en ont été les lis à la blancheur de neige ; elles en ont été les parfums les plus odoriférants. Enfin elles ont été les amies intimes de l'Époux, et il les a, dès cette vie, initiées à ses secrets et à ses royales confidences ³.

Aussi a-t-il pour les vierges, dans son céleste empire, un amour de préférence ; elles sont plus près de son trône que les autres élus ; elles chantent, à la gloire de Dieu, un cantique réservé à elles seules, et que les autres saints ne peuvent pas chanter, leurs lèvres n'étant pas assez pures pour cela ⁴ ; et leur voix est plus douce, leurs accents sont plus agréables aux oreilles de l'Éternel, que la voix et les accents de tous les autres bienheureux. Et voilà pourquoi le Très-Haut leur donne, dans son palais, un nom d'amitié

¹ Apoc. iii, 4.

² *Pone me ut signaculum super cor tuum.* Cant., v.

³ *Introduxit me rex in cellaria sua.* Cant., i, 4.

⁴ Apoc., iv, 4.

et une place d'honneur ¹ qu'il n'accorde pas aux autres fils et aux autres filles d'Adam qu'il couronne de gloire et de béatitude.

Or, que Marie soit reine de ces âmes d'élite, reine des vierges, c'est ce que nous n'aurons pas de peine à établir. D'autres chapitres antérieurs nous ont, certes, présenté plus de difficultés que celui-ci, dont la thèse est excessivement facile et abondante. Les preuves ne nous manquent pas ; ce qui nous manque c'est l'art, c'est le talent de les bien employer.

O Jésus, couronne des vierges ², ô Marie, racine et prémices de la virginité, purifiez mon intelligence, inspirez et guidez ma plume dans les lignes qu'elle va tracer !

Que Marie ait la première, dans toute la famille d'Adam, fait vœu de virginité, et cela de son plein gré, de son propre mouvement, sans que Dieu lui en ait jamais intimé l'ordre, sans que, ni ses parents, ni aucune force, ni aucune loi l'y ait contrainte ; c'est ce que prouve le témoignage à peu près unanime des Pères et des théologiens ³. Et qu'on fasse attention que nous ne parlons pas ici de la virginité purement et simplement, mais du vœu de virginité ; ce qui est bien différent. Car nul doute que plusieurs, tant hommes que femmes, chez les Juifs comme chez les païens, n'aient, depuis le commencement du monde jusqu'à l'Incar-

¹ Dabo eis in domo mea ... locum et nomen melius a filiis et filiabus Is., LVI.

² Jesu corona Virginum. Hymn. Liturg.

³ C. de Vega, num. 1400.

nation, gardé toute leur vie une perpétuelle virginité, soit par une cause, soit par une autre; nul doute que plusieurs, tant hommes que femmes, tant sous l'empire de la loi de nature que sous celui de la loi écrite, ou même au sein du paganisme, ne soient morts à un âge déjà avancé sans avoir jamais eu aucun commerce charnel. Mais ici il s'agit du vœu de chasteté; et ce vœu, nous disons que la Mère de Dieu est la première créature qui l'ait conçu et prononcé. On sait que chez les Juifs, bien loin d'être en honneur, l'état de virginité était en opprobre¹ : la loi et l'opinion le flétrissaient, partout il ne pouvait fournir matière à un vœu. Quant aux vestales et autres prêtresses idolâtres, leur chasteté n'était pas libre; elle leur était imposée et en outre elle n'était que temporaire; elle n'était obligatoire qu'autant de temps que ces femmes étaient attachées au culte et au service de leurs dieux. Une fois sorties de leurs fonctions, elles pouvaient se marier, et rarement elles y manquaient.

Pour les hommes, on cite bien quelques personnages célèbres de la nation juive, tels que Josué, Elie, Elisée, Jérémie et quelques autres qui, dit-on, demeurèrent vierges. Mais cette opinion a trouvé des contradicteurs; et, en admettant même l'exactitude de ce fait, contesté d'ailleurs, nous maintenons que leur célibat fut ou forcé ou momentané, mais qu'à coup sûr il ne fut pas le résultat d'un vœu.

Marie fut donc, encore une fois, tant pour les hommes que pour les femmes, la première qui ait levé, par un vœu

¹ *In veteri lege ignominiosa fuit perpetua virginitas. Ibid.*

jusqu'alors sans exemple, la blanche et pure bannière de la virginité.

Oui, et ici c'est une explosion de témoignages de presque tous les anciens Pères en faveur de ce fait si glorieux à Marie. Tous s'accordent à l'appeler, d'une commune voix, la fondatrice et le porte-enseigne de la virginité. Marie, s'écrie un pieux auteur qui résume tous ces témoignages, est saluée Vierge des vierges, parce que, comme disent les saints, la première, parmi toutes les créatures, elle a fait vœu de virginité; et c'est pour cela qu'on lui donne si fréquemment le titre de porte-drapeau de cette noble vertu ¹.

Elle marche donc à la tête de tous ceux, de toutes celles qui, depuis, ont renoncé aux alliances de la terre pour s'unir plus étroitement à l'Époux mystique des âmes, recevoir de sa main une plus belle couronne, une plus riche parure, et être mieux dotée par lui dans son impérissable empire.

• Et c'était à cela que saint Germain de Constantinople faisait allusion quand il appelait Marie type de la virginité; car tous ceux, toutes celles qui sont vierges l'ont eue, pour ainsi dire, pour prototype; tandis que son type à elle, son prototype, ce n'est rien moins que l'ineffable et éternelle trinité, qui est la première vierge, et l'archétype de toute virginité, comme parle saint Grégoire de Nazianze. Toutes les vierges sont donc à l'image de Marie; elle en est le premier et le plus parfait modèle; nous dirions même le moule, si nous osions employer une pareille expression. Toutes les vierges la reproduisent; elle se retrouve en toutes ces chastes aman-

¹ S. Laur. lib. iv de laud. Deip.

tes de Dieu, comme une mère se retrouve et se reproduit dans sa fille. Aussi Albert-le-Grand dit d'elle, dans un langage dont la justesse va parfaitement à notre sujet : Marie est le commencement de la béatitude de la virginité ; elle est la Vierge des vierges, la Vierge par excellence, en ce que sans conseil, sans exemple, sans précédent, elle fit à Dieu l'offre glorieuse de sa virginité et devint ainsi la mère (le savant théologien dit le germe) de toutes les vierges que son imitation a données au Seigneur.

Et Marie est non seulement la grande institutrice, la première maîtresse et le plus beau modèle des vierges ; mais elle est même, selon saint Germain de Constantinople, le type de la virginité ; elle est la pureté même, elle est la virginité même ; elle est la pureté créée, comme Dieu, comme la Trinité, ainsi que nous l'avons dit, d'après saint Grégoire de Nazianze, est la pureté incréée ; elle est, après l'éternelle et souveraine pureté, l'idée la plus parfaite, l'archétype de la virginité dégagée et exempte de tout alliage impur, de tout limon grossier, de toute fange, de tout péché, de toute tache, quelle qu'en soit la nature ; et, imitant le langage du grand évêque d'Hippone, qui dit que Dieu est moins aimant qu'il n'est l'amour même, nous proclamerons de Marie qu'elle est moins pure qu'elle n'est la pureté même, la pureté par essence, la pureté prise abstractivement et dans un sens absolu ; pureté non pas seulement égale, mais incomparablement supérieure à celle des anges, quoique celle-ci soit d'ailleurs tout à fait immatérielle.

Sans doute la sainte Vierge reçut de ses parents une na-

ture comme la nôtre, c'est-à-dire une nature souillée dans son principe et dans son origine, et devenue par là même essentiellement corruptible. Mais, du moment où cette nature fut devenue celle de la vierge destinée aux sublimes honneurs d'une divine maternité, elle fut soudain purifiée de tout levain immonde et de toute flétrissure. Du côté d'Anne et de Joachim, et en ce qui les concernait, cette nature était viciée et sujette à la corruption ; mais du côté de Dieu, et en ce qui le regardait, cette même nature était immaculée ; et c'est là sans doute la pensée de saint Ephrem quand il dit : Dieu produisit pour la Vierge une substance sujette au travail et à la souffrance, et pourtant cette vierge ne reçut des mains divines qu'une nature préservée de toute peine et de toute corruption. En parlant ainsi, le saint diacre considère et envisage la substance de la Vierge sous deux points de vue différents, savoir : du côté de Dieu, qui la donne, et du côté de la créature, qui la reçoit. Dieu donna cette substance quand sainte Anne conçut, et elle était comme la nôtre, sujette à mille maux, à mille passions, et soumise à la corruption. Mais pourtant Marie la reçut pure et exempte de toute iniquité, et, si le terme était plus noble, nous dirions de toute crasse. Cette vierge étant comme le type, comme l'idée mère de la pureté, purifia par son seul contact, par son seul attouchement, la nature qui lui fut donnée.

Honneur donc à cette vierge pour avoir, la première, levé aux yeux des peuples l'enseigne de la virginité ! Honneur à Marie pour avoir recruté à Jésus-Christ, en qualité de

servantes, en qualité d'épouses, tant de milliers d'âmes qui n'ont pas voulu s'asseoir au banquet des noces terrestres, ni connaître les joies d'un hyménée charnel ! Honneur à Marie, pour avoir peuplé l'éternel Eden de lis à la blancheur de neige et aux parfums délicieux ! Honneur à Marie pour avoir, la première ici-bas, goûté et savouré le fruit mystique, le fruit céleste de la virginité ; fruit vraiment exotique et apporté du séjour d'innocence et de pureté où le mariage n'existe pas ¹ ! Honneur encore à Marie pour avoir enlevé à la chair et aux sens, et gagné à l'Agneau sans tache, tant de vierges qui n'ont voulu être qu'à lui, n'aimer que lui et être pour lui saintes d'esprit comme de corps ² ! Enfin honneur à Marie, qui peut dire à toutes les vierges que le ciel doit à la terre, comme Jésus le disait à ses bien-aimés disciples : Je suis le tronc, je suis la tige ; vous êtes les branches ³.

Oui, s'écrie dans la même pensée, et à peu près dans les mêmes termes, le saint docteur de Damas, traduit par le P. Poiré ; oui, Marie est une plante très fertile de virginité, et par son moyen la beauté de cette angélique vertu s'étend par tous les coins du monde ⁴.

« C'est elle, poursuit l'auteur de la *Triple Couronne*, c'est elle qui plante les lis partout, et qui les fait croître

¹ Marc., xii, 25.

² I Cor. vii, 34.

³ Ego vitis, vos palmites. Jean., xv, 5.

⁴ Orat. I de Nativité.

dans les monastères, dans les maisons particulières, dans les villes, à la campagne, et qui les fait venir jusque dans le mariage même. C'est elle qui a donné le courage aux saintes Darie, Basilisse, Pulchérie, Cunégonde, Delphine, Berthe, et à tout plein d'autres, de vivre avec leurs maris ni plus ni moins qu'avec des hommes sans corps ou avec les anges du paradis ; c'est elle qui a délivré des lieux infâmes, comme d'autant de fournaises de Babylone, les saintes Théodore, Antonie, Euphrasie, Glaphyre, et les autres qui y avaient été conduites pour y voir ternir l'honneur de leur pudicité. C'est elle qui, avec des inventions toutes célestes, a préservé les saintes Flavie, Domitille, Séraphie, Denise, Suzanne, Anastasie, Euphémie, Agnès, Emérentienne, Lucie, et mille autres, des embûches des ennemis de la chasteté. C'est elle qui a doublé les couronnes des saintes Thècle, Félicule, Potentienne, Valérie. Agathe, Anatolie, Pélagie, et d'une infinité d'autres; ajoutant au lis de la virginité les roses purpurines du martyre. C'est elle qui a inspiré à plusieurs que nous rencontrons dans les histoires l'adresse et le courage de défigurer leurs corps plutôt que de salir leurs âmes. Bref, c'est elle qui, par mille sortes d'artifices, a conservé l'honneur des lis pour l'amour de celui qui daigne bien s'appeler le lis des vallées ¹ et qui se plaît aux parterres des lis ²

Ajoutons à ce détail, à cette énumération du pieux jésuite : C'est elle, c'est Marie, qui a donné à sainte Ursule plus.

¹ *Lilium convallium.* Cant., I, 4.

² *Qui pascitur inter lilia.* Ibid., II, 46.

de onze mille vierges, attachées à la suite et honorées du nom de cette épouse de Jésus-Christ; c'est elle, c'est Marie qui a enfanté toutes ces congrégations d'hommes et de femmes, qui placent en tête de tous leurs vœux celui de chasteté et qui ont donné d'abord à l'Eglise de la terre, et ensuite à celle du ciel, d'innombrables vierges de tout âge, de tout rang, de tous pays, et de l'un et l'autre sexe. Chartreux, Bénédictins, Trappistes, Camaldules, Jésuites, Frères de la Doctrine Chrétienne, Sœurs de Bon-Secours, Célestines, Carmélites, Visitandines, Dames du Sacré-Cœur, Filles de la Charité, toutes ces congrégations sont comme autant de branches de cet arbre mystique dont Marie est la racine et la tige vivifiantes.

Mais non, Marie n'est pas seulement une racine productive de la virginité; elle n'est pas seulement l'arbre dont toutes les vierges, sans exception, sont les fleurs et les fruits; allons plus loin, et disons, sans crainte de nous tromper, qu'elle est la terre nourricière de laquelle toutes ces vierges tirent la vie dont elles vivent, la terre qui les engendre toutes, qui les alimente toutes et qui leur fait porter à toutes des fleurs et des fruits de grâce. Aussi leur dit-elle à toutes : Venez à moi, vous qui m'aimez et me désirez, et remplissez-vous de mes productions.

O Marie, Vierge des vierges, soyez bénie pour avoir engendré à Jésus-Christ cette noble et pure famille de vierges, qui, comme dit saint Jérôme, ont trouvé le secret de cueillir des roses et des lis sur des épines, de convertir la terre en or, et de produire une perle d'une coquille; âmes sainte-

ment ambitieuses qui, dédaignant la main du soldat, aspirent à celle du prince¹! Soyez bénie. ô Marie, pour avoir donné à Dieu ces célestes créatures, qui sont, selon saint Cyprien, la fleur du parterre de l'Eglise, l'ornement et la gloire de la grâce spirituelle, le chef-d'œuvre de la foi, le vrai et fidèle portrait de l'Agneau immaculé, l'ornement du troupeau du Souverain Pasteur.

Ah! ce n'est pas sans raison, c'est au contraire avec une grande vérité que le Psalmiste nous montre toutes les vierges comme marchant pour être présentées au roi du ciel, à la suite et sur les pas de celle qui en est la reine.

A sa suite, dit saint Bernard, et non pas *avant elle*, parce qu'il n'appartient qu'à elle de marcher au premier rang et à la tête de cette blanche cohorte de vierges. *A sa suite*, dit à son tour saint Bernardin, parce que, la première, elle a voué sa virginité au roi de toutes choses.

La Mère de Dieu possède donc entre toutes les vierges la primauté de virginité, et elle la possède, et par la perfection de sa virginité, que nulle autre n'a égalée, que nulle autre n'égalerait, et par l'énergie de son vœu, qui fut proportionnée à son amour pour Dieu, et pour la pureté, et par le temps où fut fait ce vœu, qui date, selon de graves auteurs, de l'instant même de sa conception dans le sein de sa mère, et par la fermeté et la constance de ce vœu, que l'ombre même d'un regret ne vint jamais tacher, et par la pureté d'intention avec laquelle il fut fait, et que n'altéra pas la plus légère considération humaine, et par la fidélité avec laquelle il fut

¹ Epist. 22 ad Eustoch.

rempli, la sainte Vierge n'ayant jamais éprouvé ni ressenti le moindre mouvement contraire, et par le cortège des vertus dont il fut sans cesse assisté, et, en un mot, par toutes les circonstances qui ont coutume d'accompagner le vœu de chasteté.

Ainsi donc, comme on vit autrefois, sur les bords de la mer Rouge, Marie, sœur de Moïse, marcher en tête des femmes et des filles d'Israël, et chanter, en s'accompagnant du tambourin, l'hymne de la délivrance et de la liberté; de même Marie, Mère de Jésus, marche à la tête de toutes les vierges de la nouvelle loi, en entonnant le saint et mélodieux cantique de la virginité, que toutes ses compagnes répètent après elle, mais qu'aucune ne chante aussi bien qu'elle ¹.

« Ah ! lui crie à ce propos un pieux auteur des temps modernes, qui ne fait ici que traduire saint Bernard, ah ! depuis vous, ô Marie, les autres vierges savent le prix de la virginité. Mais vous, qui vous avait enseigné que la virginité fût agréable à Dieu ? En quelle loi, en quelle partie de la justice, en quel endroit du Vieux-Testament, aviez-vous trouvé qu'il fût commandé ou conseillé de vivre d'une façon spirituelle dans la chair, et de mener une vie angélique sur la terre ? Où aviez-vous lu que les vierges chanteront un cantique nouveau, et où aviez-vous appris que ce fût un trait de courage, plein d'honneur et de mérite, de se retrancher pour le royaume des cieux ? Vous n'aviez de cela ni commandement, ni conseil, ni exemples. »

¹ C. de Vega, num. 1402.

Et telle fut la virginité de Marie, qu'elle rivalise, si nous osons parler ainsi, avec celle de Dieu même. Oui, elle rivalise avec celle de Dieu ; car , en Dieu, la virginité est un attribut nécessaire, inséparable de l'essence divine, et inhérent, comme la toute-puissance, comme la sagesse , comme la bonté, comme la justice, à cette suprême essence ; et, en Marie, la virginité a paru à quelques-uns, et notamment à saint Jean de Damas, être également, non pas un simple accident, une qualité facultative, un accessoire enfin, mais bien une condition constitutive, et un principe élémentaire de la nature même de cette Vierge ; non pas sans doute de la même manière qu'en Dieu, qui seul est vierge, de droit et par nature, mais à l'imitation et à l'image de cette virginité première et adorable.

Le second trait de ressemblance de la virginité de Marie avec celle de Dieu , c'est que cette virginité de la fille de David fut féconde comme l'est la virginité du Père. Oui, de même que l'éternelle virginité de Dieu le Père produit virginalement la personne du Verbe incréé, ainsi la pureté de Marie , rivale et imitatrice de la pureté du Père tout-puissant, produisit aussi virginalement et sans aucune souillure le même Verbe fait chair.

O pureté de Marie, qui ne vous admirerait ! après la pureté de Dieu, le ciel et la terre n'ont rien qui soit plus digne que vous de leurs pieux hommages et de leurs saints transports ! Ni la pureté angélique des séraphins du ciel, ni la pureté féconde des rayons du soleil, ni celle des rayons argentés de la lune, ni celle des doux feux de l'aurore, ni celle

de la rosée des nuits, ni celle des pluies du matin, rien, non, rien dans la nature, rien hors de la Divinité, ne vous est comparable ! Opureté de Marie, laissez, de grâce, tomber sur nous une de vos divines influences, afin que nos âmes et nos corps soient purifiés par elle, *nostra ut pura pectora sint et corpora !* C'est le bienfait que vous demandent et nos voix et nos cœurs, *te nunc flagitant devota corda et ore.*

Mais comment parler dignement de la pureté que le mystère de l'Incarnation apporta encore à Marie ?

Déjà plus pure que les anges depuis sa conception jusqu'au moment ineffable où le Verbe vint en elle, combien ne devint-elle pas plus pure encore quand le Dieu de toute pureté descendit et s'enferma dans son sein virginal comme dans un tabernacle !

Ah ! l'effet que produit le soleil sur un nuage diaphane qu'il pénètre de ses feux, l'effet que produit un flambeau étincelant sur une glace, sur un miroir déjà net et transparent comme le cristal de roche, l'effet que produit une lampe ardente placée dans un fanal du verre le plus pur, le Verbe l'opéra dans la glorieuse Vierge qu'il choisit pour sa mère !

Loin de lui ôter sa pureté, loin d'altérer le moins du monde son angélique virginité, il la rendit encore plus pure et plus virginale, si nous pouvons parler ainsi. Et c'est ce qu'enseigne clairement le grand saint Augustin. Dans l'enfantement de Marie, dit cet admirable docteur, l'intégrité de son corps augmenta bien plutôt qu'elle ne diminua, et sa virginité reçut un accroissement bien plutôt qu'un dommage ¹.

¹ Serm. 15 de tempore.

Saint Pierre Chrysologue dit de même ¹ : Celui qui entre en Marie et qui en sort ne laisse en elle aucune trace de son entrée ni de sa sortie ; c'est un hôte divin et non humain. — Puis, s'adressant à la Vierge, instrument de ce prodige au-dessus de tout prodige ², le même prélat s'écrie : Dans votre conception, comme dans votre enfantement, la pureté a augmenté, la chasteté s'est accrue et perfectionnée, et l'intégrité s'est encore fortifiée. Saint Ildéfonse vient unir son puissant témoignage à celui de saint Augustin et de saint Pierre Chrysologue, en appelant Marie une femme que la maternité a rendue vierge ³ ; non pas que la virginité de l'auguste Marie ait souffert la moindre atteinte avant l'incarnation, et que la pureté lui ait été rendue pour ce glorieux mystère. Non, telle n'est pas la pensée du saint docteur, qui, au contraire, a composé tout l'ouvrage où il parle ainsi pour soutenir la perpétuelle, ou, comme il dit, l'éternelle virginité de Marie ; mais, ce qu'il entend, c'est qu'en concevant Jésus-Christ, et en le mettant au monde, la pureté d'âme et de corps de la très sainte Vierge a reçu un éclat, une beauté, une splendeur qu'elle n'avait pas auparavant, et cela par suite d'un accroissement de la grâce sanctifiante, et par une union plus intime avec la Divinité. Elle fut alors plus confirmée, mieux affermie, dans le don et le vœu de virginité ; elle devint plus vierge, pour parler le langage du

¹ Serm. 142.

² S. Aug. epist. 3 ad Volusianum, tom. 11.

³ Lib. de virginitate B. Mariæ, cap. 10.

bienheureux Amédée, évêque de Lausanne ¹, et elle le devint de plus en plus jusqu'à son dernier soupir ; car sa virginité augmenta jusqu'à sa mort, comme ses autres vertus, par son attention à en renouveler sans cesse le vœu ; et c'est là le sens qu'il faut donner aux Pères qui enseignent que, dans son enfantement et après son enfantement, la virginité de Marie reçut plutôt un nouveau lustre, que son éclat ne fut terni et altéré ².

C'est un pré déjà fleuri, mais qui se couvre de plus en plus de fleurs ; c'est un lis déjà blanc, mais dont la blancheur augmente de jour en jour ; c'est une rose, c'est une vigne déjà odoriférante, mais dont le parfum devient de plus en plus suave ; c'est une perle déjà bien belle, déjà bien pure, mais dont l'eau acquiert sans cesse une nouvelle beauté, une nouvelle pureté ; c'est une source déjà bien limpide, mais qui de jour en jour devient plus limpide encore.

O Mère immaculée, s'écrie ici l'abbé Rupert, Mère sans tache et sans souillure, n'avez-vous pas le sentiment de votre pureté, vous dont l'enfantement pas plus que la conception n'altéra point, mais au contraire sanctifia la virginité ³ ?

Écoutons également, sur le même sujet, saint Bonaventure, qui ne le cède à personne quand il s'agit d'exalter les grandeurs de Marie : « Du moment, dit-il, où Marie

¹ Homil. 4.

² G. de Veg. num. 4420.

³ Serm. de Purific.

conçut du Saint-Esprit et devint mère d'un fruit divin, sa pureté n'eut rien à souffrir d'une pareille conception. Mais elle fut au contraire singulièrement honorée et glorifiée par cette merveilleuse maternité. » Puis, élevant son pieux regard vers l'admirable Vierge, objet de ses éloges, le docteur séraphique s'écrie : O Marie, votre pureté a été hautement approuvée, solennellement consacrée, divinement annoblie, splendidement enrichie et dotée, invinciblement scellée et affermie par le fruit de vos entrailles ¹. »

Et quelle pureté que celle qui a pu attirer, du sein du Père, le Verbe dans le sein d'une humble fille d'Adam ! Quelle pureté que celle qui a pu l'arracher aux splendeurs éternelles des saints pour le faire descendre au milieu de nos épaisses ténèbres ! Quelle pureté que celle qui l'a, pour ainsi dire, ravi aux anges qui le servent et l'adorent dans le ciel pour le précipiter parmi les hommes qui devaient le faire mourir sur une croix ! « Quelle pureté, enfin, que celle qui a eu sur un Dieu la puissance irrésistible de l'aimant sur le fer et de l'étoile polaire sur la boussole ². » Ah ! elle fut telle, cette pureté, qu'il n'y en a pas de pareille après celle de Dieu ³ !

Dans les pieuses litanies qu'elle adresse à Marie, l'Église la salue sept fois sous le titre de Vierge : c'est la Vierge des vierges, la Vierge très prudente, la Vierge digne de respects, la Vierge digne de louanges, la Vierge puissante, la Vierge

¹ In. *Specul.* c. 4.

² F. Poiré, *Tripl. Cour.*

³ S. Anselm. tract. de Concept. Virg. et peccat. original.

clément, la Vierge fidèle. Et tous ces titres, combien ne les mérite-t-elle pas ?

Elle est la Vierge des vierges, c'est-à-dire la Vierge par excellence, la Vierge absolument parlant, la Vierge par antonomase, comme parlent les rhéteurs ¹. Aux autres il faut un nom particulier et personnel qui les distingue entre elles; de Marie, c'est assez que l'on dise *la Vierge*, sans autre dénomination. Elle est la Vierge des vierges; car, observe saint Antonin, il ne convient qu'à Marie d'être la Vierge des vierges, c'est-à-dire la mère des vierges; parce que, de même que la rose est appelée la fleur des fleurs, parce qu'elle efface toutes les autres, et de même que Jésus-Christ est appelé le roi des rois, parce qu'il surpasse tous les maîtres du monde, ainsi le titre de Vierge des vierges convient tellement à Marie, et lui est tellement propre, que nulle autre qu'elle ne peut y prétendre. Or elle efface les autres, continue le saint docteur, et par l'extinction du foyer de la concupiscence, et par l'incomparable perfection de sa virginité, et par l'union de la fécondité avec cette même virginité; car nulle autre vierge qu'elle n'a été féconde. Elle est la Vierge des vierges, dit encore saint Maxime, parce qu'en comparaison d'elle tout or devient une vile poussière, et que toute beauté, mise en regard de la sienne, n'est que laideur, comme toute innocence n'est que péché. Elle est la Vierge des vierges, parce que, comme le proclame son auguste et divin Époux, ce que le lis est aux épines, Marie l'est aux autres vierges. Chacune des autres vierges est, si l'on veut encore, une

¹ C. de Veg. num. 1405.

belle et admirable fleur des jardins de l'Époux ; mais Marie est tout un parterre. Enfin elle est la Vierge des vierges, parce que seule, entre toutes ces épouses du Christ, elle unit au privilège de la virginité l'honneur inappréciable d'une divine maternité ; tellement, dit son grand panégyriste, que la fécondité qui provient de la virginité et la virginité qui nait de la fécondité semblent, comme deux astres, s'éclairer et resplendir en elle de clartés mutuelles ¹.

Elle est la Vierge très prudente. Eve, vierge alors, nous a perdus par son imprudence ; Marie nous a sauvés par sa prudence. Et où est donc sa prudence ? Sa prudence ! ne la voyez-vous pas dans le soin sans pareil avec lequel elle veille, depuis le matin jusqu'au soir de sa pure et belle existence, sur toutes ses pensées, sur toutes ses paroles, sur toutes ses actions, sur tous les mouvements de son cœur, sur chacun de ses sens. Sa prudence ne brille-t-elle pas dans son entretien avec l'ange, dans sa réserve avec les hommes, dans son amour de la retraite et du silence ? Aussi, s'écrie saint Ildefonse, la Vierge est l'une d'entre les sages... Que dis-je ? C'est la première entre les prudentes ². Le pieux Fulbert de Chartres la proclame l'honneur et la reine des vierges prudentes ; saint Ephrem dit qu'elle en est la princesse et la plus intelligente ; et saint Grégoire de Nécésarée, louant cette même vertu, dit de Marie : Jamais personne ne porta une lampe allumée au travers du vent

¹ Serm. sup. *Signum magnum*.

² Una est ex numero prudentum, prima omnium inter prudentes. Serm. I de Assumpt.

avec plus de circonspection, et jamais épousée n'eut plus d'attention à conserver la belle robe de ses noces, que la sainte Vierge n'employa de soin à maintenir le lustre de sa virginité.

Et quelle vierge, quelle créature est plus qu'elle digne de respects! quelle vierge, quelle créature est plus qu'elle digne de louanges? Ah! honorez tant que vous voudrez, célébrez tant que vous voudrez les Praxède, les Perpétue, les Honorine, les Justine, les Julitte, les Philomène, les Thérèse, les Rose de Lima, les Madeleine de Pazzi, les Scholastique, les Eustochie, les Julie, et toutes les autres vierges dont les noms sont écrits en lettres d'or dans le livre de vie, vos plus sublimes éloges, vos hommages les plus profonds devront être pour Marie. A elle les respects du ciel et de la terre, des anges et des hommes; à elle les louanges de toutes les générations.

Et quelle puissance égale la sienne? Elle peut tout ce qu'elle veut. Quelle bonté, quelle clémence est égale à la sienne? Jésus-Christ s'est réservé, dit un Père, la justice, le jugement et le droit de punir; il a donné à sa mère la miséricorde et le pouvoir de faire grâce.

Enfin quelle vierge fut jamais plus fidèle que Marie à profiter des dons de Dieu, à n'en pas perdre une parcelle, à les faire fructifier tous et à les augmenter sans cesse? Aussi Dieu même rend-il à sa fidélité un éclatant témoignage, quand il lui dit : Beaucoup de vierges ont amassé de grands trésors; mais vous, vous les avez surpassées toutes.

Ah! l'Église de la terre va sans cesse répétant à la gloire

de Marie cette exclamation de sa pieuse liturgie : Vous êtes bienheureuse, Vierge sacrée, vous êtes digne de tout éloge, parce que de vous est né le Soleil de justice, Jésus-Christ, notre Dieu !

Eh bien, il nous semble que l'Église du ciel, sœur aînée et bienheureuse de celle de la terre, répétant ces accents appris dans la vallée des larmes, dans la terre étrangère, et sur les rives attristées des fleuves de Babylone, dit en chœur à la même Vierge : Vous êtes bienheureuse, ô Marie, vous êtes digne de tout éloge, parce que c'est par vous qu'a commencé sur la terre le vœu de virginité ; parce que c'est vous qui avez, seule et la première, délivré la virginité des entraves et de l'esclavage où la retenait la loi ; parce que, la première, vous avez bravé le mépris, l'opprobre et l'ignominie, dont cette même loi frappait la virginité ; parce que, la première, interprétant spirituellement, par une inspiration divine, le texte de la loi, vous avez choisi d'être ici-bas méprisée, pour pouvoir plaire davantage à Dieu ; parce que vous eussiez préféré la chasteté à l'honneur d'être Mère de Dieu, s'il eût fallu pour cela perdre votre virginité. Aussi tenez-vous le premier rang parmi les épouses-vierges qui chantent le cantique éternel à la gloire de l'Agneau. Aussi marchez-vous à la tête de tous les chœurs des vierges.

Ainsi nous semblent dire tous les habitants du ciel à l'auguste Mère de Dieu.

Mais les louanges spéciales, mais l'hymne particulier des vierges à cette reine des vierges, oh ! qui en fera tomber jusqu'à nous quelques fragments ! Certes, si ces compagnes

de l'Agneau ont un cantique à part pour celui qui est la source première de toute pureté et de toute virginité, pouvons-nous douter qu'elles en aient un aussi pour celle qui en a été, à leur égard, le canal et comme l'aqueduc? Non; et, à défaut du chant des cieux que nos oreilles n'entendent pas, mettons sur les lèvres pures de ces vierges sans tache, de ces colombes mystiques, les hommages que nous fournissent les écrits des saints docteurs et les pages sacrées.

Vierge des vierges, s'écrient-elles dans un enthousiasme sans fin, louange, louange à vous! Vous êtes notre tige ¹, notre mère ², notre officière ³, et le porte-drapeau de notre légion ⁴. Vous êtes, à vous seule, le plus beau paradis de la virginité ⁵. Vierge incomparable ⁶, Vierge très illustre ⁷, Vierge très parfaite ⁸, Vierge éminemment vierge ⁹, la fumée noire et infecte de la concupiscence ne vous a point atteinte ¹⁰. Source ¹¹, modèle ¹², perle et miroir de la virgi-

¹ *Virginum initium*. S. Aug.

² *Virginum regina, mater et gloria*. S. Joan. Damasc.

³ *Virginum primipila* Idiot. seu Raymond. Jordan.

⁴ *Virgo vexillifera*. S. Ambros.

⁵ *Ave, florentissime paradise virginitatis*. S. Basil. Seleuc.

⁶ *Virgo incomparabilissima*. Idiot.

⁷ *Virgo illustrissima*. S. Method. orat. in hyp.

⁸ *Virgo perfectissima*. Blos. in prec. Novar. et Greg. Nyssen.

⁹ *Virgo virginissima*. S. Brigitt. orat. 4. Revel.

¹⁰ *Concupiscentiæ fumus eam non attingit*. Chrysipp. homil. 2 de laud. Virg. M.

¹¹ *Virginitatis denum fluxit in feminas, quia cepit a femina*, S. Hieron.

¹² *Exemplum perfecte virginitatis*. Ildef. serm. 2. de Assumpt.

nité, si cette belle vertu est venue de Dieu à nous, c'est par vous qu'elle a passé. Vous êtes le lis ¹, vous êtes la rose ² de toute chasteté.

Si nous avons cueilli cette fleur de la terre, pour nous en faire dans le ciel une immarcessible couronne, c'est vous qui nous en avez révélé la beauté. Si nous avons tout sacrifié pour acheter ce diamant, c'est vous qui nous en avez fait connaître le prix. Si nous sommes admises aux noces éternelles de l'Époux en qualité de ses compagnes, c'est à vous que nous devons cette insigne faveur. Si nous sommes revêtues d'un lin pur comme la lumière et blanc comme la neige ³, c'est vous qui nous avez fait mériter cette parure.

Si nous avons été prudentes et attentives à tenir nos lampes prêtes pour l'arrivée de l'Époux, c'est vous qui nous avez enseigné cette prudence. Si nous suivons maintenant l'Agneau partout où il porte ses pas, nous vous suivons aussi, car vous marchez à notre tête et plus près de lui qu'aucune d'entre nous ⁴. Enfin, si nous resplendissons, dans cette ravissante cité, par nos riches atours, après Jésus, c'est vous qui nous en avez parées. La couronne que nous portons, c'est votre main qui l'a tressée et déposée sur notre front; et la salle des noces divines et du banquet des

¹ *Lilium castitatis*. S. Bernard.

² *Rosa totius castitatis*. S. Bonav. *

³ *Operiet se byssino splendenti et candido*. Apoc., xix, 8.

⁴ *Prima omnium inter primas, quæ vadit post Agnum proximior quocunque ierit*. S. Ildel.

anges, c'est vous qui nous l'avez ouverte ¹. A vous donc reconnaissance, gloire et bénédiction, dans les siècles des siècles ! Amen.

¹ C'est elle, dit saint Ambroise (lib. II de Virginib.) qui reçoit les vierges à leur sortie de cette vie, pour les présenter à leur céleste Époux et qui entonne des cantiques d'allégresse lorsqu'elles sont introduites au cabinet du prince de gloire.



XXXI

MARIE REINE DES SAINTES FEMMES

Benedicta tu in mulieribus.
Luc, I, 28.

Les Juifs, dans l'enthousiasme de leur admiration et de leur reconnaissance, avaient dit à la sublime héroïne de Béthulie, veuve de Mérari : Vous êtes bénie par le Seigneur, le Dieu Très-Haut, au-dessus de toutes les femmes de la terre ¹.

Mais ce n'est pas seulement au-dessus des femmes de la terre, ce n'est pas seulement par les femmes qui passent, les unes après les autres, à la suite d'Ève, leur mère, en ce monde où l'on n'est qu'un jour, que Marie, Mère de Dieu, est bénie. Ce n'est pas seulement ici-bas que Marie s'élève au-dessus de toutes les autres femmes, qu'elle les domine comme une reine, qu'elle les voit à ses pieds, et qu'elle reçoit leurs hommages, leurs vœux et leurs prières.

¹ *Benedicta tu, filia, a Domino Deo excelso, prae omnibus mulieribus super terram. Judith, viii, 28.*

Sa gloire de la terre n'est que l'annonce et le prélude de celle dont la comble le ciel ; et la prééminence qu'elle a sur tout son sexe dans ce lieu de passage et de douleur, elle la conserve avec un immense accroissement de gloire dans la cité permanente , dans la terre de béatitude.

Notre chapitre précédent nous a montré cette Vierge surpassant de la tête toutes les autres vierges , comme on voit dans les forêts le chêne ou le palmier surpasser tous les autres arbres.

Dans celui-ci , nous avons à contempler Marie comme Reine de ces femmes qui ont porté dignement la couronne nuptiale , et qui, par les vertus qu'elles ont déployées sous le joug du mariage, ont mérité le royal diadème des élus.

L'illustre saint Grégoire de Néocésarée appelle Marie la gloire des vierges et la réjouissance des mariées. Nous venons de voir comment elle a droit à ce premier titre , par rapport à ces pures épouses de Jésus-Christ qui ont choisi la meilleure part ¹, obéi au conseil ², suivi la voie la moins battue, et escaladé le ciel par l'endroit le plus difficile et le plus escarpé ³.

Maintenant recherchons comment Marie est la réjouissance de ces autres servantes de Dieu qui ont , il est vrai, partagé leurs affections et divisé leur cœur ⁴ entre l'époux

¹ *Maria autem optimam partem elegit.* Luc., x, 42.

² *De virginibus præceptum Domini non habeo, consilium autem do.* I Cor., vii, 25.

³ *Matth., xix, 14. Contendite intrare per angustam portam.* Matth., vii, 13.

⁴ *Qui cum uxore est... divisius est.* I Cor., vii, 23.

immortel et un époux mortel ; préférant se marier plutôt que de brûler ¹ ; mais qui, du reste, ont pu dire aussi comme la vertueuse Sara : Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais vivement désiré un mari ; que j'ai conservé mon âme pure de toute passion mauvaise, et que si j'ai consenti à recevoir un mari, c'est dans votre crainte, et non par une affection charnelle ².

Or, pour en revenir à l'éloge qui sert de texte à ce chapitre, et qu'une bouche angélique, écho de la bouche même de Dieu, a donné à Marie, elle est bénie entre toutes les femmes de la terre et du ciel, ou, en d'autres termes, elle est reine de la terre et du ciel : d'abord par les privilèges uniques et incomparables dont le Très-Haut la dota en la créant. Car cette perfection originelle de l'auguste Vierge fut telle, que, dans le sentiment de quelques théologiens, Dieu ne pouvait pas produire une femme plus accomplie, puisqu'elle fut créée avec toutes les qualités qui devaient la préparer à porter dignement le titre de Mère de Dieu. D'après cette opinion, la sainte Vierge dépassa tellement le terme ou les bornes de la perfection naturelle que Dieu accorde aux autres femmes, que ce même Dieu ne pouvait pas tirer de ses trésors une femme meilleure et plus parfaite que Marie ; car si, comme le prétendent certains docteurs, il y a un point où toute perfection naturelle doit s'arrêter, Marie, sans aucun doute, est allée jusque-là. Il y a plus, selon Durand, Scot et d'autres, la grâce même a

¹ *Melius est nubere quam uri. Ibid., VII, 9.*

² *Tob., III, 16, 18.*

aussi ses limites extrêmes que la puissance absolue ne peut elle-même franchir ; et il n'est pas improbable que, sous ce rapport encore, la perfection de Marie a atteint ces dernières limites.

Et celle de ces perfections natives de Marie que nous signalerons d'abord , c'est la beauté physique. Nous en avons déjà parlé ; mais, puisque notre sujet demande que nous revenions sur ce point, faisons-le en plaçant ici ce que nous n'avons pas mis ailleurs.

La beauté est évidemment une des qualités spéciales dont Dieu a orné la femme. A l'homme il a donné particulièrement la force et le jugement ; à la femme, il a départi la beauté et la sensibilité.

Or, que la sainte Vierge ait surpassé en beauté toutes les autres femmes, c'est ce que nous avons déjà , à notre avis du moins, solidement établi. Elle fut, dit saint André de Crète, une admirable statue à la ressemblance du divin et éternel archétype, et pour laquelle il se servit de son meilleur ciseau ; elle fut un magnifique tableau pour lequel il employa son meilleur pinceau.¹ Saint Jean Damascène appelle Marie la beauté de la nature humaine ; et saint Bernard peut être invoqué à l'appui de cette opinion , en faveur de la beauté merveilleuse de Marie, quand il dit : Je ne veux pas que l'on refuse à une si auguste Vierge quoi que ce soit qui ait été accordé même à un petit nombre des enfants d'Adam. Ici le saint Docteur n'exclut aucune des qualités qui peuvent orner et enrichir une créature humaine ;

¹ *Humanae naturæ venustas. Orat. 1 de Nativit. Virg.*

donc il faut, d'après ce principe, admettre que Marie a reçu la beauté avec tous les autres dons.

Belle déjà, admirable déjà, ravissante déjà dès sa naissance, combien ne le devint-elle pas plus encore quand le Verbe divin se fut incarné en elle ? Ah ! combien alors Dieu n'ajouta-t-il pas d'éclat et de splendeur à sa beauté première ? Certes, s'il augmenta merveilleusement les attraits de Judith, quand cette noble veuve fut sur le point de passer dans le camp d'Holopherne ¹ ; s'il augmenta aussi les charmes de la douce Esther, quand cette nièce de Mardochée alla se présenter au superbe Assuérus, que ne fit-il pas quand Marie devint le temple et le sanctuaire de son Fils bien-aimé ? Oh ! tel fut alors, dit un pieux auteur, tel fut alors l'accroissement de la beauté native de Marie, que son visage resplendit comme celui des bienheureux, et qu'il peut avoir déjà, dès cette vie, l'éblouissante clarté des corps glorifiés ². Et quoi d'étonnant, observe à ce propos Richard de Saint Victor, que celle que la splendeur de la gloire vint remplir ait brillé d'un vif éclat, et que celle qui reçut dans son sein la lumière incréée ait été éminemment belle ³ ? Il n'y a pas non plus de doute que le feu de l'amour divin et la beauté intérieure de son âme n'aient eu en elle un reflet extérieur, de telle sorte que celle qui avait la pureté des anges eût aussi un visage tout angélique.

Mais chez les femmes la beauté est souvent, et pour celles

¹ Judith, x.

² C. de Vega, num. 727.

³ In Cantic. c. 26.

qui possèdent ce périlleux avantage, et pour les autres, une cause de ruine, une source de péchés et un foyer d'iniquités. Aussi Anastase appelle-t-il la femme le sceptre de l'enfer, parce qu'elle en entraîne sans cesse plusieurs dans le péché ; et les Juifs la nomment le filet de Satan, parce qu'un trop grand nombre d'hommes sont pris par ses agréments, comme les poissons le sont par les filets du pêcheur. C'est pourquoi le sage nous crie : « Détourne les yeux d'une femme parée et ne t'arrête pas à contempler la beauté qui n'est pas la tienne ; » car la beauté de la femme en a entraîné plusieurs à leur perte, et, c'est par là que la concupiscence s'allume comme un feu¹. Et voilà pourquoi tant de femmes plus vertueuses encore que belles mettent tant de soin et sont scrupuleusement attentives à voiler, à cacher leur beauté, soit dans le monde, soit dans les cloîtres ; voilà pourquoi, dans des circonstances exceptionnelles, tant de femmes ont eu l'héroïque courage de s'arracher à elles-mêmes ce don si souvent dangereux, ce don qui a perdu tant d'âmes !

Mais tel ne fut pas le sinistre et déplorable effet de la beauté en Marie.

Non seulement elle n'altéra pas le moins du monde la pureté intérieure ni extérieure de cette Vierge ; mais, loin de devenir pour les autres un tison de concupiscence, elle devint au contraire pour ceux qui la voyaient une excitation et un encouragement à la plus belle des vertus.

Marie, dit Alexandre de Halles, peut bien à juste titre être comparée au cèdre ; parce que, comme le cèdre tue les

¹ Eccl., ix, 8. — C. de Vega, num. 118.

serpents par son odeur ; ainsi, la sainteté de la Mère de Dieu se faisait sentir aux autres, et éteignait en eux tous les mouvements déréglés de la chair et des sens. Elle n'est pas moins justement assimilée à la myrrhe : « Je suis, dit-elle, comme la myrrhe de première qualité, » parce que, comme la myrrhe fait mourir les vers, ainsi la pureté de Marie étouffait les vers de l'âme, c'est-à-dire les appétits sensuels. Et sainte Brigitte, dans ses sermons évangéliques, s'exprime ainsi : La beauté de Marie faisait un bien immense à tous ceux qui la voyaient ; elle versait le baume dans tous les cœurs affligés ; et ceux qui se sentaient portés, poussés au mal, sentaient aussi leurs tentations s'affaiblir ; et les flammes impures dont ils étaient brûlés perdaient de leur violence tant qu'ils étaient en sa présence, voyant ou entendant cette très chaste Vierge.

Le pieux Bernardin de Buste vient appuyer la même doctrine : Marie, dit-il, eut la chasteté infuse ; chasteté qui avait l'étonnant privilège de passer dans les autres ; car, quoique fort belle, Marie ne sut jamais faire naître aucune passion mauvaise, parce que sa pureté pénétrait tous les cœurs, y éteignait toutes les affections désordonnées, tellement que nous pouvons dire de la mère ce qu'on a dit du Fils, qu'une vertu sortait d'elle qui guérissait tout le monde ¹.

Enfin, telle était la puissance du seul regard et de la seule présence de Marie, que son aspect suffisait, au dire du chancelier Gerson, pour porter à toute espèce de chasteté ceux

¹ Sermon 4 de Virg. M.

qui la regardaient et éteindre dans leurs cœurs toute flamme criminelle ¹.

C'est ainsi que la beauté qui, dans les autres femmes est l'ennemie-née de toute pureté, en était, en Marie, une source abondante ².

Une autre vertu à laquelle la beauté corporelle n'est pas moins nuisible, assez généralement, c'est la modestie et l'humilité; car l'orgueil est encore, et trop souvent, ainsi qu'il arriva dans les anges rebelles, un des fruits de la beauté.

Mais nous avons vu que Marie avait été la plus modeste et la plus humble, non seulement de toutes les femmes, mais encore de toutes les pures créatures, aussi bien qu'elle en avait été la plus élevée et la plus digne.

En troisième lieu, la beauté est assez ordinairement, chez les femmes surtout, incompatible avec la force et la vigueur. Mais il n'en fut pas ainsi de la glorieuse Vierge; en elle, comme dans la femme forte dont le sage fait le portrait, la force fut la compagne de la beauté ³. Aussi le saint Cantique célèbre-t-il la force aussi bien que la beauté de sa très gracieuse épouse; alors qu'il chante qu'elle est belle comme l'aurore, comme la lune, comme le soleil, comme le lis, comme la gazelle, et forte, redoutable, comme une armée en bataille: paroles par lesquelles le saint époux reconnaît et loue dans son épouse le plus haut degré de beauté comme le plus haut degré de force.

¹ Serm. de Concept. Virg.

² C. de Vega, num. 729.

³ Fortitudo et decor indumentum ejus. Prov., xxxi.

Enfin la beauté a rarement pour compagne la santé ; c'est bien plutôt la maladie qui s'attache à la beauté, comme certains insectes s'attaquent aux plus belles fleurs de nos jardins et de nos parterres. En Marie cependant la beauté et la santé se donnèrent la main et furent toujours unies. Jamais, dit de Véga, la sainte Vierge ne fut malade ; jamais elle n'éprouva aucune souffrance corporelle, et, chez elle, la beauté fut toujours rehaussée par une santé parfaite ¹.

C'est ainsi que Marie est reine des femmes en général, par le don auquel les femmes tiennent ordinairement le plus, la beauté.

La considérons-nous maintenant comme reine des épouses engagées dans le mariage et sous puissance de mari ?

Sara, fille de Raguel, n'était qu'une prophétie vivante et inspirée de la fille de Joachim, quand elle s'écriait : Vous savez, ô mon Dieu, que je n'ai jamais désiré un époux ; que j'ai conservé mon âme pure de toute affection charnelle, et que si j'ai consenti à accepter un mari, ce n'a été que pour vous obéir ².

En effet, l'auguste Vierge, qui avait fait, dès la première lueur de son intelligence, le vœu de virginité, ne se prêta à une alliance avec le pieux Joseph que pour éviter l'infamie qui eût rejailli sur elle et sur son divin Fils, d'un enfantement hors mariage, pour se soustraire ensuite au supplice qui punissait chez les Juifs les conceptions illégitimes, pour se ménager un appui et un protecteur visible dans ses divers

¹ C. de Vega, num. 722.

² Tob., III.

besoins, pour procurer à son enfant, durant ses premières années, un gardien et un nourricier, pour honorer le mariage, donner aux femmes mariées l'exemple de toutes les vertus propres et particulières à leur condition, et sanctifier, en sa personne, tous les états de la femme, savoir : la virginité, le mariage et le veuvage ¹.

Bernardin de Buste, parlant des causes pour lesquelles la sainte Vierge fut fiancée au juste Joseph, appuie spécialement sur ce dernier motif : Marie, dit-il, s'abassa à cause des femmes, c'est-à-dire pour leur avantage et leur utilité ; car, non seulement elle voulut être vierge, mais elle voulut aussi porter le joug du mariage et être épouse, puis veuve, afin de donner à toutes les femmes une espérance et une garantie de salut ; leur faisant voir, par son exemple, que le ciel est accessible, non pas seulement aux vierges, mais encore aux femmes mariées et aux veuves.

C'est dans la même pensée que saint Thomas a écrit : La Mère de Dieu fut vierge et épouse, pour que la virginité et le mariage fussent honorés en elle.

Le pieux de Véga donne une autre raison à laquelle nous applaudissons de toutes nos forces, c'est qu'il convenait que Marie passât par tous les états de la femme, pour que connaissant par expérience toutes leurs misères, elle apprît à compatir à celles de ses sœurs qui les éprouveraient, et à secourir, Vierge les vierges, Épouse les épouses, Veuve les veuves, Mère d'un fils unique les mères de famille, Orpheline les orphelines ; afin aussi que toutes ces femmes allas-

¹ Serm. 4 de Orat. Mariæ.

sent à elle avec une plus grande confiance dans leurs divers besoins ¹.

Saint Thomas dit encore sur le même sujet : A l'époque du déluge, Dieu ne sauva que des personnes mariées ; car il n'y avait dans l'arche que Noé, sa femme, ses fils et leurs femmes. Or la bienheureuse Vierge voulut entrer dans cet ordre, quoiqu'elle eût résolu de garder sa virginité, et par là elle n'honora pas peu le mariage ².

Non, elle n'eût l'honora pas peu : car que de vertus, que de sainteté, que de grâces n'y porta-t-elle pas ? Certes, si une femme sainte et pudique est un trésor au-dessus de tout trésor ³, quelle maison fut plus riche que celle de Joseph ? Si bienheureux est l'homme qui a une bonne épouse, et si ses jours sont doublés par cet inappréciable don ⁴, quel mortel eut jamais plus de bonheur que le chaste et pieux Joseph ? Anges du ciel, vites-vous jamais, sous un toit domestique, plus de vertus qu'il ne vous fut donné d'en contempler dans l'humble et pauvre chaumière de Joseph et de Marie. Là, commencèrent ces unions toutes virginales dont saint Augustin a dit : Bien plus heureux sont ces mariages que la continence annoblit d'un consentement mutuel, soit que les époux aient eu des enfants auparavant, soit que pour demeurer vierges, ils aient été peu désireux d'avoir des rejetons mortels !

¹ Num. 1507.

² Lib. v de erudit. princip.

³ Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata. Eccl., xxvi.

⁴ Eccl., xxvi.

Marie fut donc vraiment vierge et vraiment épouse. Ah ! depuis cette alliance jusqu'alors sans exemple, on a vu, dans le Christianisme, par un prodige que la chair et le sang ne peuvent pas comprendre, des mariages où les deux époux ne se connurent ni l'un ni l'autre. Nous avons cité dans notre précédent chapitre quelques-unes de ces femmes dont le lit nuptial fut véritablement sans tache et qui abritèrent leur virginité sous le voile qui ordinairement la flétrit. Ajoutons à ces noms ceux de sainte Cécile, épouse de saint Valérien, de sainte Épistème, de sainte Apronie, de sainte Aie, de sainte Natalie, et de sainte Marie d'Oignies. Mais Marie a levé le glorieux étendard de cette héroïque chasteté, et aucune femme ne l'a jamais respecté aussi bien qu'elle.

Aussi, dit un auteur, bien loin de nuire le moins du monde à sa virginité, le mariage ne fit que lui donner un nouveau lustre. Ici la pureté remplace la rougeur ¹. O vrai et saint mariage, s'écrie l'abbé Rupert, alliance céleste et non terrestre, angélique et non humaine ! Car comment Marie et Joseph furent-ils unis ? quel fut leur lien ? C'est qu'entre eux il n'y avait qu'un seul esprit et une seule affection. La seule chose qui ait manqué, c'est la corruption de la chair ; car la vie de ces deux époux ou leur union fut toute céleste, et l'Esprit-Saint devint leur lien conjugal ².

Quel éloge magnifique de l'union de Marie, dont le lit conjugal n'est rien moins, d'après ces paroles, que l'Esprit-Saint lui-même, c'est-à-dire le lien éternel et indisso-

¹ C. de Vega, num. 4503.

² Lib. de gloria et honore Filii Hominis.

luble du Père et du Fils dans les mystérieuses profondeurs de l'adorable Trinité !

Nous ne nous arrêterons pas à dire ici les qualités de Marie comme épouse, ni la supériorité qu'elle eut, sous ce rapport, sur toutes les autres femmes. Nous ne la montrerons pas soumise à son époux, laborieuse, discrète, prudente, réservée, modeste, aimant la retraite, et unissant l'activité de Marthe à la fervente oraison de Marie. L'Esprit-Saint a, par avance, décrit toutes ces vertus dans le portrait que le Sage a fait de la femme forte au livre des Proverbes ¹ ; là saint Bernard ², Richard de Saint-Laurent ³, Mendosa ⁴, Salazar ⁵ et nombre d'autres ont vu, comme on dit de nos jours, la silhouette prophétique de la Mère de Dieu. Nous avons appliqué ailleurs ⁶ à la très sainte Vierge tous les traits de cette figure, dans laquelle le peintre inspiré avait, en un seul cadre, rassemblé et réuni les linéaments épars des femmes les plus célèbres de l'ère patriarcale, telles que Sara, Rebecca, Rachel, Débora, la mère de Samuel, Ruth et la sage Noémi.

Elles étaient l'ombre, Marie est la réalité ; et cette réalité domine dans le ciel, non seulement toutes les femmes qui, sous l'empire du mariage, furent chrétiennes avant Jésus-

¹ C. 31.

² Serm. 2 super *Missus est*.

³ Lib. 6. Column 417

⁴ In cap. v lib. I Regum annot. 47, sect. 2, n. 1.

⁵ In cap. XXXI Proverb. n. 45.

⁶ *Figures prophétiques de Marie.*

Christ, telles que la pieuse Esther, Suzanne, la mère des Machabées et bien d'autres, mais encore toutes celles que le mariage évangélique, devenu dans l'Eglise un sacrement sublime, a enrichies de mérites et ornées de vertus. Parmi ces femmes qui ont dignement et noblement porté la couronne nuptiale, changée par elles, dans les cieux, pour la couronne de gloire, et qui, dans l'éternel Eden, composent à la reine de ce séjour un cortège d'honneur, nommons seulement les Clotilde, les Théodore, les Bathilde, les Adélaïde, les Marguerite d'Ecosse, les Radegonde, les Jeanne de Valois, toutes femmes qui, sur la terre, avec la couronne d'épouse, ont eu celle d'impératrice, de reine ou de princesse, et qui, auprès de Dieu et de Marie, ont le front ceint d'un bandeau d'immortalité. Ah ! comme toutes ces femmes qui, dans leurs jours de la terre, ont plus ou moins aimé, plus ou moins vénéré, plus ou moins reflété la sainte épouse de Joseph et la fille des rois, sont heureuses de lui faire hommage dans le ciel, de leurs glorieuses palmes et des gerbes de mérites qu'elles ont moissonnées ici-bas !

Mais c'est surtout par sa maternité sans pareille que Marie est reine des femmes.

Pour toute femme mariée la stérilité est une immense douleur, une honte, un opprobre. C'est pour devenir mères que les femmes deviennent épouses ; et la maternité devient leur auréole.

Mais quelle maternité, si glorieuse qu'on la suppose, peut entrer en parallèle avec celle de Marie ? Ah ! elle était certainement l'écho de tout son sexe, l'écho du monde en-

tier, l'écho de la terre et des cieux, l'écho du passé, du présent et de l'interminable avenir, cette femme juive qui s'écria dans l'ivresse et le délire de son admiration pour le divin fils de Marie : Heureuses, mille fois heureuses les entrailles qui vous ont conçu ! Heureux, mille fois heureux le sein qui vous a nourri ¹ !

Et en effet, quelle conception étonnante, merveilleuse et incompréhensible, que celle de Marie ! Elle devient mère tout en demeurant vierge ² ; son sein est rendu fécond sans cesser d'être immaculé ³ ; elle est le buisson ardent qui brûle sans se consumer ; elle est la verge mystérieuse qui fleurit sans racine. Nul homme ne la touche ⁴ ; l'haleine d'aucun mortel ne ternit le cristal de sa pureté sans égale. Elle ouvre son oreille à la parole de Dieu, son cœur au souffle du Très-Haut ⁵ ; elle croit, elle obéit, et voilà le germe divin de sa conception ⁶ ! O prodige des prodiges, Dieu seul peut vous opérer !

C'est le cri de l'Eglise, qui dit dans un de ses cantiques : Le Fils de Dieu étant né d'une vierge sans tache, comme une rose qui naîtrait d'un lis, la nature s'en étonne ; car, de même que le verre n'est nullement brisé par le rayon qui

¹ Beatus venter qui te portavit ! Luc , ix, 27.

² Virgineis titulis matris quæ jungit honores. Hymn. Liturg.

³ Qui, virginea conceptus ab alvo.

⁴ Prodibit sine contactu maris. Sibylla Delphica.

⁵ Inventa est in utero habens de Spiritu Sancto. Matth. I, 18.

⁶ Lactant. lib. 4 de vera sapientia, c. 12.

le pénètre, ainsi Marie demeure vierge avant et après l'enfantement ¹ !

Les autres femmes conçoivent dans le péché ; Marie seule a conçu dans l'intégrité tant du corps que de l'âme.

As-tu jamais vu, demande saint Augustin à un manichéen, as-tu jamais vu que les rayons dorés du soleil, qui séchent les boues des chemins publics, aient été salis par la fange ? Or le Christ est le clair rayon de la lumière éternelle : comment aurait-il pu ternir le cristal virginal de Marie en passant au travers ² ? Il n'y a, dit le pieux Porée, que nous citons mot à mot dans toute la naïveté de ses pensées et de son langage, il n'y a qu'un seul phénix au monde et une mère de Dieu singulière en toutes ses grandeurs qui ait mérité d'avoir lignée sans perdre sa virginité. Chose sans exemple et devant et après elle, dit saint Cyprien ³, et nouvelle non jamais ouïe que l'accord de ces deux pièces : virginité et fécondité. Par-tant, comme mère, lui fut accordée la plénitude de la grâce, et comme vierge, elle reçut une gloire qui ne se peut concevoir : savoir est de jouir au corps et dans l'âme de la présence corporelle et spirituelle du Sauveur. C'est en quoi elle a été singulière.

¹ *Orto Dei Filio
Virginē de pura,
Ut rosa de lilio,
Stupescit natura.
Ut vitrum non læditur
Sole penetrante,
Sic illæsa creditur
Virgo post et ante.*

² Lib. 5 de hæresibus c. 5.

³ Serm. de Nativit.

rement bénie entre les femmes, dit saint Augustin, de n'avoir eu nulle connaissance d'homme et néanmoins d'en avoir porté un dans ses flancs ; c'est en quoi elle a été singulièrement bénie entre les femmes, dit saint Pierre Chrysologue ¹, d'avoir conservé l'honneur de l'intégrité, et d'avoir acquis la gloire de la maternité ; d'avoir uni à la couronne de la virginité la grâce de la fécondité ; d'avoir été faite mère par l'opération du Saint-Esprit, sans laisser d'être reine de la chasteté ; c'est en quoi elle a été singulièrement bénie entre les femmes, dit le vénérable Bède ², d'avoir été mère et vierge ensemble, et de n'avoir eu pour fils que Dieu même.

Comment un tel fils aurait-il pu, par son incarnation, ravir à son auguste mère la perle infiniment précieuse de la virginité. Le soleil, image visible de la Divinité, dore, embellit, colore les plantes, les fleurs, les fruits, toute la nature enfin. Comment le soleil éternel, incréé, aurait-il pu enlever à sa très sainte mère sa principale beauté, sa plus belle parure ? Non ; non ! et nous avons vu que, loin de la ternir, cette beauté virginale, la conception du Christ l'avait rendue plus pure et plus éclatante encore.

Oh ! quelle supériorité Marie a sur toutes les mères par cette conception adorable ! Les autres mères, avons-nous dit, conçoivent dans l'iniquité ; Marie conçoit dans la justice la plus parfaite ; les autres portent avec peine, et Marie, dit saint Bernard, porte sa charge divine sans poids et sans fati-

¹ Serm. 43.

² Tom. vii. Homil. in Evange^l. *Missus est*.

gue, comme sans incommodité¹ les autres enfantent et mettent au monde dans la souffrance, Marie enfante sans douleur ; les autres ont des enfants nés d'une union charnelle, Marie a un fils, mais sans connaître d'homme ; les autres sont mères des mourants, Marie est mère des vivants ; les autres sont mères de la mort, Marie est mère de la vie ; les autres ont des fruits, des rejetons mortels, Marie a un Fils-Dieu.

Et voilà bien, s'écrie Richard de Saint-Laurent, voilà bien ce qui l'élève et ce qui fait qu'elle est bénie par-dessus toutes les femmes, c'est que nulle femme n'a eu la faveur sans exemple qui lui a été faite, d'enfanter en demeurant vierge, et d'enfanter un Dieu ; faveur qui surpasse toute intelligence, et qui met celle qui l'a reçue, non seulement au-dessus de toutes les femmes, mais, qui plus est, au-dessus de la nature entière².

Oui, oui, mille fois béni le sein virginal et pur de la très sainte Mère de Dieu !

Le sein maternel de Marie, c'est le premier sanctuaire qu'ait habité le Dieu fait homme ; c'est le premier tabernacle qu'ait rempli la gloire du Sauveur. Le sein maternel de Marie, c'a été comme l'arsenal duquel le Christ est sorti tout armé pour combattre la mort ; car la mort était sortie tout armée du sein d'Ève pour combattre la vie ; et la vie sortit tout armée du sein de l'auguste Vierge pour combattre la

¹ *Serm. sup. Signum magnum.*

• ² *Lib. 1 de laudib. Virg. c 6.*

mort ¹. Car, dit encore Richard de Saint-Laurent, de même qu'un soldat qui va marcher au combat revêt ses armes dans sa tente, afin de paraître devant l'ennemi et d'en venir aux mains avec toutes ses pièces ; de même le Christ, étant sur le point de se mesurer avec le géant de l'abîme, pour la défense et l'honneur de l'Église, son épouse, se revêtit, dans le sein de Marie, comme dans une tente, de la cotte d'armes et de l'armure de notre humanité ². Le sein maternel de Marie, c'est l'émule, c'est le rival du sein du Père ³, où, de toute éternité, est engendré le Verbe, splendeur de la gloire du Très-Haut et caractère de sa substance. Et voici comment un auteur compare l'un à l'autre : Marie, dit-il, associe son Fils à son humanité, le Père l'associe à sa divinité ; sa mère l'associe à sa chair, son Père à sa majesté ; sa mère lui donne de quoi vaincre, son Père de quoi régner ; sa mère lui fournit de quoi être couronné vainqueur, son Père lui fournit de quoi être adoré dans son royaume. Avec ce qu'il reçut de son Père il put terrasser le démon ; avec ce qu'il reçut de sa mère, il put déponiller l'enfer et lui enlever ses richesses. Enfin, ajouterons-nous, le sein maternel de Marie, c'est le lieu vénérable, c'est le royal vestiaire où Marie donna à Jésus, non seulement le diadème dont il fut couronné au jour de ses fiançailles, mais encore la pourpre impériale. Parlant du premier de ces insignes, saint Thomas de Villeneuve s'écrie : Voyez ce puissant Salomon sous le diadème

¹ C. de Veg. num. 83.

² Lib. II. de laudib. Virg.

³ C. de Veg. num. 708.

nouveau dont l'a couronné sa mère, sa mère bienheureuse, sa mère bénie sur toutes les femmes ; diadème non pas d'or, ni d'argent, mais de chair, et formé, par la puissance du Saint-Esprit, du sang pur et virginal de la fille de David ; diadème brillant et étincelant de toutes les couleurs et exhalant tous les parfums ¹.

Quant au manteau de pourpre, voici saint Jean Damascène : Le Christ, dit-il, a vraiment pris une tunique divinement fabriquée, quand il a revêtu notre chair teinte et rougie dans le sang pur et immaculé de la bienheureuse Vierge ; et, dans de royales pensées, il en a fait comme son manteau d'honneur, sous lequel il s'est montré à nous couvert de notre humanité ².

Quelle mère a donc à présenter un pareil fils au monde ! Cherchez au ciel et sur la terre ; cherchez dans tous les âges qui nous ont précédés, et si vous trouvez un fils plus grand que Jésus-Christ, vous aurez aussi rencontré une mère plus noble que Marie ; mais, jusque-là, nous l'honorerons, nous la vénérerons comme étant la reine des mères, par la haute majesté, la gloire, la puissance et l'éternité du Fils qui voulut naître d'elle.

Avons-nous besoin de prouver qu'elle est encore reine des mères par son amour maternel pour le fruit de son sein ? Ah ! autant vaudrait prouver que la matière est divisible ; que le feu brûle, et que la lumière éclaire. Nous avons déjà d'ailleurs parlé, dans un autre chapitre, de l'amour de Ma-

¹ S. erm. 2 de Nativit. Dom.

² Orat. 2. de Nativit. Virg.

rie pour son adorable Fils ; qu'il nous suffise ici de citer cette belle et admirable parole du pieux saint Anselme : La grandeur, l'intimité de l'amour de Marie pour son Fils surpassa sur la terre et surpasse dans le ciel toutes les affections des créatures, quelles qu'elles soient, les unes pour les autres ¹.

C'est ainsi que Marie est, par sa tendresse encore, reine de toutes les mères.

Prouverons-nous également qu'elle l'est de toutes les veuves, dernier ordre parmi les épouses de Jésus-Christ ?

Ah ! la longueur de ce chapitre nous presse de le clore, et pourtant nous n'avons rien dit de cette portion précieuse du troupeau du Seigneur qui tient une si grande place dans le sexe que Marie a honoré et relevé. Nous n'avons pas montré cette Mère de Dieu, cette veuve du pieux Joseph, s'élevant en gloire aussibien qu'en vertus, au-dessus des Judith, des Monique, des Hélène, des Paule, des Marcelle, des Brigitte, des Françoise de Rome, des Françoise de Chantal, des Elisabeth de Hongrie, des Hedwige de Pologne !

Et pourtant il nous faut mettre fin à ce chapitre ; arrêtons-nous donc ici, non pas toutefois sans élever un dernier regard vers le ciel, où il nous semble que toutes les femmes glorifiées environnent le trône de leur auguste souveraine, et que, tenant les yeux sur elle, comme des servantes sur leur maîtresse ², elles lui disent et lui diront pendant toute l'éternité.

O la plus belle, la plus sainte et la plus heureuse des

¹ De Excellent. Virg. lib. 4.

² Sicut oculi ancillæ in manibus Dominae suæ. Ps. 122, 2.

femmes ¹ ! ô la plus glorieuse et la plus aimante des mères ! ô la plus fidèle des épouses et la plus sage des veuves ! fleur et perle, honneur et gloire de votre sexe ², vous êtes bénie au ciel et bénie sur la terre ; vous êtes bénie dans le temps et dans l'éternité ; vous êtes bénie de Dieu, des anges et des hommes ; vous êtes surtout bénie entre toutes les femmes, et non seulement entre toutes les femmes, mais entre toutes les femmes bénies, au-dessus desquelles vous êtes archi-bénie, archi-choisie, archi-belle, archi-gracieuse ³, archi-glorieuse. Vous êtes bénie par toutes les femmes ! car c'est vous, ô notre reine, qui nous avez relevées de l'état d'abjection dans laquelle nous étions tombées par le péché de notre mère ⁴ ; vous nous avez affranchies de la malédiction qui, depuis le commencement, pesait sur toutes les filles d'Ève ⁵ ; vous avez relevé, réhabilité notre sexe ; vous avez brisé ses fers ; vous lui avez rendu ses droits ; vous êtes sa libératrice ; il vous doit son affranchissement et sa réhabilitation ; il vous doit la dignité qui lui a été rendue. Vous êtes, ô Marie, notre première bénédiction ; et si nous sommes en

¹ *Feminarum omnium sanctissima et beatissima. Saint Ildéf. serm. 4 de assumpt.*

² *Decus flos et gemma mulierum. S. Bonaventure. Psalter. min.*

³ *Inter benedictas super benedicta, super electa, super speciosa, super gratiosa, super gloriosa. S. Anselm.*

⁴ *Marie a tellement relevé l'honneur de son sexe, qu'il n'est pas possible de le monter plus haut, S. Hugues, év. de Lincoln. Catech. 12.*

⁵ *La bénédiction de la Vierge a arrêté le cours des malédictions que la première femme avait occasionnées au monde. S. Bonav. Specul. B. V. c. 12.*

grand nombre dans le lieu des pures jouissances et des éternelles délices, c'est à vous, ô notre mère, ô notre sœur, ô notre reine, que nous en sommes redevables : car c'est vous qui nous avez attirées sur vos traces, et dans la vallée des larmes, et dans le paradis de votre Fils, notre Dieu !



XXXII

MARIE REINE DE TOUS LES SAINTS

Regina sanctorum omnium.
LITAN. LAURET.

Dans les chapitres qui précèdent, nous venons de parcourir les unes après les autres les hiérarchies principales de la société des élus. Nous sommes allé, pour ainsi dire, de rang en rang dans cette armée du Seigneur ; interrogeant successivement tous les corps dont elle se compose et recherchant avec soin à quels titres divers Marie règne sur chacun d'eux en particulier. Anges, Patriarches, Prophètes, Apôtres, Martyrs, Pontifes, Docteurs, Prêtres, Religieux, Cénobites, Confesseurs, Vierges, saintes Femmes, toutes ces phalanges immortelles ont passé tour à tour devant nous, et à chacune nous avons demandé pourquoi Marie est spécialement au-dessus d'elle, et quels sont les droits qu'elle a à la royauté qu'elle exerce sur chacun des chœurs célestes pris individuellement.

Maintenant résumons-nous, et d'un coup d'œil d'ensem-

ble qui embrasse universellement toute la sainte milice, voyons comment la divine Vierge est reine de toutes ces légions éclatantes et bienheureuses. Après avoir vu comment elle domine chaque partie de la royale cité de Dieu, voyons comment elle règne sur cette cité tout entière.

L'Eglise d'ailleurs agit ainsi, et nous donne l'exemple.

« Après avoir nommé séparément tous les ordres des saints et salué Marie comme reine de chacun d'eux, l'Eglise semble s'arrêter pour contempler cette réunion et tout ce majestueux ensemble de la société des prédestinés. Elle admire cette variété infinie de dons célestes qui les distinguent, tous ces degrés de grandeur, d'élévation, de lumières, par lesquels ces astres du firmament diffèrent les uns des autres. Elle aperçoit à un intervalle immense le trône de Marie, qui les domine tous et qui reçoit du trône de Dieu un éclat dont est tout éclairée la sainte Sion. Marie, en effet, n'est pas seulement séparée de tous les ordres des saints et supérieure à leurs glorieuses hiérarchies, elle forme à elle seule un ordre à part. Chacune des vertus que les saints ont pratiquées brille sur leurs fronts; on les reconnaît toutes, et dans la plus grande perfection, sur le front de Marie. »

Ainsi parle Mgr Letourneur, évêque de Verdun ¹.

Avant lui, le P. d'Argentan avait dit sur le même sujet : C'est à Marie, après Jésus-Christ, que tous les bienheureux sont redevables de tout le bonheur qu'ils possèdent. Les neuf chœurs des Anges lui rendent leurs actions de

¹ *Mois de Marie, 31^e jour.*

grâces de ce qu'elle contribue si puissamment à la réparation des ruines que la superbe du premier ange leur avait causées ; voyant que c'est par son moyen que les trônes qui demeuraient vides par la désertion des rebelles, sont tous les jours remplis par tant d'âmes angéliques et séraphiques. C'est à elle que les patriarches du Vieux-Testament se reconnaissent obligés de toutes les bénédictions qu'ils ont reçues de Dieu, en qualité de ses devanciers ; que les Apôtres, les Docteurs et tous les pasteurs de l'Eglise rendent grâces de leur avoir enfanté la lumière du monde, dans laquelle ils ont été puiser les célestes connaissances qu'ils ont communiquées aux hommes ; que les saints martyrs se reconnaissent redevables de cette force invincible qui a triomphé des tyrans. C'est elle enfin que les saints confesseurs, vierges, solitaires, et généralement tous les bienheureux, regardent avec une profonde révérence comme la source de leur bonheur éternel, après l'unique Sauveur qu'elle leur a donné ; et, par une très juste reconnaissance, ils lui font hommage de leur couronne, pour confesser qu'elle est vraiment leur reine et la reine de tout le ciel empyrée. Aussi l'Eglise de la terre, répondant à celle du ciel, comme le fidèle écho de sa voix ou comme le second chœur de sa musique, ne cesse de la proclamer reine et souveraine ; chantant à pleine voix et la nommant partout reine des Anges, reine des Patriarches, reine des Apôtres, reine des Martyrs, reine des Confesseurs, reine des Vierges ; et puis, réunissant tous ces éloges, elle conclut par un seul qui les renferme tous : *Regina sanctorum omnium* ; elle la recon-

naît et la révere comme la reine de tous les saints ¹.

Et Marie a droit à ce titre, d'abord parce qu'elle est, dans le sens établi par nous au chapitre quatrième de ce livre, l'aînée des enfants de Dieu; et c'est le nom que lui donne le pieux cardinal Hugues, qui l'appelle l'aînée de la grande et sainte famille dont le Très-Haut est le Père. Elle est, selon Richard de Saint-Laurent, l'horloge qui marque le présent, le passé et l'avenir ², c'est-à-dire l'éternité; non pas qu'elle ait existé réellement et substantiellement de toute éternité, ni même avant les Anges, les Patriarches et les Prophètes; mais, parce que, comme nous l'avons exposé à l'endroit précité, elle fut, de toute éternité, et avant toutes les créatures, dans la pensée, les intentions et les prévisions de Dieu, en qualité de Mère du Christ ³. Rien de plus explicite que ce que dit sur ce point le bienheureux Pierre Damien, savoir que la très sainte Vierge a été préconçue et choisie avant la création du monde ⁴, et par conséquent avant toutes les créatures qui le composent.

Marie est reine de tous les saints, parce qu'elle a été leur Mère à tous. Oui, elle les a tous enfantés à la vie de la grâce comme à la vie de la gloire : Anges, Patriarches, Prophètes, et tous les justes qui ont été créés avant Marie ; Apôtres, Martyrs, Pontifes, Confesseurs, et tous ceux qui sont entrés après elle dans ce monde terrestre : tous, tous

¹ *Grand. de la sainte Vierge*, tom. III, p. 305.

² *Lib. VII de la s. Vierge*.

³ C. de Vega, num. 144.

⁴ *Serm. de Nativit. Virg.*

sans exception lui doivent leur éternel salut. Elle est le principe du bonheur sans fin des habitants du ciel, non pas sans doute le premier principe, ce serait outrager l'infinie bonté de Dieu et les mérites du Sauveur, qui a prédestiné ceux qu'il a connus dans sa prescience, qui a appelé ensuite ceux qu'il a prédestinés, qui a justifié ceux qu'il a appelés; et qui a glorifié ceux qu'il a justifiés ¹; mais le second, parce que le Rédempteur de nos âmes étant le fruit du sein de la bienheureuse Vierge; et tous les justes étant à leur tour les fruits et les rameaux de ce Fils unique, ils le sont, par là même, des chastes entrailles ou plutôt du cœur sacré de la Vierge, où ils ont tous été spirituellement conçus. Aussi Dieu lui-même lui dit-il de jeter des racines de vie dans l'esprit des élus ²; et voilà pourquoi saint Bernardin appelle Marie la racine de tout salut ³; voilà pourquoi encore saint Augustin enseigne que Marie, ayant coopéré par sa charité à la naissance mystique des fidèles et de tous les membres du Christ, devient leur mère spirituelle ⁴; voilà enfin pourquoi saint Germain de Constantinople la nomme la source de la vie ⁵.

Le troisième titre de Marie à une royauté universelle sur les élus de Dieu, c'est la supériorité de sa sainteté sur celle de tous les bienheureux.

¹ Rom., viii.

² *In electis mitte radices.* Eccl., xxiv, 13.

³ *Totius salutis radix.*

⁴ Lib. de S. Virg.

⁵ *Tu vitæ largitrix.*

Oui, tous les enfants d'Adam, tous, sans exception, même Elie, même Jérémie, même Jean-Baptiste, tous ont été conçus dans les ténèbres du péché; tous ont goûté la mort en entrant à la vie; tous en recevant l'existence ont reçu un corps et une âme souillés dans leur origine. Puis, que de fautes commises, que de faux pas, et même combien de chutes, au moins légères, souvent même graves, dans le cours du voyage; puisque, au dire de Dieu, qui sait tout, les justes mêmes tombent au moins sept fois le jour!

Mais telle n'a pas été l'auguste Mère de Dieu. Sainte et immaculée dans sa conception, elle fut un paradis de véritables et pures délices, où le serpent maudit ne pénétra jamais; une terre sur laquelle ne pesa pas un seul instant la malédiction divine; une rose que ne hérissèrent point les épines du péché. Puis cette première grâce, cette première sainteté alla toujours croissant, toujours s'enrichissant de mérites nouveaux. Pas une seule tache, si imperceptible qu'on la suppose, ne vint jamais ternir cette pureté sans égale; car, dit saint Augustin, il faut, quand il s'agit de péché, mettre Marie hors de cause: l'idée d'une Mère de Dieu et l'idée de la révolte contre Dieu étant incompatibles. Dans la vie des autres saints, que d'actes indifférents faits sans la pensée de Dieu! que de moments perdus par rapport à l'éternité! Que d'instant de tiédeur, d'apathie, de somnolence morale, durant lesquels l'âme, quoique fervente habituellement, devient, par circonstance, oisive pour le ciel, paresseuse pour la vertu, inactive pour le bien. Mais nous ne trouverons rien de pareil en Marie. Pas un seul de

ses actes, disent les théologiens, ne fut irréfléchi ; pas un ne fut indifférent. Tout ce qu'elle fit, tout ce qu'elle dit , fut médiatement ou immédiatement consenti, voulu, libre, honnête, sage, pieux et méritoire. Le sommeil lui-même, le sommeil qui dans les autres, en suspendant les puissances et les facultés de l'âme et du corps, interrompt la vie morale, le sommeil n'arrêtait pas, dans cette heureuse Vierge, le cours de ses mérites; puisque, comme elle-même nous l'apprend, et comme nous l'avons déjà dit, tandis que ses membres reposaient, son cœur veillait, et, en veillant, aimait, priait, adorait, et par conséquent méritait. L'exercice libre et spontané des vertus les plus parfaites, des vertus les plus sublimes, des vertus élevées à leur plus haut degré, fut donc, chez elle, continuel et sans interruption ¹. Oh ! que je m'explique bien ici cette exclamation de l'époux : Soixante reines, quatre-vingts femmes, et des jeunes filles sans nombre habitent le palais du roi ; mais ma bien-aimée est unique, elle est seule de son rang ; aussi les jeunes filles l'ont vue et l'ont appelée bienheureuse ; les reines et toutes les femmes l'ont célébrée ; car elle est belle comme l'aurore à son lever, comme la lune en son plein, comme le soleil en son midi. Par les femmes et les jeunes filles, dit un auteur, il faut entendre les âmes justes de la terre ; et par les reines, il faut entendre les âmes que Dieu couronne au ciel du diadème d'éternelle beauté, c'est-à-dire les anges et tous les bienheureux. Or, de même que l'aurore, à son lever, la lune en son plein, et le soleil en son midi, éclipsent les étoi-

¹ C. de Vega, num. 1143.

les et en effacent tout l'éclat et toute la splendeur, ainsi en présence de Marie toute sainteté, soit terrestre, soit céleste, s'affaiblit et disparaît.

La seule sainteté de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils, l'emporte sur celle de Marie; encore Denis le Chartreux va-t-il jusqu'à dire que Marie approche beaucoup, *vehementer*, de la plénitude infinie de la grâce et de la sainteté du Christ ¹. Quant à celle des créatures, la sainteté de Marie est des millions de fois plus abondante et plus parfaite que celle de tous les justes d'ici-bas, de tous les bienheureux du ciel, et de tous les esprits célestes. Et il doit en être ainsi, car la sainteté des élus n'est que celle des sujets, et la sainteté de Marie est celle de la reine; la sainteté des élus n'est que celle des serviteurs, et la sainteté de Marie est celle de la mère de famille, de la maîtresse de la maison. C'est donc de la sainteté, aussi bien que de la gloire, aussi bien que du rang et de la dignité, que saint Damascène a dit : Immense est l'intervalle qui existe entre la Mère de Dieu et les serviteurs de Dieu ². En effet, la sainteté a été évidemment, a été nécessairement proportionnée en Marie aux grâces qu'elle a reçues. Or ces grâces, communiquées aux autres avec réserve, par parcelles, et comme goutte à goutte, ont été données à Marie, non pas seulement avec largesse, mais avec profusion. Pour les autres, et même pour le plus beau des anges, la grâce a été, pour ainsi dire, une impercepti-

¹ De Praecon. Virg., lib. 1, a. 8.

² Orat. 4 de dormit. B. V. M.

ble rosée ; en Marie elle est venue comme un torrent, comme un déluge.

Vous avez vu quelquefois les grandes eaux des inondations se presser avec fracas contre l'arche d'un pont, et les flots s'entre-battre à qui passera le premier, tous voulant couler à la fois ; c'est là l'image que nous présente cette belle parole de saint Jérôme, ou, si l'on veut, de saint Sophron : Aux autres créatures la grâce n'a été accordée que par partie ; mais en Marie elle s'est précipitée tout entière, comme un torrent dans un abîme ¹. C'est, dit à son tour saint Anselme, c'est qu'il y avait convenance à ce que Marie fût douée d'une pureté, d'une sainteté telle que, après Dieu, on ne puisse rien imaginer de pareil, et surtout rien de supérieur ; paroles que Denis le Chartreux développe ainsi : Nulle sainteté ne peut ni ne doit l'emporter sur celle de Marie, non pas que Dieu ne puisse, par l'effet de sa puissance absolue, faire davantage, si ce n'est pour la Vierge, du moins pour les autres, en les rapprochant plus de l'éminente sainteté de la Mère de Jésus, mais c'est qu'il ne convient pas qu'il en soit ainsi et que cela ne se fera pas. Puis le même auteur ajoute : Il n'est pas possible d'imaginer, il n'est pas même possible qu'il y ait après la sainteté de Jésus-Christ, comme homme et comme créature, une sainteté qui surpasse celle de la glorieuse Vierge, tant parce que dans la vie présente on ne saurait comprendre entièrement toute la grandeur de cette sainteté, celui qui est incompréhensible agissant, comme dit saint Ambroise, d'une ma-

¹ Serm. de Assumpt.

nière incompréhensible aussi en son auguste Mère, que parce que cette sainteté de Marie est en un sens infinie ¹.

Nous l'avons jusqu'ici prouvé à chaque page, et même à chaque ligne de ce livre, Marie est, sous tous les rapports, Reine de tous les saints. Oui, s'écrie un auteur français déjà bien ancien ², oui, Marie eut plus de foi qu'Abraham, de douceur et de mansuétude que Moïse, d'humilité que David; elle fut plus vierge que Jean l'Evangeliste, plus hospitalière que Marthe, plus contemplative que Marie-Madeleine, plus miséricordieuse que saint Nicolas, plus solitaire que saint Antoine ou saint Paul, plus constante que les Apôtres, plus ardente en charité que les Martyrs, plus continent que les Confesseurs, plus pure que toutes les Vierges. Raspha, Abisay, les filles de Job, la mère des Machabées, la Chana-néenne; elle a surpassé toutes ces femmes en grâce, comme le lui dit l'Ecriture ³; et Jean de Carthagène lui appliquant ce passage du saint Cantique: « A nos portes sont tous les fruits anciens, je te les ai réservés ⁴, » dit à son tour: Les fruits nouveaux sont les dons éminents et les grâces singulières qui ont merveilleusement brillé dans les élus du Nouveau-Testament, et que l'on rencontre tous dans l'auguste Mère de Dieu: oui, l'angélique pureté d'Agnès, l'héroïsme d'Apolline, la constance courageuse d'Agathe, la sagesse de Catherine, la modestie de Cécile, le zèle d'Ursule, l'ar-

¹ Lib. I de laudib. Virg., art. 44.

² J. Branche, p. 404 et 405.

³ Prov., xxxi, 29.

⁴ Cant., vii, 13.

dente charité des Apôtres, avec toutes les autres vertus et toutes les autres qualités de toute espèce accordées par le ciel, tout s'est réuni en Marie, comme on voit tous les fleuves se rendre dans la mer, et y perdre leurs eaux dans ses abîmes sans fond ¹.

C'est ainsi qu'est justifiée cette parole d'un saint docteur : Comme le soleil efface les astres de la nuit par ses feux étincelants, ainsi Marie surpasse tous les autres élus en grâce et en mérites ².

Ajoutons, avec saint Antonin, qu'elle les surpasse même en gloire ³.

Et cette proposition est une conséquence rigoureuse de celle qui précède ; car la gloire céleste étant la récompense des mérites acquis sur la terre, doit nécessairement être en proportion de ces mêmes mérites. Or, la divine Vierge étant par sa sainteté, comme nous venons de le voir, à une distance infinie des Anges et des Bienheureux, doit être aussi par sa gloire à une distance infinie de ces bien-aimés de Dieu. Car si, sur la terre, les saints se distinguèrent chacun par une vertu particulière ; si l'un fut spécialement chaste, l'autre humble, un troisième miséricordieux, celui-ci zélé, actif, laborieux, celui-là, contemplatif ; au ciel, ils brillent aussi chacun par un fleuron, par un éclat spécial. Mais la très sainte Vierge ayant été ici-bas le modèle, et, comme dit un Père, le couvent de toutes les vertus, et

¹ Lib. v, homil. 5.

² S. Bonav.

³ S. Antonin in 4 part. Summ., tit. 45., cap. 23.

un autre, le collège ¹, et les ayant possédées dans un degré éminent, doit incontestablement briller aussi, dans le ciel, plus que tous les autres saints. A eux, à tous ces élus de Dieu, la clarté des étoiles; mais à Marie les feux ravissants de l'aurore, les rayons abondants de l'astre de la nuit et les splendeurs du soleil : à eux un vêtement de pourpre et une robe de lin, à elle un manteau de lumière; à eux un diadème de beauté, à elle une couronne formée d'étoiles; à eux des sièges d'honneur, à elle un trône; à eux des palmes, à elle un sceptre; à eux des dignités, à elle la royauté; à eux des demeures brillantes, à elle un palais tout divin.

Aussi, remarque le pieux Poiré, si, comme le disait le sage et bon Tobie ², et comme saint Jean l'a vu ³, les saints et les élus de Dieu sont les pierres précieuses dont est bâtie la Jérusalem du ciel, combien plus précieuse mille fois n'est pas celle qui trône en souveraine dans cette ravissante cité, et qui possède à elle seule plus de grâce et plus de gloire que tous les autres saints ensemble. Oui, poursuit le même auteur, qui n'est ici que l'écho de saint Basile de Séleucie ⁴, de saint Jean Chrysostome, et de saint Epiphane; oui, de même que le soleil nous dérobe tellement la vue des autres astres par la splendeur de ses feux et la beauté de ses rayons, qu'ils deviennent pour nous comme s'ils n'existaient pas, de même la Mère de Dieu efface et obscurcit tellement les mé-

¹ Collegium sanctitatis. Chrysolog.

² xiii, 21.

³ Apoc.

⁴ Universos tantum excedit quantum sol reliqua astra.

rites et la gloire des autres saints, qu'en sa présence il ne leur reste plus ni lustre ni éclat.

Aussi saint Éphrem appelle-t-il Marie la couronne de tous les saints, et saint Bernardin de Sienne lui donne le même titre.

Sur quoi le judicieux Poiré fait les réflexions suivantes : Ni plus ni moins que la couronne semet sur la tête du vainqueur, de même la Vierge est sur la tête de tous les saints, d'autant qu'elle est plus relevée en grâce et en gloire que tous tant qu'ils sont ; et, quoiqu'à proprement parler le Sauveur soit la plus haute et la plus éclatante de toutes les couronnes des saints, néanmoins Marie est leur seconde couronne, posée immédiatement, comme le dit saint Bonaventure, au-dessous de son Fils.

Enfants et sujets terrestres de Marie, entrons ici dans les vifs sentiments d'enthousiasme du dévot panégyriste de la Mère de Dieu et écrivons-nous après lui :

Qui serait celui qui pourrait dignement représenter l'éclat et la gloire que tout le ciel reçoit de ce chef-d'œuvre de beauté ? Il le faudrait avoir vu, pour en dire quelque chose ; encore crois-je que l'admiration ferait perdre la parole à qui aurait joui de ce bonheur. Non, la couronne chargée de pierres ne donne pas plus de grâce à la tête royale qui la porte, que la Vierge ne communique de beauté à chacun des bienheureux ; non, le soleil n'est rien aux étoiles en comparaison de ce que Marie est aux saints ; non, la lune n'est pas si glorieuse, quand elle marche au milieu des astres, lors d'une nuit claire et sereine, que la Mère de Dieu me paraît

admirable et pleine de majesté au milieu des saints, qui sont comme autant de pierreries de sa couronne royale.

Reine de tous les élus par l'éclat de sa gloire, Marie l'est également par l'étendue de sa puissance. Car sa puissance est en proportion de sa gloire ; et, de même qu'il n'y a au ciel que la gloire de Dieu qui brille de plus d'éclat que celle de Marie, de même il n'y a aussi que la puissance du Roi des rois qui l'emporte sur celle de la Reine des empires, comme la nomme un saint Docteur ¹.

Ah ! il nous souvient ici que le chantre d'Ilion, le père de l'épopée grecque, voulant donner une haute et magnifique idée de la supériorité de force et de puissance de son Jupiter Tonnant, sur tous les autres habitants de l'Olympe, met dans la bouche du maître du ciel ce défi porté par lui à tous les autres dieux : Prenons, dit-il, un câble, mettez-vous tous à un bout et moi à l'autre, et on verra si je ne vous attire pas tous à moi au lieu d'être entraîné par vous. Eh bien ! qu'on nous permette de rappeler cette pensée, cette image d'Homère, et de nous en servir pour peindre et figurer la puissance de Marie à l'égard des autres élus. Oui, telle est cette puissance, qu'elle l'emporte infiniment sur celle de tous les anges et de tous les saints pris ensemble. Tous ces élus du Très-Haut sont ses officiers, ses ministres, pour un service spécial, pour certaines grâces particulières, pour telle ou telle société, pour tel ou tel empire, pour telle ou telle province, pour telle ou telle ville, pour tel ou tel village, pour tel ou tel individu. L'un commande aux tempêtes et l'autre aux incen-

¹ Rupert. in cap. 4.

dies. Celui-ci défend ses clients contre le feu du ciel, celui-là protège les siens contre la dent des bêtes féroces. Tous se divisent, tous se partagent ainsi l'immense empire de l'Eternel. Et, comme il y a dans les sociétés de la terre différents ordres, divers degrés qui fractionnent le pouvoir, ainsi le ciel voit-il l'arbitre souverain de toutes choses confier partie de son pouvoir à ses prédestinés, et en remettre plus à l'un, moins à l'autre, selon qu'il le trouve bon.

Mais il n'en est pas ainsi de sa très sainte Mère. Elle n'a point une autorité circonscrite et bornée ; sa puissance est sans limites, comme celle de Dieu même, toujours néanmoins avec cette différence, qu'il ne faut jamais perdre de vue, qu'en Dieu cette puissance est de droit, et qu'en Marie elle n'est que de faveur et de concession. Mais, à part cette distinction, nous disons avec tous les Pères, avec toute la Tradition, avec toute l'Église catholique, que Marie n'est rien moins que la Reine universelle de la création, Reine du ciel, Reine de la terre, Reine de l'enfer, Reine des anges, Reine des hommes, Reine des démons ¹.

Mais nous n'avons ici à la considérer que comme Reine de tous les saints. Et quel droit incontestable n'a-t-elle pas à ce titre par sa qualité de mère, d'épouse, de fille aînée et privilégiée du Roi des rois, du Saint des saints ?

Et ne croyons pas que Marie n'ait sur les habitants du ciel qu'une suprématie d'honneur et qu'une royauté de nom,

¹ Quæ révera Domina est cœlestium, terrestrium et infernorum; Domina, inquam, hominum, Domina angelorum, Domina dæmonum. S. Bonav.

dépourvue de tout empire et de toute autorité sur l'immense et parfaite société des élus.

Non, non, écrit une main pieuse, ce n'est pas en vain que l'on donne à Marie le titre honorable de Reine des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, et, en général, de tous les saints et de tous les justes : non, non, ce n'est pas seulement par l'éminence de sa grâce et de sa gloire au-dessus d'eux tous qu'elle est appelée Reine de tous les saints, mais c'est qu'elle en dispose pleinement, et comme leur Reine et leur Dame, selon sa volonté et le besoin des choses où elle les applique ¹.

Et avant que ces lignes fussent tracées, l'auteur de la *Triple Couronne* avait dit : Marie est la gouvernante de l'Église qui est le royaume spirituel du Sauveur. Autrement qu'on me dise pourquoi la même Église lui donnerait le glorieux titre de Reine des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges. Car de dire que ces glorieux éloges lui soient donnés seulement parce qu'elle devance les Anges en pureté, les Patriarches en persévérance, les Prophètes en connaissance, les Apôtres en sainteté, les Martyrs en courage, les Confesseurs en patience, les Vierges en chasteté, c'est trop ravalier l'honneur de la sainte Vierge. Et de moi, je ne me persuaderai jamais que ce nom si illustre et si magnifique de Reine ne signifie rien de plus qu'une simple excellence sans pouvoir et sans domaine, spécialement étant donné à la Mère de

¹ La Rév. Mère de Blémur.—Poiré, *Trip. Cour.*, tom. I, p. 353.

Dieu. Car il me semble que cette pensée ne serait honorable ni à la Mère, ni au Fils. Partant disons hardiment qu'elle s'appelle la Reine des Anges, parce qu'elle dispose d'eux avec un entier pouvoir pour le bien des enfants de Dieu ; qu'elle se nomme la Reine des Patriarches, parce que tous ceux de l'ancienne loi étaient comme les marches de sa grandeur, et ceux de la nouvelle, comme autant de créatures qu'elle avance aux charges et au gouvernement de l'État de son Fils ; qu'elle se dit la Reine des Prophètes, parce qu'elle a servi de sujet aux anciens et de directrice aux nouveaux ; qu'elle porte le titre de reine des Apôtres, pour avoir été la Régente du sacré collège et la Maitresse de la primitive Église ; qu'on lui donne le nom de Reine des Martyrs, à raison des occasions de répandre leur sang qu'elle leur a fait naître et du courage qu'elle leur fournit pour endurer la mort ; qu'elle est la Reine des Confesseurs, par suite de la longanimité qu'elle leur obtient et du glorieux emploi dont elle honore leur confession ; qu'elle ne porte pas seulement la qualité de Reine des Vierges, mais qu'elle en a véritablement les effets, en tant qu'elle les invite à la suivre, et qu'elle prend un soin très particulier de leur chasteté¹.

Lors donc que nous saluons Marie comme Reine de tous les saints, nous n'entendons pas seulement qu'elle ait sur tous les citoyens de la sainte Sion une primauté d'honneur, mais nous lui décernons aussi une primauté de juridiction. Avec le titre de Reine elle possède toute la puissance et tous les droits attachés à ce titre.

Poiré, tom. II, p. 325.

Aussi saint Epiphane écrit-il qu'il monta un jour, dans le ciel, par l'échelle de la foi et de l'Écriture, et que là, ayant considéré les honneurs que les habitants de la cour céleste rendaient à leur glorieuse Princesse, il en demeura tout interdit.

Oh ! qui nous donnera de nous élever, comme cet illustre évêque, et par les mêmes moyens, dans la cité du grand Roi, et d'y voir ce qu'il y a vu ! Qui nous donnera de pouvoir partager son étonnement et sa désirable extase ! Qui nous donnera de pouvoir, du milieu de cette immense assemblée des élus, contempler Marie assise au-dessus de tous les ordres, au-dessus de tous les rangs, au-dessus de tous les membres dont se compose le peuple acquis, la race choisie, la nation sainte, glorieuse, vivante et à jamais impérissable !

Mais, pauvres enfants de la terre, incertains de notre avenir, et ne sachant pas si, un jour, notre œil verra le ciel des cieux et toutes ses magnificences, du moins, du fond de notre exil et dans nos années d'ici-bas, adorons et vénérons, le front dans la poussière, celle qui est là-haut, et jusqu'à la droite de Dieu, l'amour, la joie, l'allégresse et la couronne des saints ; celle qui est la montagne assise sur la crête des monts les plus élevés ¹ ; celle qui est, selon un Père ², au-dessus de tous les princes du ciel, plus pure que les feux du soleil, plus honorable que les Anges, plus sainte que les saints, et plus glorieuse mille fois que toutes les armées célestes. Adorons, vénérons, le front dans la poussière, celle

¹ Mons in vertice montium. S. Greg. in c. 1 lib. I Regum.

² S. Epiph. de laudib. Virg.

qui a réuni en sa seule personne et présenté à Dieu la foi des Patriarches, l'inspiration des Prophètes, le zèle des Apôtres, le courage des Martyrs, la force des Confesseurs, les lumières des Docteurs, les mortifications et les austérités des Anachorètes, la continence des Veuves, la fécondité des Mariés, l'intégrité des Vierges, la pureté des Anges ; celle qui est trois fois sainte, sainte par excellence, et même seule sainte, comme dit saint Bonaventure. A elle toutes les bénédictions, toutes les palmes, toutes les couronnes et toutes les auréoles accordées aux autres saints ; à elle aussi après Dieu, tous les hommages, toutes les louanges du ciel et de la terre, des hommes, des anges, et des élus glorifiés !

Et vous qui puisez la joie et la félicité au sein même de Dieu, vous purs Esprits, vous Patriarches, Prophètes, Apôtres, Martyrs, Pontifes, Docteurs, Confesseurs, Vierges, élus enfin de toute classe et de toute tribu, ah ! inclinez aussi devant l'auguste Marie vos fronts que la gloire couronne. Marie est votre Reine à tous, et par sa conception sans tache, et par l'abondance de la grâce qui lui a été donnée, et par l'usage qu'elle en a fait, et par la perfection à laquelle elle s'est élevée, et par l'immensité des mérites qu'elle a acquis, et par ses titres d'Épouse et de Mère de Dieu, et par la majesté dont ce Dieu l'a revêtue dans son céleste empire, et par la beauté sans pareille qu'il lui a communiquée. Inclinez-vous tous devant elle, car elle vous éclipse tous en pureté, en courage, en grandeur d'âme, en charité, en toute espèce de vertus et de mérites.

Ah ! sans doute vous êtes beaux dans votre immortalité ;

et c'est aussi de vous qu'il est écrit dans nos saints livres : Que tes tabernacles sont beaux, ô Juda, et que belles sont tes tentes, ô Israël ! Mais bien plus belle encore, bien plus ravissante encore est Marie, votre Reine ; car elle est cette porte chérie, cette porte privilégiée que Dieu aime et affectionne plus que toutes les tentes de Jacob.

O vous donc qui à jamais chanterez le cantique de louanges à la gloire de l'Agneau, chantez, chantez aussi un hymne de bénédiction à celle qui est son épouse, à celle qui a passé dans l'immortelle famille de Dieu sans se salir le pied dans la maison d'Adam ; chantez, chantez aussi un hymne de bénédiction à l'unique colombe du Très-Haut, en laquelle il ne s'est trouvé que pureté et simplicité, que grâce et que vérité, et qui rassembla en elle seule tout ce que vous, Anges et Saints, avez jamais possédé de grâces, de vertus, de mérites et de privilèges.

Vous enfin, ô Marie, réglez ; réglez pour l'éternité sur tous ces princes, sur tous ces rois qui ont reçu de la main de Dieu le royaume d'honneur et le diadème de beauté ¹ ; réglez sur tous ces justes qui sont l'heureux objet des complaisances du Très-Haut ² ; réglez sur tous ces Élus que la même gloire couronne, que le même amour unit, que la même lumière éclaire, que la même vérité nourrit, que les mêmes délices inondent. Réglez sur ces saints vieillards qui, prosternés devant votre adorable Fils, déposent à ses pieds leur diadème d'or ; réglez sur les Chérubins , réglez sur

¹ Accipiant regnum decoris et diadema speciei. Sap. v.

² Cogitatio illorum apud Altissimum. Ibid.

les Séraphins et sur tous les chœurs des Anges ; réglez sur les Prophètes, sur les Apôtres, sur les Martyrs ; réglez sur les Docteurs à la science profonde, sur les Pontifes au zèle ardent, sur les Prêtres aux mains pures, sur les Anachorètes aux rudes austérités, sur les Vierges au front candide, orné de lis et de roses ; réglez sur tous ces immortels, par la grâce de votre Fils et par la prééminence de vos grandeurs incomparables. Réglez sur ces millions de saints qui sont les juges de la terre et les princes des peuples¹. Réglez, réglez sur eux tous, et que votre aimable empire soit, comme celui de Dieu, béni dans les siècles des siècles² !

¹ *Judicabunt nationes et dominabuntur populis. Sap. iii.*

² *In omnia sæcula regnum tuum. Tob., xiii.*



XXXIII

MARIE HEINE ET PROTECTRICE DE L'ÉGLISE MILITANTE

Hæc est arx Ecclesiarum; hæc est mater Ecclesiarum quæ sunt per universum orbem terræ

C'est elle qui est le rempart des Eglises,...
la mère de ces Eglises qui sont disséminées sur
toute la face de la terre.

S. JOAN. DAMASC.

Quelque immense que soit ce ciel des cieux qui arrache au prophète Baruch ce cri d'étonnement et d'admiration : « O Israel, combien est grande la demeure de Dieu, et que le lieu où il règne a d'étendue ! Il est grand, il est sans bornes, il est élevé, il est incommensurable ! C'est là que règne notre Dieu ! » Oui, encore une fois, quelque immense que soit ce royaume de gloire et de prédilection où Dieu fait éclater toute sa majesté et toutes ses magnificences, et où il n'a que des amis dévoués, que des sujets soumis, que des ministres dociles et des créatures innocentes ; cependant, la royauté de l'auguste Mère de Dieu n'est pas bornée à ce magnifique empire ; comme celle de Dieu, quoique à un

moindre degré, la puissance de Marie franchit les limites du ciel et embrasse toute la création, et par conséquent notre terre. Oui, reine et impératrice de l'Eglise triomphante, de l'Eglise qui, après les travaux de la lutte et les efforts de la bataille, se couronne le front d'immarcessibles lauriers, Marie l'est également de l'Eglise militante, de cette armée du Christ qui est encore dans l'arène aux prises avec ses ennemis, et s'efforce, par ses triomphes, de mériter la palme de l'immortalité.

Sortons donc maintenant, au moins sous un rapport, de la vivante cité de Dieu; et, après avoir contemplé l'éclat qu'y répand Marie, le bonheur dont elle y jouit, le rang qu'elle y occupe, l'empire qu'elle y exerce, cherchons, pour compléter notre œuvre, la part qu'elle a dans le gouvernement du reste de l'univers. Cette part, d'ailleurs, n'est point indifférente à sa gloire céleste; car, de même qu'ici-bas un monarque est considéré comme plus ou moins grand selon qu'il réunit sous son sceptre plus ou moins de royaumes, plus ou moins de provinces; de même qu'ici-bas, pour donner une plus haute idée de leur puissance, les maîtres des nations énumèrent dans leurs titres les différents États soumis à leur autorité, de même aussi Marie nous paraîtra plus élevée, plus glorieuse, plus puissante, quand nous la verrons unir au titre de Reine des cieux, d'autres titres encore qui prouvent l'étendue, ou, pour mieux dire, l'immensité de sa domination, qui ne connaît de limites que celles de l'univers entier, que celle des existences.

Or, après l'Eglise du ciel, quoi de plus grand et de plus

important dans le monde que l'Eglise de la terre ? Après les serviteurs qui ont mérité et reçu le salaire infini, quoi de plus cher au Père de la grande famille que les serviteurs qui portent le poids du jour et de la chaleur pour cultiver le champ et s'acquitter avec courage de leur tâche de mercenaires ? Après la flotte qui est au port de l'éternelle sécurité, qui a une plus large part aux affections de Dieu que celle qui sillonne les mers sous les coups de l'orage et à travers les écueils ? Après les soldats couronnés pour leurs vaillants exploits, quoi de plus digne de l'affection d'un souverain, d'une souveraine, que les braves qui sont sur le champ de bataille ?

Aussi tels sont, aux yeux de Dieu, le prix et la valeur de l'Eglise de la terre, que ce n'est qu'à cause d'elle qu'il conserve le monde, et que, sans elle, il le briserait comme le portier brise un vase inutile.

Comprenons par là combien la mère de Jésus doit aimer cette même Eglise ; et voyons comment elle en est, ainsi que le dit notre texte, le rempart, le fondement et la mère.

Nous avons vu, au chapitre consacré à la royauté de Marie sur les Apôtres et les Disciples, quelle part elle a eue à la fondation et à l'établissement de l'Eglise chrétienne.

Voyons maintenant ce qu'elle est, du haut de son céleste trône, par rapport à cette même Eglise.

Oui, comme Ève a été la mère de tous les enfants d'Adam, ainsi Marie est la mère de tous les enfants de Dieu : l'une est mère selon la chair, l'autre l'est selon l'esprit ; l'une nous a enfantés dans le péché, l'autre nous a engendrés

dans la grâce et dans la justice ; celle-ci nous donne la vie, celle-là nous donne la mort ; enfin la première Ève nous transmet une existence malheureuse et périssable , et la seconde dépose en nous un germe d'éternel bonheur et d'immortalité.

Aussi saint Éphrem dit-il : Marie est la mère de tous ceux dont Jésus-Christ a daigné être le père et le frère. Et saint Augustin enseigne que Marie est, selon la chair, la mère de notre chef, et qu'elle est, selon l'esprit, la mère de ses membres ; et la raison qu'il donne de cette seconde maternité, c'est que cette sainte Vierge a coopéré, par sa charité, à la naissance des fidèles dans l'Eglise, et partant à la naissance de l'Eglise elle-même ¹.

Et quand est-ce qu'a eu lieu cet enfantement mystérieux ? Il a eu lieu d'abord quand elle a mis au monde le Fils même de Dieu, parce que, dit l'abbé Gueric, en devenant mère de celui qui est la vie, elle a enfanté aussi, et, en un autre sens, régénéré tous ceux qui devaient un jour vivre de cette vie ². Quand est-ce qu'a eu lieu cet enfantement mystérieux ? Il a eu lieu encore au pied de la croix, quand Jésus-Christ rendit l'âme et que Marie s'associa à son divin sacrifice. La bienheureuse Vierge, dit le docte abbé Rupert, éprouva véritablement les douleurs d'une femme en travail, quand son Fils mourut en croix ; et ce fut alors, ce fut au sommet du Calvaire, qu'elle enfanta notre salut et devint pleinement

¹ Lib. de S. Virginit. c. 6.

² Serm. de Assumpt. V. M.

notre mère à tous ¹. Saint Anselme parle de même : Marie, dit-il, n'est pas seulement Mère de Dieu; mais elle est aussi devenue la mère de l'Eglise; et, à elle seule, elle a plus fait de bien au monde que jamais les enfants des hommes n'ont pu en recevoir de leurs parents. Elle a été faite toute à tous, afin de pouvoir d'abord nous enfanter tous à Jésus-Christ, et ensuite nous affermir et nous fortifier en lui ².

Un autre auteur, comparant la Mère de Dieu à l'épouse d'Abraham et à celle d'Isaac, proclame dans les termes suivants cette même maternité de notre glorieuse Vierge : De même que Sara, pour avoir donné la vie à Isaac, père des Juifs, est appelée leur mère, dans ce passage d'Isaïe : « Jetez les yeux sur Abraham et sur Sara, les auteurs de votre race, » et de même que Rébecca, pour avoir donné le jour, à Esaü et à Jacob, a été appelée la mère de deux grands peuples, en cet endroit de la Genèse : Deux nations sont dans ton sein, et deux peuples sortiront de tes entrailles pour se séparer ensuite, ... » de même la très sainte Vierge a droit à la qualité de mère adoptive de tous les fidèles chrétiens, pour avoir porté dans son sein et nourri de son lait Jésus-Christ, leur Seigneur et Père ³.

Le même écrivain, expliquant ces paroles d'Isaïe : « Un rejeton sortira de la tige de Jessé et une fleur jaillira de ses racines, » et, voyant dans cette tige la mère du Sauveur, dit encore : De cette tige sont sortis les fidèles qui croient en

¹ Lib. xiii in Evangel. Joan.

² Lib. de Excellent. Virg. c. 7.

³ J. Branché. *Les Sacris Éléges de la glorieuse Mère de Dieu*, p. 971

Jésus-Christ, et qui, de la terre, se sont élevés jusqu'au ciel. Aussi Marie dit-elle : J'ai jeté mes racines dans un peuple d'élite, et je suis fixée dans l'assemblée et la plénitude des saints ¹.

Or, ces racines que Marie jette dans le cœur des élus, elle-même nous les fait connaître : c'est la belle dilection, c'est la crainte de Dieu, c'est l'intelligence des choses surnaturelles, c'est enfin la sainte espérance²; voilà les quatre grandes racines par lesquelles cette Vierge-Mère alimente cette Église dont nous sommes les membres; voilà les quatre grandes racines par lesquelles elle nous communique cette sève mystique qui est la vie des âmes, la vie dont nous vivons en qualité d'enfants de Dieu. Car, non seulement Marie nous a donné cette vie divine, cette vie surnaturelle, mais elle nous la conserve; c'est elle qui l'entretient en nous; et, comme l'apôtre l'écrivait à ses Galates bien-aimés³, elle nous enfante sans cesse, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit tout à fait formé en nous, et elle enfantera ainsi, jusqu'à la fin du monde, toutes les générations chrétiennes.

Ainsi donc, incessante est l'action de Marie sur l'Église terrestre du Christ; et le soleil agit moins, du haut de la voûte éthérée, sur le globe que nous habitons, que Marie, des hauteurs de son céleste empire, n'agit sur la famille voyageuse de son Fils.

Aussi ne peut-on pas faire un pas dans la lecture des

¹ Eccl., xxiv, 46.

² Eccl., xxiv, 24.

³ Gal., iv, 19.

saints Pères, qu'on n'y rencontre une expression qui ne témoigne de cette influence de la Mère de Dieu sur l'Église de la terre.

Si cette Église est un monde moral et spirituel, Marie en est le soleil ¹; si c'est une ville, Marie en est le rempart, la forteresse, la citadelle ², et la tour imprenable ³; si l'Église est une maison, Marie en est la porte, la fenêtre ⁴, le flambeau ⁵, la maîtresse ⁶. Est-ce un champ, un jardin? C'est Marie qui en est l'aqueduc ⁷, la citerne, la fontaine ⁸, et le puits bienfaisant ⁹. Est-ce une terre de bénédiction? Marie sera pour elle une pluie du soir et du matin ¹⁰, ou bien encore le torrent de lait et de miel ¹¹. Si l'Église est un vaisseau, et c'est sous cet emblème qu'on la représente le plus souvent, Marie en sera le pilote, l'ancre, le phare, la boussole, la voile, le gouvernail et l'étoile polaire ¹². Faites-vous de l'Église un temple, un édifice aux ma-

¹ S. Thomas a Villanov. Conc. 4 de Annunt.

² S. Joan. Damasc.

³ Hymn. græc.

⁴ Richard. a S. Laur. lib. 1.

⁵ S. Bonav. in *Specul.* 3 lect..

⁶ *Domina omnium Christianorum.* Synod. vii, act. 4.

⁷ Eccl., xxiv.

⁸ Cant., iv.

⁹ Cant., iv, 45. — Richard. a S. Laur. lib. ix de laudib. V. M.

¹⁰ Joel., ii, 23.

¹¹ Job., xx.

¹² S. Bonav.

gnifiques proportions? Marie en sera, après Dieu, le soutien et la colonne la plus solide. Envisagez-vous l'Église comme un corps mystique et vivant? Marie en sera le cou qui unit le chef aux membres, qui domine ces mêmes membres, et qui leur transmet les esprits vitaux qu'il reçoit de la tête ¹; Marie en sera encore le cœur, centre et foyer des affections ²; elle en sera enfin la couronne ³. L'Église vous semble-t-elle une armée en campagne? Marie la commandera, comme autrefois Débora précéda au combat les légions d'Israel ⁴. Enfin l'Église apparaît-elle comme une société aux divers et nombreux besoins? Marie en sera le trésor ⁵, la pourvoyeuse ⁶, et le vaisseau qui de loin apporte les choses nécessaires ⁷.

Voici comment le pieux Poiré décrit les sollicitudes et la surveillance de Marie à l'égard de l'Église :

Jour et nuit, dit-il, Marie a l'œil sur l'Église; elle la porte dans son cœur; elle l'aime en qualité de mère et d'épouse du Sauveur, qui en est le chef et le prince; en qualité aussi de mère commune de tous les enfants de salut. Elle connaît les belles âmes qui s'y trouvent, les rares perfections et vertus que son Fils y a logées et qu'elle-même a impétrées.

¹ Richard. a S. J. ser. Nb. 11 et v.

² Hesychius in Catena græca sup. psalmum XLIV.

³ S. Procl. orat. 6 de Virgine.

⁴ Honorius Augustodunensis in Sigillo Mariæ, c. 4.

⁵ Georg. Nicom. orat. de oblat. Virg. M.—S. Epiph. homil. v de laudib. Virg.

⁶ Nutrix Ecclesie. Salvian. lib. iv ad Eccl. catholic.

⁷ Prov., xxxi, 14.

Puis, après avoir parlé des combats et des luttes de l'Église de Jésus-Christ sur le champ de bataille, l'auteur de la *Triple Couronne* continue en ces termes :

Dieu sait si parmi tant d'attaques la pauvre Église a bon besoin de secours, et si la soigneuse charité de la Mère de Dieu s'endort là-dessus ; Dieu sait comme elle gouverne les voiles, comme elle fait lever les vents propices, comme elle a l'œil au guet pour prévoir les mauvais pas, pour détourner les fâcheuses rencontres, pour apaiser les orages, pour calmer les tempêtes, et, parmi tant de dangers, acheminer son navire au port de salut. Dieu sait combien de fois il aurait déjà été dissipé par les vents, enfoncé par les vagues, brisé par les rochers, délaissé sur les bancs, renversé par les monstres, pillé par les pirates, si elle n'y eût tenu la main, et si le soin qu'elle en a pris ne l'eût garanti de ces accidents. Marie est l'étoile de l'Église ; ce doux astre l'éclaire, la réjouit, la console, la guide, la protège parmi tant de dangereuses rencontres qu'elle fait sans cesse dans sa course ici-bas. Aussi saint Jean Damascène lui crie-t-il : Vous êtes l'ancre sacrée à laquelle nous attachons toutes les espérances de notre vaisseau agité ¹.

Dans ce vaisseau mystique chargé de porter les élus au port de l'éternité, et sur lequel l'auguste Vierge veille avec une tendresse de mère, sont deux classes de passagers bien distinctes et bien tranchées, celle des justes et celle des pécheurs, celle des vivants et celle des morts.

Pour les justes, Marie est une aurore qui a chassé les

¹ Orat. de Assumpt.

ombres de la nuit ¹, une lune toujours dans son plein ², un soleil éblouissant qui répand à profusion la lumière et la vie ³; la source de toute bénédiction ⁴, le principe de tout bien ⁵, la nuée conductrice ⁶, le fleuve d'or de la vie sans fin, un céleste et divin nectar, une manne au goût délicieux ⁷, un levain sanctifiant ⁸, la trésorière des grâces ⁹, le modèle de la sainteté ¹⁰, le miroir de toutes les vertus ¹¹, un ciel pur et serein ¹², un frais et bienfaisant ombrage ¹³, la vie, la douceur, l'espérance ¹⁴; l'ancre dans la tempête. En elle les justes trouvent toute la grâce de la voie et de la vérité, toute l'espérance de la vie et de la vertu; ils vont à elle et se remplissent des fruits qu'elle porte; car, pour eux, son esprit est plus doux que le miel, et son héritage l'emporte sur le nectar le plus exquis.

¹ Innoc. nt. III serm. 2 de Assumpt.—Petr. Dam. serm. de Assumpt.

² Ps. 88, 38. Luna plena. S. Bonav. in *Specul.* lect 7.

³ Cant., iv. — Ildeph. serm. 4 et 4 de Assumpt. — S. Bernard.

⁴ S. Joan. Damasc. orat. de Assumpt.

⁵ Radix bonorum omnium. Chrysipp. serm. de S. M.

⁶ Albert. Magn. serm. in Dominic. I Adventus.

⁷ Ambros. in Psalm. 24.

⁸ Andr. Cret. orat. 4 in Salut. Angelic.

⁹ Raimond. Jordan. in Prolog.

¹⁰ Petr. Dam. opusc. xxxiii, c. 4.

¹¹ Abb. Guerric. serm. 4 de Purific.

¹² Andr. Cret. in Salut. Angel. — Ambros. c. ultim. de institut. Virg.

¹³ Eccl., xxxiv, 49.

¹⁴ Antiphon. Liturg.

Mais les pécheurs, les oublie-t-elle? les dédaigne-t-elle? les repousse-t-elle et ferme-t-elle sur eux les yeux et les oreilles? Dans son horreur pour le péché, a-t-elle dit anathème et malédiction à ceux qui en sont coupables? Ah! gardons-nous de le croire. Un de ses plus beaux titres est celui de mère de grâce et de miséricorde. Et quels sont, demande un père, les sujets et les enfants de la miséricorde, sinon les pécheurs? Aussi, innombrables sont les titres qui recommandent Marie à la confiance de tous ceux que le péché souille devant Dieu; innombrables sont les noms par lesquels les saints docteurs, l'Église et la tradition attestent la bonté et la clémence de Marie à l'égard de quiconque est, dans l'Église, une drachme perdue, un enfant prodigue, une brebis égarée, une branche morte et un esclave de Satan.

Pour tout pécheur qui veut sincèrement sortir de l'abîme et revenir à Dieu, Marie est le chemin du ciel ¹, l'étoile ² et la colonne ³ qui mène à la vraie patrie, l'échelle de Jacob ⁴, le meilleur refuge des égarés ⁵, la verge d'Assuérus, signe et emblème de pardon ⁶; un pont facile et sûr pour passer de la mort à la vie, du crime à la justice, et de l'enfer au

¹ Venant. Fortun. lib. i de partu Virg.

² Guibert. in Altercat. c. 46

³ Hymn. græc.

⁴ Scala Jacob. Richard. a S. Laur. lib. x.

⁵ Bonav. lib. xxvi.

⁶ Hugo cardinalis in psalm. 409.

paradis ¹ ; une protectrice ², une avocate ³, une médiatrice ⁴ auprès du souverain Juge ; l'arc-en-ciel qui annonce que Dieu est apaisé ⁵ ; l'espoir des désespérés ⁶, la coopératrice du Christ dans l'œuvre de la rédemption ⁷ ; le port des naufragés ⁸, le baume des blessés ⁹, la fin de la captivité ¹⁰, et la résurrection des morts ¹¹.

Oui, tels sont, du moins en partie, les rapports de Marie avec les membres de l'Eglise dans lesquels ne coule plus la sève de la grâce, la vie de la charité ; ils sont tout spécialement l'objet de son affection et de sa pieuse tendresse ; et, de même qu'il y a plus de joie dans le ciel quand un pécheur se convertit, qu'il n'y en a lorsque quatre-vingt-dix-neuf justes marchent, sans faire de chute, dans le chemin de la vertu, ainsi peut-on dire qu'il y a, en un sens, dans le cœur de Marie, plus d'amour pour les pécheurs qu'il n'y en a pour les justes. — Non pas que rigoureusement elle préfère les premiers aux derniers. Dieu nous garde d'avancer

¹ Pons hominibus ad Deum. S. Basil. Selenic orat. de Annunt. Pons ad vitam. S. Joan. Damasc. orat. 2 de dormit. B. V.

² Patrocinium omnium. S. Germ. Constant. encom. in Præsent.

³ Advocata iniquorum. Dionys. Carthus. lib. II de laud. V. M., art. 23.

⁴ Mediatrix salutis. S. Bern. epist. 74.

⁵ Halgrinus in capit. 7 Canticorum. S. Bonav. de laud. Virg.

⁶ Spes desperatorum. Ephr. Orat. ad Virg.

⁷ Richard. a S. Laur. lib. II de laudib. Virg.

⁸ S. Germ. Constant. serm. de Assumpt.

⁹ Exultatio ægotantium. S. Ephr. de laud. Virg.

¹⁰ Joan. Geometr. hymn. 1.—S. Bonav. in præf. mta.

¹¹ S. Irén lib. III, c. 33.

une pareille monstruosité ! Mais c'est que, comme on voit les mères par le sang s'attacher, en apparence, et peut-être en réalité, plus étroitement à ceux de leurs enfants qui sont malades, qu'à ceux dont la santé est constamment prospère, et cela par suite et à cause des soins plus tendres et plus nombreux qu'elles prodiguent à ceux qui souffrent, ainsi par les prières qu'elle adresse à Dieu pour eux, par les grâces qu'elle sollicite en leur faveur, par les bontés qu'elle leur prodigue, Marie semble affectionner de préférence ceux des chrétiens qui ont plus besoin d'elle ; et les pécheurs sont dans ce cas.

Aussi saint Bernard s'écriait-il en la montrant à ses frères : Mes enfants, mes chers enfants, voilà l'échelle des pécheurs ; voilà celle qui fait toute ma confiance ; voilà le fondement et la raison de toutes mes espérances. Et saint Anselme : Je sais très bien qu'elle a été faite Mère de Dieu plus pour les pécheurs que pour les justes ; car son très béni Fils nous a assurés qu'il n'était pas venu appeler les justes, mais inviter les pécheurs à faire pénitence ; et l'apôtre saint Paul enseigne que son maître est descendu du ciel pour le salut des pécheurs dont il se proclame le premier. Et au dernier chapitre le saint archevêque de Cantorbéry parle de cette sorte à la Mère de Dieu : Souvenez-vous de grâce, ô sainte Vierge, que votre Fils n'a pas pris naissance de vous à dessein de perdre les pécheurs, mais à l'intention de les sauver. Pourquoi donc leur refuseriez-vous aide et assistance, puisque c'est à cause d'eux et à leur considération que vous avez été élevée au-dessus de toutes les créa-

tures? Et n'est-ce pas aussi ce que l'Église chante dans une ancienne prose où elle dit à Marie : Non, vous ne repousserez pas les pécheurs, puisque sans eux vous n'eussiez jamais été mère d'un tel Fils.

C'est ainsi que, comme l'écrit le pieux Louis de Blois, Marie est le refuge tout particulier des pécheurs, et l'asile protecteur de tous ceux que battent les coups de la tentation, du malheur ou de la persécution. C'est ainsi qu'elle est toute bonté, toute suavité, non seulement pour les justes, mais aussi pour les pécheurs et pour les désespérés; c'est ainsi qu'elle est toute à tous, ne méprisant personne, ne dédaignant personne, ne repoussant personne, et accordant à tous les grâces qu'on lui demande. Mais, outre cette division des chrétiens de la terre en justes et en pécheurs, en enfants de lumières et en enfants de ténèbres, en enfants de bénédiction et en enfants de colère, on peut en assigner une autre à l'Église d'ici-bas; c'est celle que l'on peut appeler hiérarchique et qui partage cette même Église en deux corps : l'un enseignant, l'autre enseigné; l'un gouvernant, instruisant, dirigeant, commandant, et l'autre gouverné, soumis et obéissant. Des pasteurs et des fidèles, voilà, sous un autre aspect, de quoi se compose l'Église de Jésus-Christ en ce monde.

Or, qu'est-ce que Marie n'est pas au clergé catholique?

Ah! nous avons quelquefois entendu, dans un séminaire, les maîtres et les élèves invoquer cette Vierge sous le titre de *reine du clergé*¹. Et combien cette appellation ne con-

¹ Regina cleri.

vient-elle pas à celle qui a reçu des Pères mille qualifications attestant son action salutaire et sa bienfaisante influence sur tous ceux qui continuent dans le monde l'œuvre des premiers apôtres et des évangélistes ! Maîtresse de notre religion ¹, selon l'expression de saint Ignace martyr, elle est encore la maîtresse des apôtres ², des évangélistes ³, des docteurs ⁴, et de tous les maîtres de la science divine ⁵ ; elle est l'assistante, l'avocate ⁶ et la défense des religieux ⁷ ; elle est la lumière des moines ⁸, la gloire et la joie de tous les prêtres ⁹.

Quant aux fidèles, elle est leur flambeau ¹⁰, leur soutien ¹¹, leur régente ¹², leur force ¹³, et leur espoir ¹⁴ ; elle est

¹ Magistra religionis nostræ. Ignat. martyr. Epist. 4.

² Apostola Apostolorum. S. Anselm. lib. de quatuor virtutibus Mariæ, c. 3.

³ Evangelista Evangelistarum. Id. *Ibid.*

⁴ Doctrix doctorum. Raimond. Jordan. in contempl. Virg. c. 3.

⁵ Magistra magistrorum. Rupert. lib. 1 et v in Cant.

⁶ Adjutrix et specialisadvocata religiosorum. S. Bonav. in Psalter. min.

⁷ Arx religiosorum. Joan. Geometr. hymn. iv de B. V. M.

⁸ Lumen monachorum. Andr. Cret. orat. in zon. Drip.

⁹ Gloria sacerdotum. S. Joan. Damasc. orat. 4 de Nativit. V. Gloria veneranda religiosorum sacerdotum. Hymn. græc. Lætitia omnium sacerdotum. S. Ephr. orat. 4 de laudib. V. M.

¹⁰ Fax lucida fidelium. S. Method.

¹¹ Firmamentum fidelium. Greg. Thaum. serm. 2 in Assumpt.

¹² Domina omnium christianorum. Synod. vu, act. 4.

¹³ Robur fidelium omni laude dignissimum. Theoterict.

¹⁴ Spes fidelium. Ildeph. serm. 7 de Assumpt.

le refuge ¹, le salut ², l'esprit et la vie des chrétiens ³.

Le texte que nous avons pris pour épigraphe de ce livre nous fait une loi de dire ici que saint Bernard voit l'Église terrestre du Sauveur dans cette lune que saint Jean nous montre sous les pieds de Marie : Considérez, nous crie-t-il, qu'elle a la lune sous ses pieds, c'est-à-dire l'Église qu'elle tient sous sa protection et qui emprunte toute sa lueur de son Époux, comme l'astre des nuits tire la sienne du soleil ⁴.

Saint Antoine de Florence a la même pensée : Si vous voyez, dit-il, la lune sous ses pieds, estimez qu'elle est là pour figurer la sainte Église, pour marquer le besoin que cette même Église a de son secours et de sa lumière, et enfin pour signifier le pouvoir de cette Vierge sur toute la famille terrestre de Jésus-Christ ⁵.

Maintenant vous comprenez si c'est avec ou sans raison qu'un saint et immortel pontife ⁶ l'a proclamée le *secours* par excellence *des chrétiens*. Ah ! qui dira tous les biens que sans cesse elle répand du haut du ciel et à pleines mains sur la société des fidèles ! La main du laboureur qui ensemeince son champ s'ouvre moins large et moins prodigue, que celle de Marie versant sur nous les trésors dont la dispensation lui a été confiée. Moins de rayons partent et s'échappent du

¹ *Refugium christianorum*. S. Ephr. Orat. ad B. V. III.

² *Salus firma universorum christianorum ad ipsam sincere recurrentium*. S. Ephr. de laudib. Virg.

³ *Spiritus et vita christianorum*. Germ. Constant. de zon. Deip.

⁴ *Serm. in cap. XII Apoc.*

⁵ IV part., tit. xv, c. 2, § 2.

⁶ S. Pie V.

globe lumineux qu'on nomme le soleil, qu'il ne descende sur nous de grâces des mains bienfaisantes de Marie. Aussi applaudissons-nous aux gravures qui la représentent avec des mains entièrement ouvertes et d'où jaillissent mille rayons, emblèmes de bienfaisance. Si l'art n'approuve pas cette idée, elle sourit à la foi et à la piété; car elle exprime une bien douce et bien consolante vérité.

Oui, oui! Marie est, après Dieu, le secours le plus puissant, le plus efficace des chrétiens. Les malades, elle les guérit; les affligés, elle les console; les orphelins, elle devient leur mère; les aveugles, elle les éclaire; aux naufragés, elle tend la main; aux sourds, elle ouvre les oreilles; elle fortifie les faibles; elle ramène les pusillanimes; elle encourage ceux qui chancellent; elle relève ceux qui sont tombés; elle cicatrise les plaies de ceux qui sont blessés. Maux privés, maux publics, tout cède à son empire; famines, guerres, pestes, tempêtes, tout reconnaît ses lois, tout obéit à sa puissance.

Elle est le rempart des chrétiens contre les ennemis invisibles et contre les ennemis visibles.

Aussi saint Grégoire de Nicomédie ¹, saint André de Crète ou de Candie ² et saint Jean de Damas ³ voient Marie dans ce tabernacle dont il est dit au vingt-sixième chapitre du Lévitique : « Je placerai mon tabernacle au milieu de vous; il vous protégera; et tant qu'il sera avec vous, je ne vous

¹ Orat. de oblat. Deip.

² Serm. de Annunt.

³ Orat. de Nativit. Virg.

abandonnerai pas ; » et au chapitre IV du prophète Isaïe « Un pavillon sera dressé pour les enfants d'Israel contre les ardeurs du soleil, et un abri sera élevé aussi pour eux contre la pluie et la tempête. »

Sur quoi le pieux Poiré s'écrie : Qui pourrait tenir le compte de tous ceux qui ont été mis en liberté pour avoir eu recours à ce tabernacle divin ? Qui pourrait priser l'assurance que nous avons en la Mère de Dieu ? Qui pourrait décrire les inventions qu'elle a pour nous prêter main forte et pour nous tirer du milieu des dangers ? Qui serait capable de représenter avec quelle affection elle nous vient au secours et nous préserve de mauvaises rencontres ? Que n'a-t-elle pas fait et que ne fait-elle pas tous les jours pour aviver en nous la confiance d'aller droit à elle en toutes nos nécessités ? Tantôt on la voit tenant les siens par la main pour les empêcher de tomber ; tantôt les couvrant de son grand manteau ; d'autres fois les portant dans son sein, comme ses enfants bien-aimés. En quoi se découvrent, d'un côté, son admirable douceur, et, de l'autre, l'assurance de ses nourrissons. Car il ne faut pas estimer, dit le dévôt abbé Guéric, que ce soit un plus grand privilège d'être admis au sein d'Abraham, que d'être reçu en celui de Marie ; au contraire, c'est avoir part à la prérogative du Roi de gloire qui a établi en elle son trône et sa demeure. Heureux donc, mille fois heureux ceux qui jouissent de l'avantage de cette admirable protection !

Ah ! qu'elle est bien pour eux, qu'elle est bien pour tous les chrétiens une cause ineffable de joie !

Oui, Marie, oui, Mère de Dieu, vous êtes cette glorieuse et vivante cité du grand Roi, cette montagne de Sion qui présente le flanc aux vents de l'aquilon, et qui a pour fondement la joie de toute la terre¹, la joie même du ciel, dont vous réparez les pertes, dont vous relevez les ruines, dont vous complétez la milice, dont vous remplissez les sièges laissés vacants par la défection de Lucifer et de ses anges.

Mais vous êtes surtout la joie de notre terre, et plus spécialement encore la joie du peuple chrétien. Oui, quand vous écartez de lui les maux qui le menacent ou qui l'accablent, quand vous imposez silence à la foudre qui gronde au-dessus de sa tête, quand vous enchaînez les vents qui battent le vaisseau de l'Église; quand à une profonde et noire obscurité vous faites succéder une vive lumière, et quand après l'orage vous ramenez le calme; quand vous faites rentrer au bercail des brebis égarées; dans la maison paternelle, de malheureux enfants prodigues; et dans le port, des naufragés, vous êtes, oui vous êtes la cause de notre joie! Et vous l'êtes encore quand vous affermissez les justes, quand vous nous obtenez de vaincre nos passions, quand vous faites fleurir parmi nous la paix, la concorde, l'union, la justice, la charité, l'humilité, la continence, la tempérance, toutes les vertus!

Comme la guérison est au malade une source de joie; comme la liberté et l'affranchissement comblent l'esclave et le captif de bonheur; comme le retour dans la patrie inonde de délices le cœur de l'exilé et du proscrit; comme le repos

¹ Ps. XLVII.

rend la vie au voyageur exténué, et une source limpide au cerf mourant de soif, ainsi vous êtes, ô Marie, la joie de tous les chrétiens ! ainsi vous êtes leur allégresse, ainsi vous êtes leur bonheur !

O Marie, vous qu'un saint docteur ¹ appelle notre espérance immuable, notre meilleur refuge, notre garde continue, notre sentinelle de jour et de nuit, notre infaillible secours, notre ferme défense, notre mur inexpugnable, notre fort imprenable, notre rempart assuré, la tour et la retraite des assiégés, le port de ceux que bat l'orage, la caution des pécheurs, l'asile des criminels, le rappel des bannis, la réconciliation des disgraciés, la réhabilitation des condamnés, la bénédiction de ceux que Dieu avait déjà maudits, la rosée bienfaisante des plantes mourantes et desséchées, ah ! soyez tout cela pour nous. C'est le cri, c'est la prière que vous adresse du fond de son néant un passager de ce vaisseau dont vous êtes la grande voile, un membre de cette Église dont vous êtes la noblesse ² et la magnificence ³, un enfant de cette famille dont vous êtes la mère, et un soldat de cette armée dont, après Dieu, vous êtes le chef.

¹ S. Germ. Constant. serm. de Assumpt. B. V. M.

² S. Anselm. *Alloquio celesti* 23.

³ S. Germ. Constant. erat. de dormit. B. V. M.



XXXIV

MARIE TRIOMPHATRICE DES HÉRÉSIES*Omnium hæresum interemptrix.*

S. LAUR. JUST. Sermon de Annunt.

Ce que, si l'on en croit la fable, l'hydre tuée par Hercule fut pour les environs de la forêt ou du marais de Lerne ; ce que le sanglier d'Erymanthe fut pour les pays de l'Arcadie ; le lion de Némée pour toute la contrée où il répandait la terreur ; ce que les oiseaux du lac de Stymphale, le taureau furieux qui désolait la Crète, ce que le sphinx, le minotaure et autres monstres furent pour les lieux témoins et victimes de leurs ravages ; ce que, si l'on en croit la légende, certains êtres malfaisants et horribles à voir furent, dans le moyen-âge, pour les diocèses de Paris, de Rouen, de Beauvais ; ce que, dans les visions apocalyptiques de saint Jean, le dragon fut aux étoiles, dont il balaya et fit tomber du ciel la troisième partie, l'hérésie l'est à l'Église de Jésus-Christ sur la terre. Oui, l'hérésie est encore aux enfants de la vraie foi ce que certains insectes sont aux forêts, aux vignes

et aux moissons qu'ils font mourir ; ce que certaines plantes parasites et nuisibles sont aux prairies qu'elles détériorent ; ce que certaines maladies sont aux hommes et aux animaux qu'elles déciment horriblement. L'hérésie, c'est l'orage qui arrache, du tronc qui leur donnait la vie, des branches qui tombent et meurent au pied de l'arbre dont elles puisaient auparavant la sève vivifiante ; l'hérésie, c'est la pustule maligne et pestilentielle qui, gangrénant les membres, en détermine la mort et l'amputation : l'hérésie ! oh ! qui dira les innombrables victimes dont cette fille de l'enfer a peuplé le noir séjour ? Qui dira l'affreux carnage qu'elle a fait dans l'Église ? Et combien n'en eût-elle pas fait encore davantage, si Dieu n'eût mis un frein à sa puissance dévastatrice.

Mais le Dieu qui opposa deux femmes, Débora et Jahel, à Sisara, général des troupes de Jabin ; le Dieu qui ne voulut que le bras d'une femme pour arrêter les triomphes de l'orgueilleux Holopherne ; le Dieu qui n'employa qu'une Juive timide, pour abattre la puissance du superbe et cruel Aman, ce Dieu a voulu aussi armer le bras d'une femme contre le père de l'erreur, et faire de cette femme une armée qui l'écraserait et le réduirait en poudre.

Marie fut choisie pour cela ; c'est elle qui était dans la pensée de Dieu ; c'est elle que Dieu avait en vue, quand, après la chute d'Eve, il dit au serpent séducteur : *La femme t'écrasera la tête*. Evidemment cette prédiction ne pouvait pas regarder celle que le démon venait de faire prévariquer ; elle ne pouvait concerner aucune de ses filles, héritières de la faute et de la faiblesse de leur mère. Elle ne pouvait

avoir trait qu'à celle qui devait être pure et immaculée dès sa sortie du néant. Aussi Jahel, Judith, Esther, victorieuses de Sisara, d'Holopherne et d'Aman, ne furent que des annonces et des types figuratifs des triomphes de Marie sur celui qui, par le mensonge, fut homicide dès le commencement.

Pour cela, Dieu la revêtit d'une force égale au nombre et à la malice des ennemis. Aussi saint Bernardin entend-il de la sainte Vierge ces paroles de l'Ecclésiastique : J'ai brisé, j'ai broyé, par la puissance de mon bras, la tête des orgueilleux et des superbes ¹. Et, en effet, quels sont, par excellence, les orgueilleux et les superbes? Sinon les hérétiques, qui ont dit, après les impies dont parle le roi-prophète : « Nos esprits sont indépendants; ils ne relèvent que d'eux-mêmes; nul n'a sur eux droit de contrôle; car nos pensées sont à nous, et nos paroles aussi, *labia nostra a nobis sunt* : *quis noster Dominus est* ²? Nous seuls sommes les juges de nos opinions comme de nos croyances, et nul n'a droit de nous dire : Pourquoi pensez-vous ainsi? »

Mais quels sont les droits de Marie au titre que nous lui donnons en tête de ce chapitre? Ces droits sont innombrables, ils sont incontestables.

Et d'abord n'est-ce pas elle qui a donné au monde Jésus-Christ, l'éternel et brillant soleil de justice, lequel a dissipé les ténèbres de l'erreur. Or, de même que l'aurore partage avec le soleil l'honneur de mettre en fuite les ombres de la

¹ *Omnium excellentium corda virtute calcavit. XXIV, 41.*

² *Ps. 11, 5.*

nuît, ainsi la sainte Mère de Dieu partage avec son divin Fils l'honneur d'avoir fait disparaître les ténèbres morales qui nous cachent et nous dérobent la lumière de la vérité. Marie n'est-elle pas encore cette invincible lionne de laquelle est né ce redoutable lion de Juda qui a terrassé l'hérésie? N'est-ce pas elle qui a été la maîtresse, l'institutrice de ces apôtres dont les écrits sont comme autant d'arsenaux où l'on trouve toutes les armes à opposer aux attaques et aux efforts de l'hérésie? N'est-ce pas elle qui assiste, qui seconde, qui encourage, qui protège les Pères et les docteurs dans leurs luttes intrépides contre les partisans de l'erreur, comme on l'a vu notamment dans celles de saint Dominique contre les Albigeois? Enfin n'est-ce pas elle qui, par ses mérites et ses prières, arrête les progrès du mal et obtient la victoire aux soldats de la vérité, comme autrefois Moïse, en élevant ses mains vers le ciel, obtint de Dieu le triomphe des armées d'Israël ¹.

Oui, nous répondra saint Bernard, Marie est cette femme qui, dès l'origine des choses, fut promise à la terre comme devant écraser, sous son pied triomphant, la tête de l'ancien serpent, lequel, en mille manières, par mille replis et par mille artifices, a cherché à la mordre et à la blesser au talon sans pouvoir y parvenir. Tant s'en faut même qu'il ait pu venir à bout de ses desseins, qu'au contraire elle seule a réduit à néant la malice des hérétiques. En effet, parmi eux l'un a dit que Jésus-Christ n'avait pas pris notre nature de la substance de cette Vierge; l'autre, comme un serpent

¹ C. de Veg. num. 1121

impur, a sifflé l'impiété en avançant que Marie ne l'avait pas enfanté, mais seulement rencontré, et qu'elle n'était pas sa mère naturelle, mais seulement sa mère adoptive. Celui-ci a prétendu qu'elle avait eu des enfants de saint Joseph, son époux, après son enfantement divin; celui-là, ne pouvant l'entendre appeler Mère de Dieu, lui enlevait ce titre qui fait toute sa gloire. Mais tous ces pièges furent découverts, toutes ces mines éventées, toutes ces batteries démontées, tous ces ennemis pulvérisés, tous ces blasphèmes confondus; et, en dépit de toutes ces clameurs de l'enfer, toutes les générations la proclament bienheureuse ¹.

Et ce n'est pas seulement saint Laurent Justinien, ce n'est pas seulement saint Bernard, qui font de la sainte Vierge le fléau de l'hérésie. Les saints Pères sont unanimes, dit le pieux Poiré, à reconnaître qu'elle a été tout particulièrement choisie de Dieu pour combattre et pour exterminer ce dragon de l'abîme. Saint Athanase la nomme la ruine et la destruction de toutes les hérésies ². Saint Cyrille d'Alexandrie, dans son admirable discours contre Nestorius, l'appelle le fouet, la verge de la foi orthodoxe contre l'hétérodoxie ³. Saint Sophrone ⁴ et l'abbé Rupert lui reconnaissent la même puissance et lui donnent le même titre.

Mais quoi, se demande ici l'auteur de la *Triple Couronne*, ne pourra-t-on pas s'écrier : Le zèle non pareil de saint

¹ Serm. sup. *Signum Magnum*.

² Interitus hæreseon. Serm. de Deip.

³ Virga orthodoxæ fidei.

⁴ Contritio pravitatis hæreticæ. Serm. de Assumpt.

Athanase à poursuivre les ariens et à les discréditer partout ; sa patience indomptable à souffrir tant d'affronts qu'ils lui ont faits ; le long et continuel martyre qu'il a enduré à ce sujet, ne seront-ils donc comptés pour rien ? Quoi ! les doctes écrits de saint Irénée, de Tertullien et de saint Épiphanes, n'auront-ils servi de rien ? Pour néant donc saint Hilaire aura tant travaillé contre les ariens ; pour néant saint Jérôme aura tant sué à soutenir les efforts de Jovinien, de Vigilance et de beaucoup d'autres ; pour néant saint Augustin aura pris tant de peines à combattre les donatistes, les manichéens, les pélagiens et les autres ennemis semblables de la vérité. Il faudra donc abattre les trophées et ensevelir les mémoires de tant de doctes écrivains et de valeureux combattants qui ont soutenu la cause de Dieu et de l'Église aux dépens de tout ce que la vie peut avoir de plus agréable ¹ ?

Non, non, répondrons-nous ; non, nous n'oublions pas, nous ne perdons pas de vue, nous ne comptons pas pour rien les longues et fréquentes veilles, les études profondes, les recherches savantes, les raisonnements, la dialectique des défenseurs de la vraie foi ; non, nous ne faisons pas peu de cas des travaux et du zèle des Pères ci-dessus nommés, auxquels il faut ajouter saint Justin, saint Grégoire de Nazianze, saint Vincent de Lérins, saint Sophrone, saint Jean de Damas, saint Anselme de Cantorbéry, saint Germain d'Auxerre, saint Loup de Troyes, saint François de Sales, et mille autres qui en vinrent bravement aux mains avec

¹ Tom. II, p. 447.

les enfants de l'erreur. Mais, sans rien ôter du mérite de ces forts en Israel, nous dirons avec vérité qu'ils n'ont tous combattu que comme simples soldats, comme officiers, comme capitaines, dans ces armées du Seigneur, dont Marie est la générale, selon l'expression de l'un de ses panégyristes ¹. Aussi, de même que quand une bataille est gagnée, on en attribue toute la gloire non pas aux simples soldats, non pas même aux officiers, quelque bravoure et quelque habileté qu'ils aient déployées, mais uniquement au commandant en chef, ainsi est-il légitime de faire honneur à Marie de toutes les défaites essuyées par l'hérésie, de toutes les victoires remportées par l'Église sur les partisans de l'erreur; et cela lors même que les pontifes, les docteurs, les théologiens, les prédicateurs et tous les enfants de lumière ont noblement fait leur devoir; car c'est sous les enseignes de Marie, comme sous le drapeau de leur reine, qu'ils ont guerroyé pour Dieu; c'est elle, c'est Marie qui les a conviés, appelés, invités, enrôlés pour les combats du Seigneur; c'est elle qui les a salariés, soudoyés d'un million de faveurs et de grâces extraordinaires; elle qui leur a donné la rectitude du jugement, la droiture et l'intelligence pour distinguer le vrai du faux et la lumière des ténèbres ². C'est elle qui les a enflammés de courage et pénétrés d'ardeur; elle qui leur a fourni des armes et des munitions pour couper, dit de Véga, la tête au sphinx de l'erreur et au Goliath de l'hérésie; c'est

¹ Poiré, *Tripl. Cour.*, p. 417 et 419.

² Ego mater agnitionis. Eccl., xxiv, 24.. Eruditio intersum cogitationibus. Prov., viii, 12.

elle qui a conduit la main de ces milliers d'écrivains dont les plumes ont été, ainsi que s'exprime le même auteur, comme autant de flèches ailées, comme autant de traits mortels qui ont percé les hérésiarques et leurs sectaires.

C'est donc à bon droit que l'on pourrait l'appeler encore le marteau de l'hérésie, comme autrefois un grand et habile capitaine français fut surnommé le marteau des Sarraïns, saint Antoine de Padoue le marteau des hérétiques ¹, et saint Ephrem la hache et la framée qui tuent l'erreur ².

Richard de Saint-Laurent la compare, lui, à la mer Rouge : Par elle, dit-il, comme les Israélites le firent à la faveur de la mer Rouge, les fidèles passent au port de l'éternelle félicité ; tandis que les hérétiques, figurés par les Égyptiens qui poursuivaient le peuple de Dieu, sont submergés et engloutis, parce qu'elle est la ruine de toutes les erreurs ³.

Ce qu'Œdipe fut pour le Sphinx, dit encore de Véga, Hercule pour l'hydre de Lerne, Bellérophon pour la Chimère, Marie l'est pour l'hérésie ⁴.

Aussi le saint Époux lui dit-il : « Votre cou, ô ma bien-aimée, est comme la tour de David qui est environnée de bastions et couronnée de crénaux ; à ses murailles sont suspendus mille boucliers, armures des forts ; » paroles que Théodoret développe ainsi : Votre cou, qui porte et soutient votre visage et votre tête, possède toutes les sciences que peuvent

¹ In ejus vita. Apud Surium 43 Maii.

² D. Chrysostom. Serm. de Pseudo-Prophetis.

³ Lib. 1.

⁴ Num. 4425.

avoir les autres, et au moyen desquelles, comme avec autant de traits, vous percez tous vos adversaires ; il a aussi des boucliers pour vous couvrir, vous protéger et éteindre les traits enflammés de l'ennemi ; car, revêtue et munie de cette armure spirituelle, vous pouvez aisément blesser vos ennemis, puisque vous êtes abondamment pourvue des flèches des braves, et qu'il vous est facile de les réduire au silence et de mettre à nu leur faiblesse, tantôt par les prophètes, tantôt par les apôtres.

Mais pourquoi nous tourmenter à chercher de tous côtés des preuves et des arguments en faveur de notre thèse ? N'avons-nous pas l'Église, qui crie à Marie d'une voix haute, imposante et infaillible : Réjouissez-vous, glorieuse Vierge ; car seule vous avez brisé, vous avez foudroyé toutes les hérésies d'un bout du monde à l'autre, et depuis le commencement jusqu'au jour où nous vivons. *Gaude, Maria Virgo, quæ sola cunctas hæreses interemisti in universo mundo* ¹.

Certes, si ce n'était pas l'oracle infaillible de Dieu qui tienne un semblable langage, si nous le trouvions dans un auteur de peu de renommée, s'il était exclusivement notre langage à nous, combien nous accuseraient d'exagération et peut-être de blasphème ? mais c'est la voix infaillible de Dieu même, c'est l'Église universelle qui accorde à Marie une si grande puissance contre l'erreur.

Et remarquez qu'elle ne fait aucune exception. D'après elle, ce ne sont pas quelques hérésies seulement que la Vierge a étouffées ; mais ce sont toutes les erreurs qui sont

¹ Liturg.

sorties de l'abîme; aussi bien dans les premiers jours que dans ces derniers temps, aussi bien en Orient qu'en Occident : *Cunctas hæreses interemisti in universo mundo*; et remarquez encore que l'Eglise attribue à Marie seule ces innombrables triomphes, ces éclatants succès; elle ne lui donne point d'auxiliaires; elle ne veut pas enlever un rayon à son auréole, un fleuron à sa couronne, une feuille à ses palmes, pour les donner à qui que ce soit; elle ne veut pas qu'il soit dit que Marie partage avec d'autres la gloire du triomphe: non, l'Eglise ne voit que la Vierge, *sola interemisti*; elle oublie les soldats, les officiers, toute l'armée, pour n'acclamer que celle qui la commande.

Sans doute la pensée de cette Eglise n'est pas de ravir à Dieu la première part de gloire qui lui revient de droit, et nécessairement, dans l'extinction des hérésies: non certainement; car elle proclame implicitement que la plus grande partie de l'honneur de ces victoires appartient au Très-Haut, puisque Marie n'est si puissante que par suite de sa divine maternité et de son union avec Dieu, dont elle n'est après tout, en cela comme en tout le reste, que l'humble créature et l'instrument souple et docile; car c'est lui qui, avec le bras de cette Vierge, fait, dans son immense empire, des choses étonnantes, précipite Lucifer du trône de son orgueil, et renverse les superbes, comme on l'a vu, en France, se servir de l'épée d'une pauvre bergère pour chasser les hordes anglaises qui infestaient notre sol.

Et cette puissance de la Vierge sur le démon de l'hérésie est aussi ancienne que l'Eglise.

Nous avons vu ailleurs de quelle considération et de quelle autorité elle avait joui, de son vivant, auprès des douze premiers prédicateurs de la foi évangélique¹. O Mère, s'écrie à ce propos Eusèbe d'Emissène, ô Mère très sage, et seule digne d'un pareil Fils! C'est elle qui conservait si bien dans son cœur et confiait si fidèlement à sa mémoire toutes les paroles sorties de la bouche de Jésus, tous les faits et toutes les particularités de sa vie toute divine, que plus tard elle put, en les rapportant, en les révélant, et en les racontant, les faire écrire et publier par toute la terre, et les porter à la connaissance de toutes les nations; car c'est d'elle que les apôtres ont appris toutes ces choses; et c'est sous sa dictée qu'ils les ont écrites, et qu'ils nous les ont transmises pour être lues par nous.

Le noble collège des apôtres, dit à son tour saint Sophron, ne quitte pas Marie après l'ascension de Jésus; mais cette admirable Vierge, en s'enfermant avec eux dans le Cénacle, et en en sortant avec eux, fut bien plus à même de leur parler confidentiellement du mystère de l'Incarnation; d'autant plus que, dès le principe, le Saint-Esprit lui avait révélé et enseigné toutes choses avec une étonnante abondance de lumières et qu'elle avait vu de ses yeux tout ce qu'elle rapportait².

Saint Bernard n'est pas moins clair dans sa quatrième homélie sur l'évangile *Missus est*, où il dit formellement : La grossesse d'Elisabeth fut révélée de préférence à Marie,

¹ Serm. 2 de Nativit. Domini.

² Serm. de Assumpt.

pour que, connaissant mieux et l'avènement du précurseur et celui du Sauveur, et l'ordre et la nature des faits, elle pût mieux en instruire plus tard les écrivains et les prédicateurs de l'Évangile, elle qui dès le principe avait été parfaitement et divinement renseignée sur tous ces mystères. Et c'est encore ce que confirme saint Ambroise ¹, en disant qu'il n'est pas surprenant que saint Jean l'Évangéliste ait mieux parlé que tous les autres des mystères de Dieu, lui qui avait vécu dans la société et dans l'intimité de celle qui fut comme le secrétaire, comme la confidente des secrets du ciel.

Ce n'est donc pas sans raison que saint Ignace appelait Marie la maîtresse, l'institutrice de la religion chrétienne ².

Aussi, comme nous l'avons déjà dit, ne resta-t-elle si longtemps sur la terre, après l'ascension du Sauveur, que pour achever l'instruction évangélique des fidèles et les consoler du départ et de l'absence de Jésus-Christ; et ses paroles étaient tellement efficaces, tellement puissantes sur les cœurs pour y jeter des germes de vertu et pour les arracher au vice, que l'abbé Rupert dit d'elle : La bienheureuse Vierge parle si bien aux fidèles, après le retour de Jésus dans le sein de son Père, que son céleste Époux put lui dire : Vos lèvres, ô mon amie, sont un rayon de miel, et vos paroles sont un verger de fruits délicieux et une source limpide. Mais ce que ce docte et pieux abbé dit sur cette interrogation du sacré cantique : *Quel est votre bien-aimé ?* va bien mieux

¹ Lib. de Invidiis. VIII. c. 7.

Epist. ad Joan.

encore à notre sujet. *Quel est votre bien-aimé?* Admirable question ! s'écrie-t-il, si nous nous reportons à ces temps de triste mémoire où vous, la bien-aimée, étiez restée au milieu de nous, dans l'intérêt de l'Évangile de votre bien-aimé; à ces temps où, maîtresse absolument nécessaire, et témoin irrécusable contre les Juifs qui blasphémaient, et contre les hérétiques dont tous les efforts tendaient à corrompre la saine doctrine, vous demeuriez attachée à la prison de votre corps et à la terre de notre exil. Alors il fallait frapper à la porte de la vérité; alors il fallait consulter l'oracle du Saint-Esprit, c'est-à-dire le sanctuaire de votre sacré cœur, pour obtenir que, de vive voix, vous apprissiez quelle est la règle de doctrine qu'on doit nécessairement tenir, avec le témoignage des Écritures que votre mémoire possédait si bien.

Remarquons dans ce passage, où tout est digne d'attention, ces paroles : *Maîtresse nécessaire et témoin irrécusable contre les hérétiques : Magistra necessaria et testis valde idonea contra.... hæreticos*. Pouvons-nous rien trouver qui aille mieux à notre thèse? Richard de Saint-Laurent est donc bien fondé à appliquer à la très sainte Vierge ce qui est dit de la Sagesse, que c'est elle qui enseigne la science de Dieu et que c'est elle aussi qui fait les amis de Dieu et les prophètes, c'est-à-dire les sages ¹.

Ajoutons encore ici un passage où saint Anselme expose avec lucidité comment Marie fut, sous l'intendance et la direction du Saint-Esprit, la maîtresse des apôtres : Il était

¹ Lib. XII de Laudib. Virg.

utile et nécessaire, dit-il, à notre foi, que Marie restât pour converser avec les apôtres après l'ascension de leur maître; car, bien qu'ils eussent été instruits de toute vérité par l'Esprit-Saint, cependant instruite elle-même par le même Esprit de vérité, elle pénétra incomparablement plus avant qu'eux dans toute la profondeur des mystères surnaturels; et il arriva de là qu'elle leur révéla touchant les mystères de Jésus-Christ plusieurs choses qu'elle connut non seulement par la révélation et par la science, mais encore par l'expérience ¹.

Le Saint-Esprit la gratifia donc, dès lors, de la palme du doctorat; il la plaça donc, dès lors, à la tête de toutes ses écoles, et la donna pour précepteur à tous les chrétiens, pour maîtresse à toute l'Église ².

En vain, depuis Ebion et Cerinthe jusqu'à nos jours, l'hydre de l'hérésie a mugi et s'est ruée contre l'Église; Marie l'a enchaînée; car c'est cette Vierge, dit saint Jérôme ou saint Sophrone, qui seule a réduit à néant la malice des hérétiques; elle est la seule qui, après Dieu, nous affermisse et nous confirme dans toute vérité ³. Et voilà pourquoi saint Cyrille d'Alexandrie l'appelle le sceptre de l'orthodoxie ⁴, voilà pourquoi les hymnes grecs lui donnent le titre d'appui des dogmes chrétiens: Parce que, dit de Véga, elle soutient, elle étaie, par la force de son bras,

¹ Lib. de excellent. Virg.

² G. de Veg. num. 1114.

³ Serm. de Assumpt.

⁴ Sceptrum orthodoxæ fidei. Homil. advers. Nestor.

l'Église qu'attaquent avec fureur les hérésies, et que, par ses prières, elle obtient de Dieu de dignes et habiles ministres de l'Évangile, qui deviennent comme les piliers, comme les arcs-boutants de l'Église, quand cette Église semble près de tomber sous les coups de l'erreur.

Certes, si, sur la terre, un soldat est plus ou moins considéré selon qu'il a fait plus ou moins de campagnes au service de la patrie; si chaque affaire sanglante à laquelle il a assisté est pour lui comme un fleuron; si la gloire d'un général se compose d'autant de batailles qu'il a gagnées, d'autant d'ennemis qu'il a vaincus, d'autant de provinces qu'il a défendues ou conquises, d'autant de villes qu'il a ou prises ou protégées, d'autant de corps d'armée qu'il a défaits; si, pour le récompenser, on lui érige partout des colonnes, des trophées, des monuments où sont inscrites et représentées les victoires qu'il a remportées, de quelle gloire, ah! de quelle gloire ne doit pas jouir au ciel la très auguste Vierge pour les innombrables triomphes obtenus par elle sur l'erreur! Dieu seul sait le nombre et l'importance de ces avantages. Nous connaissons bien, nous, les ravages de l'hérésie, les victimes qu'elle a faites, ses succès, ses conquêtes; mais nous ne savons pas ce qu'elle aurait osé et fait, si la *Vierge puissante*, si notre grande héroïne n'eût pas arrêté sa marche triomphale et dévastatrice; nous ne savons pas jusqu'où elle serait allée, si Marie n'eût pas mis une digue à ses flots désastreux et à ses vagues écumantes; nous ne savons pas combien elle a préservé de fidèles, de provinces, de royaumes, qui, sans elle, auraient fait naufrage dans la foi; nous ne

savons pas combien, elle qui habite dans la sagesse et la prudence ¹, elle qui a l'esprit subtil ² et qui sait dénouer les nœuds des argumentations les plus captieuses et les plus entortillées ³, nous ne savons pas combien elle a éclairé d'esprits et ouvert d'intelligences, pour leur faire voir les pièges qui leur étaient tendus, les sophismes par lesquels on voulait les tromper. C'est le secret du ciel ; mais c'est de ce secret que la terre ignore et que les bienheureux connaissent, c'est, disons-nous, de ce mystérieux secret que se compose une grande partie de l'auréole de Marie.

Ah ! si de belles couronnes ceignent, dans l'heureux séjour, le front noble et radieux des Justin, des Irénée, des Athanase, des Chrysostome, des Cyrille d'Alexandrie, des Jérôme, des Augustin, des Epiphane, des Hilaire de Poitiers, et de tous ceux dont les livres ont été ici-bas et dans l'Eglise un vase précieux de science sacrée ⁴, et qui se sont mesurés corps à corps avec les hérésies, combien la tête royale de Marie n'est-elle pas plus chargée de lauriers ; si tous ces braves du véritable Israel brillent dans l'assemblée des élus comme la splendeur du firmament ⁵, pour avoir combattu une ou deux, ou trois hérésies, combien plus Marie, qui les a foudroyées toutes et pulvérisées toutes !

Ah ! il nous semble qu'éternellement elle chante ces glo-

¹ *Habito in consilio. Prov., VIII.*

² *Est in ea spiritus subtilis. Sap., VII.*

³ *Scit dissolutiones argumentorum. Sap., VIII.*

⁴ *Vas pretiosum labia scientiæ. Prov., XX.*

⁵ *Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti. Dan., XII.*

rieux triomphes, comme la pieuse Esther dut chanter, après la disgrâce et la mort ignominieuse de l'ennemi de son peuple, de cet Aman qui avait juré d'exterminer toute la nation juive, depuis le fleuve Indus jusqu'à l'Ethiopie¹.

Il nous semble qu'éternellement elle chante ces glorieux triomphes, et qu'avec l'enthousiasme et la reconnaissance de la veuve de Lapidoth après la défaite honteuse des troupes de Jabin, elle s'écrie en un langage bien plus sublime encore que celui de l'héroïne de Béthel :

Vous qui parmi les enfants d'Israel, vous qui dans l'Eglise de mon Fils sur la terre avez volontairement offert votre corps aux longues veilles, votre esprit aux profondes études, tout votre être à la défense des célestes vérités, et même votre vie au péril, bénissez le Seigneur.

Ecoutez, rois du ciel; prêtez l'oreille, princes de l'empyrée : c'est moi qui chanterai le Seigneur, c'est moi qui célébrerai le Seigneur, Dieu d'Israel.

Aux jours des grandes épreuves, aux jours des nombreuses défections, aux jours où Satan cribla l'Eglise comme on crible le grain, les voies de Sion pleurèrent, car plusieurs de ceux qui les avaient battues marchèrent en des voies détournées.

Alors on vit les forts défaillir en Israel; les pontifes, les docteurs, tous les pasteurs perdirent courage; en vain ils lançaient des traits, ces traits n'atteignaient pas l'ennemi; il fallut que je me levasse, que Marie, qu'une Vierge-Mère,

¹ Qui sponte obtulistis de Israel animas vestras ad periculum benedicite Domino. Judic., v, 2.

se levât en Israel. Le Seigneur lui a suscité des combats d'un genre nouveau. Ce n'est pas moi, c'est le Seigneur qui renverse la force des ennemis. On ne voyait, dans cette guerre, ni bouclier, ni lance, parmi les quarante mille guerriers d'Israel ; car leurs armes étaient non matérielles, mais spirituelles, pour la destruction de l'erreur et le renversement des doctrines de mensonge ¹. Mais mon cœur aime les princes d'Israel ; mon cœur aime les chefs de l'armée de mon Fils, les apôtres, les pontifes, les docteurs ; vous qui avez couru volontairement au péril, vous qui avez intrépidement armé vos mains pour le combat, bénissez le Seigneur. Vous qui êtes montés sur des chars éclatants, vous qui aviez pour combattre et pour lancer vos flèches les chaires des métropoles et des cathédrales, vous qui étiez assis sur le tribunal comme juges des consciences, comme interprètes de la loi, comme oracles de la vérité, vous qui vous avanciez dans le chemin à la tête des peuples, parlez. Que sur la terre, que dans le lieu où les chars de nos ennemis ont été brisés, leurs traits émoussés, leurs boucliers percés, leurs casques enlevés, leurs bataillons enfoncés et où leur armée a été taillée en pièces, que là on raconte les sévères justices du Seigneur à l'égard de nos ennemis et sa clémence envers les tribus d'Israel. Car alors le peuple de Dieu descendit en vainqueur jusqu'aux portes de l'ennemi et triompha, puisque les portes de l'enfer ne prévalurent pas contre l'Église de Jésus. Levez-vous donc, Marie ; levez-vous, levez-vous, et chantez le cantique de gloire et

¹ II Cor. x, 4, 5.

d'actions de grâces. Les débris de notre peuple ont été sauvés; le Seigneur a vaincu les forts de l'abîme. Alors Ruben, alors l'enfer a été divisé contre lui-même, et les vaillants de ce noir séjour se sont disputés entre eux; la confusion s'est mise dans leurs rangs. Le ciel a combattu contre eux; la milice du ciel, semblable aux étoiles qui gardent leur rang et leur place, a combattu contre Sisara, contre l'ange déchu. Le torrent de Cison et le torrent de Cadumim ont roulé leurs cadavres. Ils ont été submergés dans les flots de l'erreur et dans ceux de la colère; mon âme terrasse les forts. Alors les chefs de l'hérésie se renversèrent les uns sur les autres, se divisant, se combattant, et ne s'entendant plus. Maudissez la terre de Méroz, la terre du mensonge, dit l'ange du Seigneur; maudissez ses habitants. Qu'ainsi périssent tous vos ennemis, Seigneur, et au contraire que ceux qui vous aiment et qui ont connu votre parole brillent comme le soleil resplendit à son lever!

Enfin il nous semble que Marie chante éternellement ses triomphes sur l'hérésie, comme la veuve de Manassès chanta sa victoire sur le chef de l'armée d'Assyrie, et qu'elle dit aussi :

Louez le Seigneur notre Dieu, qui n'a point délaissé ceux qui ont espéré en lui, et qui a accompli en moi, sa servante, la miséricorde qu'il avait promise à la maison d'Israel¹, et qui a fait périr par ma main l'ennemi de son peuple... Chantez donc le Seigneur; exaltez et invoquez son nom; le Seigneur renverse les armées; Jehovah est son nom. Il a éta-

¹ Judith, xxiii, 47, 48.

bli son camp, c'est-à-dire son Église, au milieu de son peuple, pour nous délivrer de la main de tous nos ennemis. Assur, le démon de l'erreur, est venu contre nous dans la grandeur de sa force; sa multitude a desséché les torrents, et ses coursiers ont couvert les vallées. Il a dit qu'il brûlerait mes frontières et qu'il ferait périr mes jeunes gens sous le glaive; qu'il donnerait en proie mes enfants et les vierges en captivité. Mais le Seigneur tout-puissant l'a frappé; il l'a livré aux mains d'une femme, et il l'a percé; car ce fort n'est point tombé devant les jeunes guerriers; les fils de Titan ne l'ont point frappé; les géants ne se sont point opposés à lui; mais Marie, fille de David, l'a perdu et anéanti; et elle lui a tranché la tête avec son propre glaive. Les Perses, les ennemis de Dieu et de son Église, ont été épouvantés de son courage, et les Mèdes, autres ennemis de Dieu et de l'Église, l'ont été de son audace. Alors tout le camp des Assyriens, ou hérétiques, a poussé des hurlements, quand les miens ont paru comme un faible et petit troupeau devant une armée de lions. Et pourtant tous ces lions ont péri dans le combat devant la face du Seigneur. Chantons-lui donc un hymne! Oui, Seigneur, vous êtes grand et magnifique dans votre puissance, et nul ne peut vous vaincre! Que toute créature vous bénisse! Car malheur à la nation qui s'insurge contre mon peuple, contre la race fidèle! Le Seigneur se vengera d'elle et la visitera au jour du jugement; et il donnera sa chair à la flamme et aux vers, afin que tous soient consumés et tourmentés à jamais ¹.

¹ Ibid., xvi.

En appliquant ces deux citations aux principales hérésies, et notamment à celles d'Arius, de Mahomet et de Luther, et aux ravages exercés par les Huns; les Vandales, les Goths, les Visigoths, les Turcs, les Maures et les Huguenots, on y trouvera des analogies frappantes avec les maux que ces sectes ont fait souffrir à l'Église, et avec la mort tragique des Cérinthe, des Arius, des Nestorius, des Attila, des Luther, des Calvin, etc.

Tels sont, autant du moins que les accents de la terre peuvent ressembler à ceux du ciel, — les accents de deux femmes juives aux accents de l'immortelle et glorieuse Reine des chrétiens, — tels sont les hymnes de Marie, bouclier et rempart de l'Église militante.

Quant aux soldats de cette Église qui ont bien combattu, qui ont gardé la foi, et dont Dieu a ceint le front de la couronne immarcessible, ils s'écrient en regardant le trône de Marie, comme les Juifs de Béthulie à leur libératrice : « Le Seigneur vous a bénie en sa force et il a anéanti nos ennemis par vos mains. Vous êtes bénie par le Seigneur, le Dieu Très-Haut, au-dessus de toutes les femmes de la terre.... Béni soit le Seigneur qui a armé et dirigé votre bras contre la tête du prince de nos ennemis ! »

C'est ainsi que « maintenant tous les carrefours de la céleste Jérusalem et tous les endroits de l'Église militante retentissent de chants d'allégresse, et que partout s'entendent ces agréables paroles : Victoire gagnée ! Vive la Mère de Dieu ! Vive la générale de ses armées ! Vive le fléau et la ruine des hérésies ! Vive Marie, qui seule les a terrassées !

XXXV

POUVOIR DE MARIE SUR LES CHOSES DE CE MONDE

Imperatrix et monarcha mundi.

S. ANTONIN. 4 p., tit. 15, c. 22.

De nos jours, hélas ! plus que jamais, et dans nos tristes contrées plus qu'en aucun autre lieu du monde, les hommes s'enfoncent de plus en plus dans l'athéisme pratique. Pour l'immense majorité, pour la presque totalité, plus de culte public, plus de prière publique, plus d'adoration publique, plus de profession publique de foi et de respect envers la Divinité. Plus de jours consacrés à Dieu ; plus de jours de pénitence et de componction ; plus de participation aux mystères sacrés et aux grâces surnaturelles, par les moyens que le Sauveur a institués comme autant de canaux qui arrosent mystiquement l'Église, et y portent partout, à ceux qui veulent y puiser, la sainteté et la vie. De nos jours, hélas ! plus que jamais, et dans nos tristes contrées plus qu'en aucun autre lieu du monde, on dirait qu'il n'y a plus pour la terre d'autre ciel que cette voûte azurée qui doit tomber et périr,

quand l'édifice matériel dont elle est le superbe dôme périra tout entier lui-même. On dirait que, à part ce ciel que Dieu changera comme on change un vêtement usé ¹, il n'y en a pas un autre, bien plus beau, bien plus vaste, bien plus rempli de la gloire et de la majesté de Dieu ; on dirait qu'au-dessus de l'homme, ici-bas voyageur, il n'y a que des êtres tout à fait matériels, et point d'intelligences d'un ordre supérieur ; on dirait, en un mot, que le monde est vide de Dieu, comme une maison sans maître, un royaume sans monarque, un troupeau sans pasteur, une armée sans général, un corps sans âme ; ou dirait que rien ne survit pour nous à la dissolution de notre prison de boue, et qu'il n'y a en nous aucune substance capable de s'élever, quand le corps meurt, dans ces régions supérieures où tout devient impérissable. Les hommes de nos pays et de notre époque travaillent et remuent la terre, comme si, pour la féconder, il ne fallait que leurs bras, leur industrie, les rayons du soleil et des pluies favorables ². Mais de leur cœur ne s'élève plus une aspiration vers Dieu ; de leur bouche, ne part plus un cri de demande à Dieu, et leurs genoux ne savent plus se plier devant Dieu. Tel est, on ne peut le nier, l'état présent d'une partie considérable de la population, dans les temps où nous vivons, dans les lieux que nous habitons.

A voir l'indifférence impie de la plupart des hommes, on a lieu de se demander s'ils croient encore à l'existence d'un

¹ Ps. 101, 27.

² Apollo plantat, Paulus irrigat ; qui autem incrementum dat Deus est. I Cor., III, 7.

Être créateur, à l'immortalité de l'âme, et au dogme d'une vie future, heureuse ou malheureuse, selon qu'on aura mérité récompense ou châtiment.

Oui, voilà l'état effrayant, mais l'état incontestable de la plus grande portion de notre société.

Mais que résulte-t-il de là ? Ah ! vous le voyez, vous tous qui observez tant soit peu les maux qui nous dévorent ; vous voyez l'ambition, l'orgueil, l'indépendance, la haine de tout frein et de toute autorité, la soif brûlante des honneurs, des dignités, des plaisirs, des richesses ; vous voyez l'ambition, l'insurrection, le meurtre, les suicides, les convoitises, les systèmes les plus pervers et les plus dissolvants, les utopies les plus bizarres et les plus subversives, les projets les plus sinistres et les plus épouvantables, menacer la société d'une ruine prochaine. Aussi la peur est-elle partout : partout on craint, partout on tremble. L'avenir apparaît à tous, gros de malheurs et de désastres. On croit sentir déjà les premières oscillations, les premières secousses d'un tremblement de terre tel qu'on n'en a jamais vu, et qui bouleversera le monde social jusque dans ses fondements ; on croit déjà apercevoir les éclairs avant-coureurs ; on croit déjà entendre les sourds et lointains mugissements d'une tempête qui approche et qui désolera la face de la terre.

Dans cette situation des esprits et des choses, que fait-on ? Les uns poursuivent leurs projets de désorganisation et de destruction ; les autres qui craignent, s'étonnissent ; ils dorment, ils boivent, ils mangent, ils dansent, ils chantent, ils rient, ils jouent sur le volcan pour ne pas en entendre

les grondements souterrains ; ils vont, ils courent à leurs affaires, à leurs plaisirs : insensés ! qui touchent peut-être à leur dernière heure, et qui rêvent un lendemain que peut-être ils n'auront pas !

Cependant nos temples sont déserts, Dieu n'est pas invoqué ; les mains ne s'élèvent pas vers lui ; il est comme s'il n'existait pas, et le ciel est pour les hommes comme s'il n'était pas peuplé d'êtres qui peuvent nous assister, nous secourir et même nous sauver.

Pourtant il n'en est pas ainsi, et dans ce ciel la terre peut trouver son salut.

Ah ! que je serais heureux si, par quelques-unes des pages que j'ai déjà écrites, je pouvais appeler les pensées et les regards de ma chère patrie vers ces montagnes éternelles d'où coule, d'où descend tout secours pour la terre¹ ! Que je serais heureux si, par quelques-unes des pages que j'ai déjà écrites, j'avais pu lui rappeler que, dans le ciel des cieux, il y a un Dieu qui frappe et qui guérit, qui laisse aller jusqu'au bord de l'abîme et qui en retire ; un Dieu qui commande aux vents et à la mer, et qui est, pour les nations comme pour les individus, la résurrection et la vie ; un Dieu, enfin, qui a fait tous les peuples guérissables ; mais à la condition qu'ils s'approcheront de lui, comme les malades du médecin, pour être guéris par lui ! Que je serais heureux si, par quelques-unes des pages que j'ai déjà écrites, j'avais pu rappeler à ma patrie bien-aimée que, près de ce même Dieu éternel et tout-puissant, est assise une femme qui n'est pas seulement

¹ *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi. Ps. 120, 4.*

reine des immortels, reine de la sainte Sion, mais qui l'est encore de ce monde matériel et visible qui nous sert de demeure, en attendant que Dieu nous appelle à un plus beau, à un meilleur, si nous méritons cette grâce¹. Ah ! si, par un effet de mes pages à la gloire de cette auguste Vierge, quelques âmes se jetaient dans ses bras maternels, et, à force de larmes, à force de prières, obtenaient le salut de la France, en écrivant à la gloire de la Mère de Dieu je n'aurais pas fait seulement une œuvre religieuse, mais j'aurais fait aussi une œuvre patriotique ; je n'aurais pas seulement servi la cause de la foi, j'aurais également servi celle de mon pays !

C'est là du moins, c'est là un de mes plus ardents désirs ; et c'est pour contribuer encore à sa réalisation, qu'après avoir parlé de la royauté de Marie sur tout le ciel empyrée et sur tous les habitants de ce fortuné séjour, et de sa royauté de l'Église de la terre, mystique et sainte société des intelligences d'ici-bas, je vais consacrer un chapitre à dire son empire tout-puissant sur les choses de ce monde, et essayer de la présenter aux regards de mes lecteurs comme l'impératrice et la souveraine absolue de tout cet univers, *Imperatrix et Monarcha mundi*.

Ce n'est pas seulement la lune, astre et flambeau des nuits, qui est sous les pieds de Marie, c'est toute la création, et en particulier tout cet ordre de choses que domine la bienheureuse et vivante cité de Dieu ; c'est le soleil, ce sont les

¹ Regina stans a dextris sponsi. S. Georg. Nicomed. orat. de oblat. Virg. M.

étoiles du firmament, ce sont les nues, c'est tout l'espace; c'est toute la terre avec ses mers, ses fleuves, ses montagnes et tous ses habitants; c'est enfin tout ce que nous appelons l'univers.

Or, cet univers se divise en monde moral et en monde physique et matériel.

Que Marie règne en souveraine sur notre monde moral, c'est ce qui n'est certes pas difficile à établir, quand on vient à réfléchir que l'Eglise entend de cette Vierge et de son influence sur les esprits et sur les cœurs tout ce que les saintes lettres disent de la sagesse et de son action sur les intelligences des innombrables fils d'Adam.

Or voici, d'après la Bible, et notamment d'après les livres Sapientiaux, quelques-uns des caractères et quelques-unes des œuvres de cette puissance toute céleste.

Elle est l'arbre de vie pour ceux qui l'embrassent : heureux ceux qui y demeurent attachés ¹ ! D'une main, elle présente les longs jours ; de l'autre, les richesses et la gloire. Ses sentiers sont des sentiers de gloire, et toutes ses voies sont la paix. L'opulence et la gloire sont à elle ; tous les biens nous viennent avec elle ; et des richesses innombrables sont dans ses mains. Elle est la mère de toutes choses ; elle est pour tous les hommes un trésor d'un prix infini. Nous sommes dans sa main, et nous, et nos discours, et toute notre sagesse, et la science des œuvres, et la règle de la vie. En elle est l'esprit d'intelligence, saint, un, varié, subtil, disert, prompt, incorruptible, certain, doux, aimant le bien, pénétrant, invincible,

¹ Prov., III, 18, et *passim*.

bienfaisant, ami des hommes, immuable, calme, doué de toute vertu, prévoyant toutes choses, comprenant tous les esprits. Elle est plus belle que le soleil, et par-dessus toutes les étoiles ; comparée à la lumière, elle l'emporte sur elle. Elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes ; elle connaît les ruses du discours et elle démêle les artifices du raisonnement. Enfin, comme nous l'avons déjà répété bien des fois, elle est la source pure et féconde de la belle dilection, de la haute raison, de la crainte sage et prudente, et de la sainte confiance. Voilà ce qu'elle est.

Quant à ce qu'elle fait, en voici quelque chose :

Elle découvre à ceux qui l'aiment les biens véritables, et elle remplit leurs trésors. Elle manifeste son esprit, et elle révèle ses pensées ; elle habite dans le conseil, et elle pénètre dans les profondeurs de l'intelligence ; par elle les rois règnent, et les législateurs font des lois sages.

Aussi celui qui l'écoute habitera dans la joie ; libre de crainte, il vivra en paix ; la vigilance le gardera, et la prudence le défendra ; et celui qui la trouve, trouve la vie.

Et au contraire, elle dit à ses aveugles contempteurs, à ceux qui n'ont eu pour elle ni piété, ni culte, ni hommages : Parce que vous avez dédaigné mes conseils et fait peu de cas de mes menaces, je secouerai la tête au jour de votre terreur, ... quand la terreur viendra soudain, quand la ruine fondra sur vous comme la tempête, quand se précipiteront sur vous la détresse et l'angoisse.

A l'heure qu'il est ¹, nous sommes éminemment dans ces

1. Octobre 1851

jours de terreur, dans ces jours où la détresse et l'angoisse doivent se précipiter et fondre comme la tempête. Chacun se demande avec effroi : Où allons-nous ? et nul, pas plus les gouvernants que les gouvernés, nul ne trouve de réponse à cette question : les riches tremblent pour leurs richesses et même pour quelque chose de plus précieux encore ; les ouvriers ont peur de n'avoir pas d'ouvrage à donner à leurs bras et pas de pain pour leurs enfants. L'épouvante est assise à toutes les portes. Toutes les classes de la société sont dans la consternation à la pensée des malheurs et des calamités dont l'avenir paraît chargé. Le vaisseau fait eau de toutes parts. Le monde moral est semblable à une machine usée, dont tous les ressorts crient et se rompent. Lois, constitutions, gouvernement, rapports des hommes entre eux, tout est remis en question ; on veut tout renouveler, tout refondre, tout remettre à la forge. Partout des parlements, des sénats, des assemblées, des chambres qui élaborent des lois nouvelles, des règlements nouveaux.

Mais quelles pensées, quelles croyances, quels dogmes, quels symboles président aux travaux de ces législateurs ? De quels principes fondamentaux partent-ils ? à quel but final marchent-ils ?

Ah ! entrez dans le palais de ces mandataires des peuples ! verrez-vous, devinerez-vous quelle est la foi qu'ils professent et quelle est leur religion ? Chez les païens, à Rome, à Athènes, et dans toutes les autres grandes villes, les images des Dieux se voyaient dans les lieux où les chefs des nations s'assemblaient pour traiter des affaires de l'État. Les statues

de Jupiter, de Minerve, dominaient la tribune aux harangues, le forum, et toutes les places, tous les endroits où se traitaient les affaires publiques. Trouve-t-on, de nos jours, dans les salles où se réunissent les grands conseils des nations, trouve-t-on une statue, une image de celui qui est la sagesse même, la sagesse éternelle, la sagesse infinie, la sagesse principe et source de toute autre sagesse ? Trouve-t-on une image, une statue de celle qui a donné au monde, sous une enveloppe terrestre, cette sagesse qui n'est rien moins que la Divinité elle-même ? Non, non ; et partout où se portent nos regards, nous ne trouvons que des indices d'un athéisme politique sans exemple dans les annales du passé et chez les peuples idolâtres.

Faut-il s'étonner, après cela, de la désorganisation de plus en plus effrayante de la société actuelle ? Qui donc de nos hommes d'État songe à prier celle qui est un vase inépuisable, un fleuve, un trésor de sagesse ? Qui, parmi les dépositaires du pouvoir législatif, demande des inspirations à celle qui dit d'elle-même : Les sources de l'intelligence, de la justice et de la vérité, jailliront de ma bouche ? Quelques prêtres, quelques vierges spécialement vouées à la prière, quelques femmes pieuses, voilà les seules âmes dont les pensées aient quelque chose de céleste et de saint ; voilà les seules âmes dont les aspirations s'élèvent vers Marie. Le reste ne la connaît pas ou l'oublie totalement. Faut-il après cela s'étonner du malaise général qui tourmente la société, et des ténèbres qui l'enveloppent ? Faut-il être surpris de voir ceux qui sont à sa tête ne marcher qu'à tâtons,

comme on va dans une nuit profonde? L'état dans lequel nous sommes n'est-il pas un châtiment? Nous ne reconnaissons plus l'empire du ciel sur la terre, ni l'action des êtres qui règnent dans ce ciel sur les habitants de ce globe. Eh bien, pour nous punir, le ciel se retire pour ainsi dire, il s'éloigne de la terre; Dieu jette entre lui et nous un espace infini; et de là sortent tous les maux auxquels notre monde est en proie.

Enfants de l'Église catholique, quand est-ce donc que nous prendrons l'esprit de notre mère? Quand est-ce donc que sa foi deviendra notre foi et sa piété notre piété?

Ah! lorsque cette Église prie Marie en qualité de miroir de justice, de vase de piété, de refuge des pécheurs, de consolatrice des affligés; quand elle lui demande la paix ¹, la liberté pour les coupables ², la lumière pour les aveugles ³, le pardon de nos offenses ⁴, la douceur, la chasteté ⁵, une vie pure et sans tache ⁶, ne prie-t-elle pas pour le monde moral, pour son bonheur, et pour l'ordre qui est sa vie et son élément nécessaire?

Oui, l'astre des nuits a moins d'influence sur notre globe planétaire que la Mère de Dieu n'en a sur notre monde moral. Or, dit un auteur que nous citons, sans partager pour

¹ Funda nos in pace.

² Solve vincla reis.

³ Profer lumen cæcis.

⁴ Nos culpis solutos.

⁵ Mites fac et castos.

⁶ Vitam præsta puram.

cela toutes ses opinions sur la puissance lunaire, la lune proportionne tellement ses influences à la disposition de la terre, qu'elle se rend nécessaire à toutes ses actions; de là vient le pouvoir qu'elle a sur nos corps, qui se ressentent de ses approches, de ses éloignements, de sa plénitude, de sa croissance, de sa décroissance et de toutes ses phases. Elle règle les crises des maladies, elle donne les bons ou mauvais présages, elle accroit ou diminue la force des médicaments; d'elle dépendent les temps favorables pour planter, pour semer, pour couper, pour faire voyage tant sur mer que sur terre, et presque tout le gouvernement de notre vie naturelle. Excellente image de la Mère de Dieu, qui a son influence sur toutes nos actions, qui aime singulièrement les hommes et ne cesse de leur procurer du bien; qui gouverne nos jours, nos années et nos vies; qui mesure nos joies et nos contentements, et sans qui nous pourrions bien dire adieu à toutes les réjouissances et à toutes les douceurs que nous attendons du Ciel, et qui est l'instrument général de la bonté et de la miséricorde de Dieu ¹.

Mais ce n'est pas seulement sur le monde intellectuel et moral que la sainte Mère de Dieu exerce son empire; c'est encore sur tous les êtres purement matériels dont se compose cet univers. Sa puissance, dit Arnould de Chartres, est aussi étendue que celle de Jésus-Christ; car tout ce qui doit fléchir le genou au nom de Jésus-Christ doit soumission à Marie ². Ainsi donc, de même que la royauté du Fils

¹ Poiré. *Triple Couronne*.

² De laubib. Virg.

a pour objet toutes les parties de ce monde, toutes les créatures douées ou privées d'intelligence, ainsi en est-il de la royale puissance de la Mère ¹. Autant, dit saint Bernardin, il y a de créatures qui obéissent à la très auguste Trinité, autant y en a-t-il qui sont soumises à la très glorieuse Vierge; car tous les êtres créés, à quelque rang qu'ils appartiennent, qu'ils soient ou tout spirituels comme les anges, ou raisonnables comme les hommes, ou simplement matériels comme les corps célestes, les éléments et toute la substance du ciel et de la terre, en un mot tout ce qui est du domaine de Dieu, tout cela est en même temps de celui de Marie ². D'où il suit que toute l'armée des corps célestes, le soleil, la lune, les étoiles, les saisons, les tempêtes, les vents, les pluies, le chaud, le froid, l'air, la terre, la mer, l'eau, le feu, les oiseaux, les poissons, les reptiles, tous les animaux, toutes les plantes; tout enfin est soumis par le Très-Haut lui-même à l'empire de Marie; et c'est dans cette pensée que saint Bernardin de Sienne, appliquant à ce pouvoir de la très sainte Vierge ces paroles de l'ange à Agar, servante de Sara : *Retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi sous sa main*, s'exprime ainsi : La Mère de Dieu est devenue la maîtresse de toute créature : car comment celle qui est mère pourrait-elle être soumise à une créature, quelle qu'elle fût? Aussi peut-on bien dire à tout être créé, comme l'ange à Agar : *Retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi sous sa main, sous sa loi, sous son sceptre, sous son autorité*. Car

¹ C. de Veg., num. 1649.

² Tom. I, serm. 61, art. 3, c. 6.

la bienheureuse Vierge est une vraie Sara, puisque Sara veut dire maîtresse, ayant donné le jour au véritable Isaac, c'est-à-dire à ce Fils de Dieu dans lequel toutes les générations doivent être bénies.

Et n'est-il pas éminemment logique, raisonnable, qu'il en soit ainsi; c'est-à-dire, que le monde soit placé sous le sceptre de Marie, quand les Pères n'hésitent pas à dire que l'univers entier n'a été créé que pour elle et à cause d'elle ¹. Elle est donc, après Jésus, notre Seigneur, la cause finale de toute la création; ce que le rabbin Ankelos, commentant ces paroles de la Genèse : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, développe ainsi : Dieu créa le ciel et la terre à cause de la sagesse; — à cause de la sagesse, c'est-à-dire que Dieu créa ce monde, et par amour pour la Vierge sans tache qui est la sagesse créée, et par amour pour le Messie, son fils, qui est la sagesse incréée ².

Oui, poursuit le savant et profond théologien de Marie, oui Jésus-Christ et sa sainte Mère sont le but et la fin de toute la création ³; c'est à cause d'eux que l'univers a été tiré du néant; ils sont donc dans la pensée et les décrets du Très-Haut la cause première et principale de tous les mondes.

Créés à cause d'eux, c'est à cause d'eux aussi qu'ils n'ont pas été détruits après le péché d'Adam ⁴.

¹ Serm. 3 de nomine Virg. M.

² S. Bernard. Serm. 3 in *Salve Regina*.

³ C. de Veg., num. 475.

⁴ C. de Veg., num. 444.

Exposant cette doctrine, saint Bernardin écrit : Adam et Ève méritèrent, par leur transgression, non seulement de mourir, mais même d'être anéantis ; mais, à cause et en vue du respect tout spécial et de l'affection toute singulière qu'il portait à Marie, Dieu ne les replongea pas dans l'abîme du néant ; car ce même Dieu avait de toute éternité aimé par-dessus toute mesure cette divine Vierge, et l'avait préférée à toute créature qui ne devait pas être hypostatiquement unie à la Divinité. Ce fut donc en sa faveur que nos premiers parents furent épargnés, et qu'ils ne furent pas anéantis comme ils le méritaient ; et la raison de cette indulgence de Dieu, c'est que cette Vierge bénie était déjà en germe et en principe dans Adam. Et plus bas, dans le même chapitre, le même docteur ajoute : Je ne fais pas difficulté de dire que toutes les grâces accordées et toutes les faveurs octroyées par le Seigneur dans l'Ancien-Testament l'ont été uniquement par un effet de la considération et de l'amour sans pareils par lesquels le Très-Haut, dans sa prescience éternelle, aimait et honorait au-dessus de toutes ses œuvres cette Vierge bénie ¹.

Enfin telle est l'action puissante et salutaire de Marie sur tout cet univers, que, sans elle, disent les Saints-Pères, sans son intervention, sans son intercession, sans sa médiation, ce monde visible et matériel aurait depuis longtemps péri sous les coups de la colère et de l'indignation de celui qui l'a fait ².

¹ Tom. I, serm. 61. art. 1, cap. 2.

² S. Fulgent. lib. III Mythol.

O vous donc qui croyez aux enseignements de l'Église et de ses plus grands docteurs, bénissez le Dieu de bonté, qui a donné une telle puissance à une de nos sœurs en Adam et en Jésus-Christ, à une femme, à une mère issue de notre race. Bénissez cette bonté de Dieu ; mais aussi profitez-en, et recourez à la clémence de cette reine du monde.

Ah ! quand est-ce que ce monde a été plus pervers qu'il ne l'est de nos jours ? Dieu n'est plus connu, plus aimé, plus servi, que d'un nombre d'élus infiniment petit. La foi s'éteint, la charité se refroidit, l'espérance chrétienne s'évanouit de plus en plus. On dirait que nous assistons à l'agonie et au dernier soupir du christianisme, dans certaines contrées du moins ; on dirait que nous sommes arrivés à ces tristes temps dont Jésus-Christ disait : Quand le Fils de l'Homme viendra, croyez-vous qu'il trouvera encore quelques traces de foi ? Le blasphème, le vol, l'impureté, les noirs projets, l'envie, l'ivrognerie, la débauche de toute nature, l'insatiable soif de l'or, couvrent et inondent la terre d'un déluge d'iniquités.

Sans doute elle était bien coupable quand Dieu l'engloutit tout entière sous des eaux vengeresses dont elle garde encore la marque : mais l'était-elle plus qu'elle ne l'est en ce moment ?

Ah ! parmi les hommes de notre époque, le plus grand nombre se rit et se moque des menaces qu'on leur adresse au nom du Dieu outragé. La plupart ne croient plus que sa pensée s'occupe de nous, et que son bras puisse nous frapper. On prétend désarmer ce bras par mille inventions humaines, et l'esprit de l'homme se fatigue à lutter contre Dieu,

soit pour détourner ses coups, soit pour lui arracher ce qu'il ne veut pas donner. A la foudre on a voulu opposer des préservatifs ¹ ; on a même cherché à déchirer la sentence qui nous condamne tous à la mort ².

Et nous qui écrivons ces lignes, nous avons, il nous en souvient, bien plus d'une fois entendu dire : Grâce au précieux tubercule que l'Amérique nous a donné ³, la famine n'est plus possible ; elle est à jamais bannie des contrées de l'Europe ! Oui, on l'a dit ;... et voilà que dans tous les pays de cette même Europe, et depuis plusieurs années, cette plante dans laquelle nous mettions notre confiance s'altère et dépérit. En vain l'on étudie le mal, nul n'en découvre le remède. D'autres plantes, éminemment utiles aux besoins de l'homme ⁴, sont également atteintes de maladies que jamais on ne leur avait vues ; et, au moment où notre main écrit ces pages ⁵, tous les journaux, échos de la grande voix des peuples, sont remplis d'effrayants détails sur les fréquentes morts subites qui frappent l'espèce humaine, et sur les maladies de plusieurs familles d'animaux et de plusieurs plantes végétales souverainement utiles à l'homme.

Ah ! pleins de confiance dans vos charrues, vos chevaux, vos bœufs, vos engrais, vos domestiques, vos graines four-

¹ Les paratonnerres.

² On sait que plusieurs philosophes extravagants ont cherché le moyen d'empêcher l'homme de mourir.

³ La pomme de terre.

⁴ La vigne, la betterave, etc.

⁵ 28 septembre 1851.

ragères, vos inventions et vos progrès dans l'industrie, vous avez cru pouvoir vous passer du Très-Haut, et même le braver par la profanation incessante des jours qu'il s'est réservés pour lui. Mais attendez, et vous verrez comme c'est folie à vous de lutter contre lui et de le courroucer. N'a-t-il pas en sa puissance et à sa disposition les vents contraires, les froids nuisibles, les feux brûlants, la grêle, la foudre, les orages et des nuées d'insectes, qui, exécuteurs de ses ordres, feront périr vos blés, vos vignes, vos oliviers et toutes vos récoltes? N'a-t-il pas, pour ôter au soleil sa bienfaisante influence, les nuages et les vents du Nord ¹?

Ne vous souvenez-vous plus qu'il menaça et punit de tous ces châtimens, et cela non pas une fois seulement, mais souvent, la nation des enfans d'Israel? Ouvrez, ouvrez les livres des Prophètes, et vous verrez comme ces envoyés du Très-Haut menacent de sa part le peuple juif, de la grêle, des sauterelles, de la nielle, en un mot des fléaux qui s'attaquent aux diverses productions de la terre.

Revenez donc, revenez à celui contre lequel nul n'est fort,

¹ De l'aveu de tout le monde, l'année 1851 a été remarquable en ce que le vent du nord a presque constamment soufflé et singulièrement refroidi la température, et en ce que le soleil a été presque constamment aussi caché par d'épais nuages. De là vient que les fruits ont été sans parfum et sans saveur; les raisins n'ont pas mûri, et nous avons nous-même constaté dans plusieurs la présence de vers pareils à ceux que l'on trouve souvent dans les pommes, les poires, les prunes, les petits pois, etc. Nous avons remarqué aussi les taches violacées qui ont fait donner à la maladie dont elles sont le signe et l'effet le nom de choléra du raisin. On attribue tout cela aux fréquentes variations de la température : mais la cause première de ces fréquentes variations, de cette atmosphère nébuleuse, de ces insectes et de ces plaies fétides et purulentes de plusieurs plantes, quelle est-elle? On n'osera pas l'avouer, car il faudrait nommer Dieu.

nul n'est puissant. Revenez à celui qui seul commande aux éléments, et qui les gouverne à son gré ; qui dit au soleil de luire, et il luit, à la terre de produire, et elle produit.

Adressez-vous aussi à celle qu'il a établie reine de cet univers, et dans les mains de laquelle il a mis non seulement les faveurs de l'ordre surnaturel, mais même tous les biens temporels.

Car, ne dit-elle pas d'elle-même : « Les richesses, la gloire et l'opulence sont à moi ¹ ; » paroles que plusieurs entendent des biens temporels de ce monde, qui peuvent se réduire à trois sortes : les richesses, les honneurs et les plaisirs.

Or de ces biens, comme de ceux d'un ordre supérieur, Marie est constituée non seulement la trésorière et la gardienne, mais encore la dispensatrice ; car elle en dispose à son gré et en fait part à qui elle veut ; de manière qu'aucun, quelle qu'en soit la nature, n'est distribué dans l'étendue de cet immense univers, qu'il ne passe préalablement par les mains de Marie. La paix, la joie, la santé, les plaisirs purs, la fortune, les talents, la beauté, la force, l'intelligence, la mémoire, tout nous vient par ses mains. Elle est le fleuve bienfaisant dont les eaux portent l'abondance dans tous les lieux qu'elles arrosent ; saint Bernard l'appelle même l'entrepôt général des richesses du monde, et le royal et splendide bazar (de nos jours, on dirait l'exposition universelle, des merveilles de la création ²).

O vous donc, dirons-nous à nos lecteurs, comme le pieux

¹ Prov., VIII, 18.

² C. de Veg., num. 37.

de Véga le criait aux siens, ô vous qui ambitionnez les divers biens renfermés sous le nom de fortune, recourez à Marie, adressez-vous à Marie, car elle est elle-même la fortune par excellence, suivant cette version de l'hébreu : *Je suis le conseil et la fortune*. Oui, elle est elle-même la fortune, puisqu'en elle et avec elle nous avons tous les biens. Que quiconque veut jouir d'un parfait contentement, et être tellement heureux, que tout aille et réussisse au gré de ses désirs, honore donc Marie, invoque Marie, s'attache Marie par ses hommages, et se montre par ses œuvres son client dévoué, se consacre tout à elle, aime à dire, à entendre, à écrire, à chanter et à publier ses louanges. Marie est notre bonne étoile, et sous l'influence de cet astre on ne peut être qu'heureux. Consacrez-vous donc à Marie, et alors vous serez vraiment, comme on dit, né sous une constellation propice et favorable.

Mais, en vous préoccupant de vos propres besoins, n'oubliez pas les besoins généraux de ce monde ; passager, n'oubliez pas les besoins du vaisseau qui vous porte ; enfant, n'oubliez pas les besoins de la maison de la famille à laquelle vous appartenez.

Hélas ! ce pauvre monde est, comme nous l'avons dit, bien malade. Il n'est qu'une vaste plaie ; ses misères sont infinies, parce que ses crimes sont sans nombre, et qu'ils s'élèvent jusqu'au ciel. Priez pour lui la femme, la mère toute-puissante que les hymnes grecs et Césaire proclament la conservatrice de tout cet univers.

Ah ! quand elle vint à la lumière, le monde était sembla-

ble à un vieillard usé. Il avait vieilli dans le vice, dans l'erreur et dans l'ombre de la mort ; il penchait vers sa ruine et semblait être sur le point de s'affaïsser sur lui-même. Marie parut ! et soudain elle en renouvela la force ; elle le rajeunit et le régénéra ; c'est la doctrine du bienheureux André de Jérusalem, qui dit dans un sermon pour le jour de l'Annonciation : Aujourd'hui, le souverain auteur de toutes choses, usant de sa suprême puissance, réalise le grand projet depuis longtemps formé en lui de renouveler le monde. La face de ce vieux monde va changer ; aux rides et à la décrépitude de la vieillesse vont succéder la fraîcheur et la beauté de la jeunesse ; et c'est à Marie que ce monde devra de dépouiller ainsi sa vieille enveloppe d'iniquité.

Car l'infirmité du monde, la vieillesse du monde, la cause de la ruine et de la destruction du monde, c'est la révolte contre Dieu, c'est la transgression de ses lois, c'est le vice, c'est le crime, c'est l'orgueil, c'est l'impureté, c'est l'avarice, c'est en un mot le règne du péché.

O Dieu ! s'il en est ainsi, combien n'avons-nous pas lieu de craindre de toucher à la fin des temps, et de voir bientôt le Très-Haut anéantir une œuvre qu'il n'avait faite que pour sa gloire, et qui est pour lui la source d'une mer infinie d'outrages : une œuvre qui ne devait être que son royaume à lui, et qui est devenue celui de Satan !

Encore une fois, prions pour la conversion et par conséquent pour la conservation de ce magnifique ouvrage de Dieu ; et imitant la manière dont prie l'Église dans ses Litanies, écrivons-nous vers celle à laquelle le Sei-

gneur a accordé toute puissance au ciel et sur la terre :

Maitresse de l'univers, priez pour nous.

Reine du monde, priez pour nous.

Souveraine absolue de toutes choses, priez pour nous.

Reine des reines, priez pour nous.

Souveraine des souveraines, priez pour nous.

Sceptre qui commandez à tout, priez pour nous.

Mère de toutes les créatures, priez pour nous.

Souveraine bienfaisante vers laquelle toute créature élève avec raison un regard suppliant, priez pour nous.

Paix du monde, priez pour nous.

Joie du monde, priez pour nous.

Consolation du monde, priez pour nous.

Salut du monde, priez pour nous.

Beauté et ornement du monde, priez pour nous.

Merveille de la nature, priez pour nous.

Réparatrice de l'univers perdu, priez pour nous.

Réparatrice de nos malheurs, priez pour nous.

Réparatrice des siècles, priez pour nous.

Avocate et médiatrice du monde, priez pour nous.

Remède du monde, priez pour nous.

Refuge et salut de tous, priez pour nous.

Conservatrice de l'univers, priez pour nous.

Coupe salutaire d'allégresse et préservatif tutélaire du genre humain, priez pour nous.

Espoir du monde entier, priez pour nous.

Soutien d'un monde chancelant, priez pour nous.

XXXVI

MARIE REINE DU PURGATOIRE

*Maria, bona existentibus in purgatorio,
quia per eam habent suffragium.*

Marie est bonne et bienfaisante pour
les âmes du purgatoire ; car elles obtien-
nent par elle du soulagement.

S. VINCENT. *FERRER*. Serm. II de Nat.

L'Église triomphante, l'Église militante, et l'Église souffrante : voilà les trois grandes divisions de la famille, ou, si l'on veut, de la société du Christ ; ce sont aussi les trois divisions principales de la famille de Marie. Elle fait, comme nous l'avons vu, la joie des bienheureux que Dieu glorifie dans le ciel ; elle protège dans leur marche à travers un monde ennemi les chrétiens voyageurs ; elle assiste de ses prières, elle soulage de ses mérites les âmes du purgatoire. Son empire n'est borné ni par le ciel ni par la terre. La mort ne brise pas son sceptre, et la tombe ne lui ravit ni ses enfants, ni ses sujets ; « son amour, plus fort que la mort,

franchit les remparts du tombeau, et pénètre jusqu'au fond de l'abîme ¹. »

Oui, oui, Marie, à vous de dire, comme l'éternelle et divine sagesse : Je descendrai dans les endroits les plus abais-sés de la terre, et, après avoir consolé ceux qui reposent dans le Seigneur, je les ferai jouir de la lumière divine qui est l'objet de leurs vœux et de leurs espérances ². Votre bonté est un soleil aux rayons vivifiants, duquel nul de peut se soustraire ³, à moins qu'il ne soit tombé, et pour jamais, sous la malédiction de Dieu.

Mais les âmes que renferme la prison temporaire de la justice divine, ces âmes n'en sont pas là ; Dieu les aime, et ce n'est que parce qu'il les aime qu'il les châtie, sinon avec rigueur, du moins avec sévérité. C'est l'or, c'est l'argent que l'orfèvre remet jusqu'à sept fois dans le creuset de l'atelier et livre au feu de son fourneau, pour les rendre plus purs, plus beaux, plus précieux, et, par conséquent, plus dignes d'orner les tables des grands, et de parer les filles et les épouses des rois.

Notre cadre l'exigeant pour être complètement rempli, disons un mot, mais un mot seulement, de la royauté de Marie sur cette intéressante portion du troupeau de Jésus-Christ qui, ayant quitté cette vie, n'est ni au ciel, ni en enfer ; qui ne compte dans ses rangs ni bienheureux, ni réprouvés ; qui ne partage pas les tourments des démons, mais

¹ M. Menghi d'Arville. *Annuaire de Marie*, tom. II, p. 153.

² Eccl., xxiv, 45.

³ Nec est qui se abscondat a calore ejus. Ps. 18, 7.

qui ne goûte pas non plus l'allégresse des anges ; qui a su éviter les supplices sans fin, mais qui n'est pas encore assez sainte, assez pure, pour s'abreuver au torrent des célestes délices. Montrons la Mère de grâce étendant sa bienfaisance jusque sur le purgatoire et sur les âmes infortunées que la sévère justice y purifie de tout alliage impur et indigne du ciel ; enfin établissons, à la gloire de Marie et à l'avantage des âmes que Dieu achève de justifier avant de les admettre dans la société des parfaits, que la très sainte Vierge, que saint Bernardin appelle la reine du purgatoire, en adoucit et en abrège les souffrances.

Souveraine du ciel et de la terre, et souveraine bien plus puissante et bien plus absolue que les rois et les reines d'ici-bas, Marie pourrait-elle ne pas jouir d'un privilège que tous les peuples accordent à leurs chefs, celui de commuer, c'est-à-dire d'adoucir, en faveur des condamnés de la justice humaine, les peines portées contre eux ? — Non sans doute.

Aussi mille témoignages, mille raisonnements et mille autorités établissent le pouvoir de Marie sur les flammes mêmes du purgatoire.

Marie, dit saint Vincent Ferrier, que nous avons cité en tête de ce chapitre, Marie fait sentir sa bonté, même aux âmes du purgatoire ; car, par elle, ces âmes obtiennent de bienfaisants suffrages. Et saint Bernardin de Sienne, entendant et expliquant de la bienheureuse Vierge ces paroles de l'Ecclésiastique : *J'ai marché sur les flots de la mer*, dit dans son troisième sermon sur le glorieux nom de Marie : « La Mère de Dieu exerce son suprême domaine sur la région du

purgatoire, selon cette parole des saintes Écritures : J'ai marché sur les flots de la mer. Car les peines du purgatoire peuvent être fort bien comparées aux flots, parce qu'elles sont transitoires, et aux flots de la mer parce qu'elles sont amères comme les eaux de l'Océan. Eh bien ! l'auguste Vierge délivre de ces peines ses serviteurs dévoués, soit en les visitant, soit en les assistant dans leurs divers besoins. »

Jésus-Christ même confirme ce privilège de sa sainte Mère, en lui disant au livre des Révélations de sainte Brigitte : « Vous êtes le soulagement et la consolation des âmes détenues dans les flammes expiatrices. » Le nom seul de Marie suffit, suivant un pieux auteur, pour alléger leurs maux ; car il fait dire à cette Vierge : Ceux qui sont dans le purgatoire éprouvent autant de soulagement en entendant seulement mon nom, que les malades en ressentent en entendant sur leur couche une parole de consolation ¹. Au livre vi de ses Révélations, sainte Brigitte lui fait dire encore : Je suis la reine du ciel et la mère de miséricorde, la joie des justes et l'avocate des pécheurs auprès de Dieu. Il n'y a nulle peine en purgatoire qui ne soit, par mon moyen, rendue plus douce et plus légère ².

Ailleurs, mais toujours dans le recueil des mêmes Révélations, elle ajoute : Je suis la mère de ceux qui sont en purgatoire, et il a plu à Dieu que, par mes prières, les peines qui sont dues à leurs péchés fussent à chaque heure miti-

¹ Dion. Carthus. Lib. iii de Laudib. Virg.

² Lib. vi, c. 40.

gées et adoucies plus qu'elles ne l'eussent été sans moi ¹.

Mais c'est assez d'autorités, assez de citations pour prouver cette vérité.

Le raisonnement éclairé par les lumières de la foi ne nous fournit pas en sa faveur des arguments moins péremptoires.

Marie est la meilleure et la plus tendre des mères.

Or quelle mère, voyant son enfant en prison, n'adoucit pas les privations de cette captivité, quand elle en a le pouvoir ? Et ce pouvoir, Marie le possède ; elle l'a reçu de Dieu, ainsi que nous venons de le voir : comment n'en userait-elle pas pour le soulagement des siens ? Comment n'essuierait-elle pas les larmes qu'elle peut essuyer ? Comment ne soutiendrait-elle pas les courages abattus qu'elle peut relever ?

Quoi ! rien de plus ordinaire que de voir dans toutes nos villes des femmes riches et bienfaisantes s'associer pour adoucir, pour alléger, autant qu'il dépend d'elles, le sort des prisonniers, et leur porter à l'envi des secours, des vêtements et des consolations !

Et Marie, Marie qui est, après Dieu, la bonté par excellence, l'amour et la charité même, Marie entendrait sans pitié les cris de ces détenus de Dieu ; elle fermerait l'oreille à leurs supplications ; elle serait sans entrailles pour toutes leurs misères ; elle verrait d'un œil sec les larmes qu'ils répandent ! Leurs tortures la laisseraient impassible et indifférente ! Non, non, cela n'est pas possible, et, selon nous, de telles pensées sont autant de blasphèmes, que la piété et la raison repoussent conjointement.

¹ Lib VII, cap. 13.

Disons, disons plutôt, que dans le ciel elle prie sans cesse pour ces membres du Christ que purifie le Dieu qui juge les justices mêmes, et qui trouve des taches là où notre œil n'en voit pas. Disons que dans le ciel elle intercède sans cesse en faveur de ces âmes chères à Jésus et à elle.

Nous ne doutons même pas que, comme la mère de saint Symphorien le fit à l'égard de son fils du haut des remparts d'Autun, et comme, longtemps auparavant, la mère des Machabées l'avait fait pour ses sept fils en présence d'Antiochus, Marie, des hauteurs de son trône, n'encourage par ses paroles les âmes du purgatoire à souffrir avec patience et résignation ces peines qui pour elles doivent se changer en joie, à boire jusqu'à la lie, jusqu'à la dernière goutte, cette coupe d'amertume au fond de laquelle elles doivent trouver la divine ambrosie des cieux; à payer courageusement, jusqu'à la dernière obole dont le paiement doit être la fin de leurs souffrances, leur sortie des brûlants cachots et leur entrée dans le lieu de l'éternel rafraîchissement. « Mes » enfants, leur crie-t-elle, mes bien-aimés, armez-vous » d'un saint courage; encore un peu de temps, et pour vous » la lumière succédera aux ténèbres, l'allégresse à la douleur, le pardon aux expiations, la pureté aux souillures. » Encore un peu de temps, et vous passerez de la prison à » un palais que rien n'égale, et des flammes de la justice » dans celles de la charité; encore un peu de temps, et vos » fers tomberont, vos pleurs seront séchés, et vous prendrez » un libre essor vers ces heureuses demeures dans lesquelles » nous vous attendons pour y jouir d'un commun bonheur,

» dans le sein de celui qui est notre Père à tous. »

Nous ne savons si notre confiance en Marie ne nous emporte pas trop loin ; mais nous ne sommes pas fort éloigné de dire que, non seulement Marie offre à Dieu ses prières pour les âmes du purgatoire, et que du haut du ciel elle les fortifie par de maternelles paroles, mais même que, quittant parfois la bienheureuse cour, elle descend jusqu'à ces âmes si dignes de tendresse ; comme on a vu souvent des princesses au cœur bon sortir de leurs palais pour aller visiter ou les criminels dans l'horreur de leurs terribles geôles, ou les malades sur leurs grabats et dans les hôpitaux ; ou bien encore, comme on vit le roi Darius aller pleurer sur la fosse dans laquelle il avait, par une coupable faiblesse, fait jeter Daniel.

Mais non, nous ne faisons pas erreur en nous laissant aller à ces pieuses pensées sur la bienveillance de Marie à l'égard des âmes qui souffrent dans les feux du purgatoire ; car cette grande bonté de la Reine des cieux résulte du passage biblique que nous avons cité, et que l'Église applique à la très sainte Vierge, ainsi que tout le chapitre duquel il est tiré : *Je descendrai jusqu'au plus profond de la terre ; je regarderai tous ceux qui dorment, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur.*

Evidemment cet endroit ne peut s'entendre que du lieu des expiations temporelles qu'on nomme purgatoire ; ce ne peut être ni le ciel, d'où descend l'Être qui parle ; ni la face de la terre, puisqu'il est question de ses abîmes les plus profonds ; ni l'enfer, où ne se trouve pas le plus petit rayon d'es-

pérance en Dieu : le purgatoire seul peut donc être le lieu que l'Esprit-Saint a en vue. Et la Vierge sacrée, dans la bouche de laquelle nous mettons ces paroles, déclare en termes formels qu'elle y descendra en personne ; qu'elle pénétrera dans ses effrayantes profondeurs, *penetrabo*, afin d'y voir, non de loin, mais de près, *inspiciam*, tous ceux dont les corps reposent dans la poussière de la tombe, *omnes dormientes*, mais dont les âmes sont vivantes et pleines d'espérance en Dieu, *sperantes in Domino* ; afin aussi de les éclairer dans leurs sombres demeures, et *illuminabo*. Cette ineffable bienfaisance, cette grande bonté de Marie, que nous aimons à voir visitant le purgatoire, comme son divin Fils visita autrefois les Limbes, résulte aussi, non moins clairement, du texte de saint Bernardin, qui dit formellement, comme on l'a vu plus haut, que Marie visite les siens, *visitans*, et qu'elle leur porte elle-même les secours de sa charité, *visitans et subveniens necessitatibus*.

Et puis, pour soulager ces âmes, et pour leur faire parvenir secours et consolations, n'a-t-elle pas aussi ses anges qui font ses volontés, comme ils font celles de Dieu, et qui exécutent ses ordres comme ils exécutent ceux de Dieu. Ah ! l'ange du Seigneur qui transporta Habacuc à travers les plaines de l'air, pour lui faire porter à Daniel, qui était dans la fosse aux lions, des aliments dont celui-ci avait le plus grand besoin, cet ange n'était, selon nous, qu'une admirable figure de la tendre sollicitude de Marie pour les souffrances et les besoins de ceux qui, pour un temps plus ou moins long, sont dans un lieu de douleur et de

punition dont la fosse aux lions était aussi une image.

Mais ce n'est pas assez que Dieu ait accordé à la très sainte Vierge le pouvoir d'adoucir les peines du purgatoire, il lui a de plus donné celui de les abrégér.

Et nous ne voyons rien que de très naturel dans un semblable privilège ; car non seulement, comme nous l'avons dit, presque toutes les constitutions monarchiques ou républicaines accordent au plus haut fonctionnaire de l'État la faculté de commuer, c'est-à-dire d'adoucir les condamnations de certains criminels, mais elles lui confèrent même le pouvoir d'abrégér ces peines en en diminuant la durée.

Or pouvons-nous croire que les hommes accordent plus à leurs semblables revêtus de la suprême autorité, que Dieu n'a accordé à son épouse, à sa fille, à sa mère ? Les hommes, quel que soit leur rang, quelle que soit leur dignité, peuvent abuser des faveurs qui leur sont concédées. Mais Marie n'est-elle pas, comme l'a dit un père, la vivante image de Dieu ¹, et par conséquent sage, juste et sainte, en tout ce qu'elle fait ?

Dieu a donc pu, sans crainte pour sa parfaite justice et pour sa sévère équité, confier à Marie le privilège d'abrégér, en faveur de certaines âmes, et dans certaines circonstances, la durée des expiations.

« Mon Fils, dit-elle à Jésus-Christ dans le livre des Révélations de sainte Brigitte, mon Fils, puisque j'ai trouvé grâce devant vous, puisque vous m'avez donné l'empire de la clémence, je vous implore en faveur d'infortunés dignes de ma sollicitude. Les âmes du purgatoire, éprou-

¹ Viva Dei imago. S. Aug.

» vant un triple supplice, ont besoin d'un triple secours : elles
» souffrent par la vue, car leurs yeux ne sont frappés que
» de spectacles affreux ; elles souffrent par l'ouïe, puisqu'elles
» n'entendent que cris et lamentations ; elles souffrent dans
» le toucher, puisqu'elles sont enveloppées de flammes. O
» mon Dieu et mon Fils, faites-leur donc miséricorde, à la
» prière de votre Mère. »

Et Jésus de lui répondre : « Je leur accorderai volontiers,
» et à cause de vous, la triple grâce que vous sollicitez pour
» elles. Leurs tourments seront diminués, et, de plus, les
» âmes qui, en ce moment, endurent les plus fortes peines
» les verront commuer en celles du second degré. Celles-ci
» seront remplacées par les peines les plus légères ; et celles
» qui, en ce moment, subissent ces dernières, seront libé-
» rées et admises à l'éternel repos ¹. »

Ainsi parle Marie, ainsi parle Jésus, dans le livre cité par nous.

Saint Pierre Damien peut être aussi invoqué à l'appui du pieux sentiment que nous soutenons ici et que nous pourrions encore fortement étayer de révélations et de bulles pontificales.

Mais pourquoi entasser citations sur citations en faveur d'un privilège qu'aucun catholique ne conteste à la glorieuse Vierge, et que nous sommes, au contraire, tous heureux de lui reconnaître et de lui voir entre les mains.

Oui, encore ici nous nous sentons pressé de nous écrier : Béni soit à jamais le Dieu qui a confié un tel pouvoir à l'une

¹ Lib. 1, c. 9.

de ses créatures, et qui a choisi Marie pour en être la sage et bonne dispensatrice !

Suivant plusieurs graves auteurs, elle en a largement usé au jour de son Assomption. Car, comme on a vu quelquefois des souverains, ou même des reines, à leur avènement au trône, à leur couronnement, à la naissance d'un héritier, ou après une grande victoire, ouvrir toutes les prisons dans l'étendue de leur royaume, et rendre à la liberté tous ceux qui étaient détenus dans ces tristes séjours de honte et de châtiment, ainsi, au jour solennel où Marie quitta la terre pour aller s'asseoir sur un trône à la droite de Dieu, elle aurait, si nous en croyons des autorités respectables, vidé le purgatoire, de même que son Fils, au jour de son Ascension, avait retiré des Limbes toutes les âmes qui attendaient là leur délivrance heureuse ; et, de même aussi que le Christ était remonté au ciel, escorté et suivi de toutes ces âmes retirées par lui du lieu d'attente, de même sa sainte Mère emmena avec elle, dans l'éternelle félicité, toutes les âmes qui alors soupiraient après l'heure de leur affranchissement. *Evacuavit purgatorium ac postremo assumpta est.*

C'est même une pieuse et douce croyance, qu'à toutes ses fêtes elle obtient, de son adorable Fils, l'élargissement de plusieurs âmes, objets de sa tendresse et de ses miséricordes ¹ ; car, nous le demandons, quel présent Notre-Seigneur peut-il faire alors à Marie qui soit plus agréable au cœur de cette tendre mère, que de lui accorder la délivrance de quelques-unes de ces âmes souffrantes, qu'on nous peint tout en larmes

¹ C. de Veg., num. 1667.

et échevelées au milieu de feux dévorants ? Et quel bonheur, quelle joie pour elle, quand elle arrache une de ces âmes à sa prison de feu, quand elle lui ouvre ce ciel, si ardemment désiré, quand elle lui donne rang parmi les habitants de la cité de la paix ! Ah ! un vainqueur qui revient du combat tout chargé de butin ¹, une lionne qui retrouve ses petits qu'un chasseur audacieux lui avait enlevés, une mère qui aurait été assez heureuse pour sauver son enfant du milieu d'un incendie, de la gueule d'une bête féroce, ou des eaux d'un torrent, n'éprouvent pas un contentement plus vif et plus délicieux que celui de Marie quand elle obtient qu'une âme passe du purgatoire au ciel.

Non, non, Marie, abîme de clémence et de compassion, n'est pas sans pitié pour ces âmes que la main du Seigneur a simplement touchées ², et qui ont trouvé sous cette main la tribulation et d'indicibles douleurs ³.

Et cette très bonne mère ⁴, comme l'appelle un auteur, s'intéresse d'autant plus au sort de ces prisonniers de Dieu, qu'ils sont les membres vivants de Jésus-Christ, son Fils, les héritiers futurs et assurés du ciel, que leurs noms sont inscrits dans le livre de vie, et que leur place est marquée dans la cité vivante. Ce sont des âmes justes, mais d'une justice imparfaite ; ce sont des enfants chéris et bien-aimés de Dieu, mais qui ont mérité une correction temporaire.

¹ Sicut exultant victores capta præda. Is., ix, 3.

² Manus Domini tetigit me. Job, xix, 24.

³ Tribulationem et dolorem inveni. Ps. 114, 3.

⁴ Optima Mater

Marie voit dans ces âmes les enfants de sa tendresse, les enfants de sa douleur. Ah ! combien ne désire-t-elle pas les réunir autour d'elle, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ¹ ! Je vous souhaite, je vous désire, je brûle de vous voir dans les entrailles de Jésus-Christ : *Cupio vos in visceribus Christi*, disait l'apôtre saint Paul à ses chers Philippiens ². Mais, mon Dieu, qu'il y a loin de ce sentiment de l'apôtre, quelque ardent qu'on le suppose, à celui de Marie, par rapport aux âmes élues qui souffrent sur les charbons de la justice de Dieu ! Et combien n'est-elle pas plus dévorée que le Docteur des nations, du besoin et du désir de voir toutes ces âmes qui lui sont chères à tant de titres, dans l'éternelle béatitude ?

Ah ! il nous souvient ici d'avoir entendu une fois une mère nous dire, dans un sentiment de tendresse, peu éclairé sans doute, qu'elle ne comprenait pas qu'une mère pût être heureuse au ciel si ses enfants étaient dans les feux de l'enfer ou même simplement dans ceux du purgatoire. Mais nous emparant ici de cette pensée à laquelle manquait un rayon de lumière, nous dirons que, s'il était possible de souffrir dans le lieu de la souveraine félicité, Marie souffrirait violemment, et que son bonheur serait cruellement altéré à l'aspect des maux qu'éprouvent les âmes du purgatoire. Elles marchent au milieu de la tribulation : *Ambulant in medio tribulationis*. Ah ! les trois jeunes Hébreux marchaient aussi dans les flammes de la fournaise ardente où Nabuchodonosor les avait

¹ Matth., xxiii, 37.

² I, 8

fait précipiter ; mais ces flammes les respectaient, et n'altéraient pas même la couleur de leurs vêtements ; tandis que celles du purgatoire pénètrent totalement les âmes qui leur sont abandonnées, comme le feu de la forge pénètre le fer livré à son activité.

Mais aussi le Dieu qui veillait sur ces trois héroïques jeunes gens a préposé sa mère à la prison transitoire où s'exerce sa justice, mais où il y a encore place pour la miséricorde ; et ce Dieu sait si Marie use largement du pouvoir qu'il lui a confié d'adoucir et même d'abrégér les supplices de ce lieu de désolation ; Dieu sait combien de larmes elle fait cesser continuellement, combien de fers elle brise, combien de charbons elle éteint, et combien de bannis elle introduit sans cesse dans la patrie véritable, où ils deviennent la couronne de leur libératrice. Car si, par nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, nos communions, nous pouvons, comme l'enseigne l'Église, procurer du soulagement à nos frères qui souffrent pour être dignes d'entrer au ciel, et parfois mettre un terme à leurs cuisantes douleurs, et si, d'un autre côté, en leur venant aussi en aide, nous nous assurons dans le ciel leur éternelle reconnaissance, et nous en faisons des amis qui n'oublieront jamais ce que nous aurons fait pour eux et l'éclatant service que nous leur aurons rendu, combien immense et infinie n'est pas la multitude des cœurs qui, dans l'heureuse Sion, brûleront à jamais pour elle d'une incessante gratitude, et béniront à jamais la puissance sans bornes que Dieu lui a donnée et l'usage qu'elle en aura fait !

O Marie, reine du ciel, reine aussi du purgatoire, celui qui écrit ces lignes à votre gloire, à votre louange, élève en ce moment vers vous le regard de son âme et le cri de son cœur, et il vous dit : Béni, mille fois béni soit le Dieu tout-puissant qui vous a établie bienfaitrice du purgatoire ! Pour ce lieu de ténèbres, vous êtes, ô Marie, un splendide rayon de lumière ! Pour cette terre sans eau, vous êtes une source limpide et une rosée rafraîchissante : combien cette pensée me sourit ! Comme elle va bien à ma piété et à mon amour pour vous ! Comme elle diminue à mes yeux l'horreur de ce lieu d'épouvante auquel les âmes les plus justes échappent à grande peine ! Aussi est-ce avec bonheur que je l'accueille et la saisis ; je la grave même en mon cœur, et je veux l'emporter avec moi dans la tombe, comme quelquefois on y emporte des objets précieux ¹. Oui, j'irai parmi les morts avec le doux espoir que vous ne me perdrez pas de vue et que vous ne m'oublierez pas. Sur la terre, ô Marie, on est bientôt oublié quand on a cessé de vivre. Il n'en est pas ainsi de vous ; votre tendresse survit à la dissolution de notre prison de boue, et votre œil maternel suit notre âme et notre corps dans le lieu que Dieu leur assigne. O Vierge sainte, je n'ai que trop mérité par mes péchés d'être condamné au feu qui ne s'éteindra jamais, et d'être en proie au ver qui ne mourra jamais ; mais si, par un effet de la miséricorde infinie de mon Dieu et par votre intercession, je suis assez heureux pour éviter ce séjour d'épouvantable horreur, où il n'y a plus de pardon ; si je suis assez heureux pour n'être condamné,

¹ *Reposita est hæc spes mea in sinu meo. Job, xviii, 27.*

au sortir de cette vie, qu'à des peines temporelles, ah ! Marie, ah ! ma Mère, quand je serai plongé dans ces lugubres cachots de la justice divine, quand les détresses de l'enfer temporaire m'environneront, quand les torturantes douleurs de cette espèce de mort me presseront, venez, venez à mon secours, délivrez mon âme de cette mort, mes yeux des larmes, et mes pieds de l'abîme ; abrégez mon bannissement de la terre promise ; retirez-moi du fond de la misère et du milieu de la fange ¹, et mettez-moi à même de voir Dieu, de lui plaire dans la terre des vivants ², et de mêler ma voix à celle des séraphins pour chanter ses louanges et les vôtres ³. Pour cela, ô Marie, je vous adresse cette prière, qu'un de vos panégyristes, bien plus digne que moi d'écrire vos grandeurs, et qui maintenant les contemple sans voile et sans obstacle, vous adressait lui-même dans ses jours de la terre : O ma Mère, ne me rejetez pas dans le temps de ma mort ; mais secourez mon âme quand elle aura quitté mon corps : qu'elle éprouve dans les flammes l'effet de votre tendresse, et faites qu'elle ait place parmi les élus de Dieu ⁴.

Mais, ô Marie, nous ne pouvons pas ne point vous prier ici en faveur de ces âmes qui, en ce moment, souffrent et pleurent au fond des brûlants abîmes, et qui nous conjurent à grands cris de nous souvenir d'elles.

Pour elles donc nous vous crierons : O Marie, ayez pitié

¹ Eripe me de lacu miseræ et de luto fæcis. Ps. 39, 3.

² Placebo Domino in regione vivorum. Ps. 144, 9.

³ In conspectu angelorum psallam tibi. Ps. 137, 2.

⁴ S. Bon IV. in Psalter. min. Psalm. 13.

de ces victimes du péché. Les flèches du Tout-Puissant tombent sur elles comme la grêle ¹, soyez leur bouclier ; une soif ardente les dévore dans cette région enflammée, dans cette terre sans eau, soyez pour elles une pluie, une source rafraîchissante ; des charbons dévorants ² forment leur couche intolérable, tempérez-en les ardeurs ; leurs yeux ne cessent de pleurer, que votre main sèche leurs larmes ; elles appellent à grands cris la fin de leur exil, cet exil faites le cesser ; elles sont à l'entrée du port, ouvrez-le à leurs vœux ; elles s'élancent vers vous par d'indicibles efforts, ah ! tendez-leur les bras. La bonté, la tendresse n'est-elle pas, ô Marie, votre premier apanage ?

Qu'elles puissent donc, ces âmes, vous devoir une plus prompte possession du ciel, une plus prompte jouissance de Dieu ! Qu'elles puissent aller, plus tôt qu'elles ne le méritent par elles-mêmes, chanter avec les anges, au pied de votre trône, et vos miséricordes, et celles du Très-Haut, à qui soit gloire et honneur dans les siècles des siècles !

¹ Sagittæ potentis acutæ. Ps. 119, 4.

² Cum carbonibus desolatoriis. Ibid.



XXXVII

MARIE REINE ET TERREUR DES DÉMONS

Terribilis ut castrorum acies ordinata.

Elle est terrible et redoutable comme
une armée en bataille.

CANT. VI, 3

On le comprend à ces seuls mots, nos considérations vont bien changer de nature : jusqu'ici, et depuis la première page de ce livre, nous n'avons vu dans celle qui en est le noble objet que bonté, que douceur, que tendresse, que bienfaisance, par rapport aux créatures qui sont au-dessous d'elle. Au ciel, elle est l'amour, la joie et les délices des bienheureux ; sur la terre, elle est l'asile et la protection des chrétiens ; dans l'ardente fournaise où Dieu achève de séparer la paille du bon grain, elle est le soulagement et souvent la libératrice des âmes que le feu purifie. Mais, pour l'enfer, le rôle de ses royales attributions va être bien différent ; car ici elle ne sera plus qu'épouvante, qu'effroi, que puissance redoutable ; ici elle n'aura plus qu'un regard semblable à l'éclair, une voix comme celle du tonnerre, un

sceptre de fer ¹, de colère ², et d'indignation ³, et une autorité qui ne règne que par la terreur. On voit si nous avons pu dire que les rapports de Marie avec cette partie de son immense empire vont totalement changer de face.

Mais d'abord la sainte Vierge, la reine du ciel, de la terre et du purgatoire, est-elle aussi reine de l'enfer? La reine des anges et des hommes est-elle aussi reine des démons? Son empire, qui commence au pied du trône de Dieu et qui s'étend d'un pôle à l'autre, descend-il jusqu'aux dernières profondeurs de cet abîme dans lequel Dieu a précipité Satan? Oui, oui, nous crient les Pères, ne craignez pas d'appeler Marie reine de l'enfer et des démons; car elle règne tout à la fois sur les cieux, sur la terre, sur les enfers, sur les anges, sur les hommes, sur les démons ⁴.

Et en effet Marie n'est-elle pas cette femme mystérieuse et providentielle qui fut prédite dès l'origine comme devant écraser la tête du serpent, signe et instrument de Satan? la femme mystérieuse et providentielle que l'inférieur reptile veut en vain mordre au talon? la femme mystérieuse et providentielle qui le broie sous son pied vainqueur? Marie n'est-elle pas cette femme dont Dieu crayonna les traits extraordinaires, dans les figures prophétiques de Débora, de Jael, de Judith, d'Esther, de la femme forte et de beaucoup d'au-

¹ Reges eos in virga ferrea. Ps. II, 9.

² Virga iræ suæ consummabitur. Prov., XXII, 8.

³ In virga indignationis ejus. Thren. III, 4. — S. Laur. Just. de casto connubio, c. 9.

⁴ S. Bonav. Specul. Lect. 8.

tres? Oui, Débora, qui taille en pièces l'armée des Chanéens et met en fuite leur général; Jabel, qui le tue dans sa tente; Judith, qui tranche la tête au chef des troupes assyriennes et anéantit ses légions; la reine Esther, qui triomphe de l'orgueil et des noirs projets du premier ministre d'Assuérus; l'épouse des Cantiques qui habite dans les repaires des lions et des léopards sans rien craindre de leur redoutable férocité: voilà autant d'annonces et de prophéties vivantes de la Mère de Dieu et de sa puissance invincible sur l'esprit de ténèbres, figuré, lui, par Sisara, par Holopherne, par Aman, et par les bêtes féroces des sommets d'Amana, du Sanir et d'Hermon. La mer Rouge, qui engloutit au fond de ses abîmes Pharaon et tous ses soldats, est encore, selon plusieurs, un autre symbole frappant de la femme étonnante dont le nom a, entre autres significations, celle de mer d'amertume ou de mer de lumière, et qui est la ruine et la mort des démons¹, auxquels elle a arraché les élus du Seigneur, le vrai peuple de Dieu²; enfin une autre figure de l'empire de Marie sur le serpent infernal, c'est l'arche devant laquelle tombe et se brise l'idole de Dagon. Pourquoi, demande un auteur, pourquoi l'idole de Dagon est-elle ainsi renversée et ne peut-elle demeurer sur son autel quand l'arche est dans le Temple? — Ah! répond-il, c'est que Dieu voulait nous faire comprendre, par le langage de ce fait miraculeux, que le prince de l'abîme est sans vie et sans force devant Marie, arche mystique de la nouvelle loi, et qu'il

¹ *Inferni mortalitas. Hymn. græc. ap. But.*

² *Joann. Geom. In Catena Corderii. Luc. 1, 36.*

n'a plus, en sa présence, ni pieds ni mains, ni pieds pour courir sur sa proie, ni mains pour la saisir ¹.

Mais quand est-ce qu'a commencé ce règne de Marie sur les puissances qu'a frappées l'anathème divin? Ce règne a commencé avec l'existence même de cette Vierge admirable. Saint Cyrille d'Alexandrie, ce noble et vigoureux athlète des grandeurs de Marie contre l'impie Nestorius, va même jusqu'à donner au pouvoir de cette Mère de Dieu sur l'ange révolté une ancienneté égale à celle de la révolte de cet esprit superbe, et par conséquent à insinuer que la puissance de Marie sur l'enfer est antérieure de toute la durée de cet enfer à la conception même de cette auguste Vierge : Car, dit cet éloquent Pontife, c'est par elle, c'est par Marie que les démons sont mis en fuite, c'est même par elle et par son bras que l'ange tentateur devenu Satan a été précipité des célestes demeures ². Et cette manière de parler du grand évêque qui présida le fameux et si beau concile d'Ephèse est de tout point conforme à ce que nous avons établi en plusieurs endroits de cet ouvrage concernant la préexistence morale de Marie, qui aurait devancé de toute la durée des temps et même de toute l'éternité sa formation physique et sa création dans le sein de sa mère, comme le donne à entendre ce qu'elle nous dit elle-même au livre des Proverbes : « J'ai été ordonnée dès l'éternité ³, » ou, comme d'au-

¹ C. de Veg. num. 1653.

² Homil. c. dv. Nestor.

³ Ab æterno ordinata sum. Prov. viii, 23.

tres traduisent, d'après l'hébreu : « J'ai, de toute éternité, été inaugurée princesse ¹. »

Mais sans faire remonter si haut (quoique nous embrassions de cœur cette opinion si favorable à la gloire de Marie), sans faire remonter si haut l'empire réel de cette Vierge sur les anges déchus, établissons hautement qu'elle l'a reçu de Dieu dès sa conception, qu'elle l'a exercé dès sa plus tendre enfance, et surtout du moment où elle fut, par l'Incarnation, devenue mère de celui qui est le grand et suprême triomphateur des démons.

« Oui, écrit le pieux auteur de la *Triple Couronne de la glorieuse Marie, Mère de Dieu* ², auteur que nous aimons toujours à reproduire sous notre plume, toutes les fois que ses pages vont à notre sujet, oui, Marie a vaincu le démon par soi-même et en soi-même ; elle l'a vaincu en sa conception immaculée ; elle l'a vaincu en son enfance, d'autant que, comme remarque saint Jean Damascène, toute petite qu'elle était, déjà elle donnait l'épouvante aux démons, lors même que sa bonne mère la portait dans ses bras. Elle l'a vaincu en toute sa vie, en ses pensées, en ses paroles, en ses actions, et, comme dit le bienheureux évêque de Chartres saint Fulbert ³, elle lui a brisé la tête, lorsqu'elle a surmonté ses trois principales suggestions : arrêtant l'orgueil de la vie avec son humilité, étouffant l'appétit sensuel par sa virginité, et, au moyen de sa pauvreté d'esprit, retranchant les soins

¹ *Ab æterno inaugurata sum princeps.*

² *Tom. II, p. 405.*

³ *Orat. 4 de Nativit. Virg.*

et la recherche trop avide des biens périssables de ce monde ; elle l'a vaincu avec l'armée de ses innombrables vertus et et avec la compagnie des bienheureux esprits ¹, car voici de quelle manière lui parle son bien-aimé fils saint Bernard :

« Sainte Dame, vous n'êtes pas moins épouvantable aux démons qu'une puissante armée, laquelle est conduite par un sage et expérimenté capitaine, l'est à quelque faible ennemi. Qui pourra douter que les princes de ténèbres n'aient pâli de frayeur lorsque, contre la coutume, ils ont vu venir contre eux une femme armée de toutes pièces, femme courageuse et adroite au maniement des armes, conduisant un escadron rangé des plus excellentes vertus et entourée d'innombrables légions de la milice du ciel, et envoyée en terre afin de garder le lit du mystique Salomon et le logis qui était préparé au Roi éternel ². »

Richard de Saint-Victor dit aussi : La sainte Vierge s'est montrée si terrible aux princes de ténèbres, que jamais ils n'ont eu la présomption de l'attaquer. La flamme de charité qui brûlait dans son cœur les épouvantait ; l'ardeur de ses oraisons, la ferveur de ses dévotions et son exemption de toutes sortes de péchés les brûlaient et les tourmentaient excessivement ³. Et saint Bernardin de Sienne : Tout ainsi qu'un grand feu empêche les mouches d'approcher, de même les démons, voyant l'âme de la Vierge embrasée d'une très ardente charité, non seulement n'osaient pas s'approcher

¹ Id. Lib. de Laudib. Virg.

² In deprec. ad B. Virg.

³ Part. II, cap. 26 in Cantic.

d'elle, mais n'osaient pas même s'arrêter à regarder fixement son âme très bénie, laquelle était le sanctuaire de tant de vertus ¹.

Revenons sur nos pas.

Marie, dès sa conception, triompha du démon, puisque ce fut en vain qu'il chercha à la mordre au talon, c'est à-dire à la souiller du venin originel, commun à notre race, empoisonnée par lui dès les premiers jours du monde. En préservant Marie de sa dent meurtrière, Dieu le mit par ce fait même sous les pieds de cette Vierge, destinée, comme dit saint Bernard, à émousser son aiguillon et à rabattre son audace ².

Ah ! les païens nous disent que, dès le berceau, leur Hercule écrasa entre ses mains un serpent que la malice et la jalousie de Junon avaient envoyé contre lui pour lui donner la mort. Mais ce qui n'est ici qu'une fable s'est trouvé réalisé dans la personne de Marie, qui a vraiment, dès son berceau, et dès l'aurore de sa sainte existence, étouffé l'ancien serpent qui a perdu notre famille et qui a été homicide dès le commencement.

Aussi venons-nous d'entendre dire que jamais le démon n'a osé approcher de Marie, ni même la regarder en face, bien moins encore la tenter et lui tendre les pièges qu'il sème sous les pas des enfants d'Adam : *Non ausi erant respicere nec appropinquare*.

Etant toute sainte dans son âme, toutes ses puissances

¹ Tom. II. Sermon. 51, art. 3, c. 2.

² Cui hæc servata victoria est, nisi Mariæ ? Homil. 2 super *Missus est*.

intérieures étant réglées selon Dieu et tous ses sens étant parfaitement soumis à l'ordre, Marie ne pouvait pas être tentée de son propre fonds, où la grâce avait entièrement éteint le foyer incendiaire de la concupiscence :

Mais pouvait-elle être tentée du dehors, c'est-à-dire par le démon ? Oui, sans doute ; car si Jésus, la sainteté par excellence, si Jésus, tout Dieu qu'il est, a permis au démon de le tenter lui-même, il n'y a rien assurément qui empêche d'admettre qu'il aurait également permis à cet esprit mauvais de tenter sa sainte Mère.

Mais pourtant, quoiqu'on puisse être de cette opinion et qu'elle paraisse avoir pour elle de graves et imposantes autorités, et notamment saint Thomas ¹, saint Chrysostome ², Fulbert de Chartres ³, et même saint Bernard ⁴, nous préférons penser que jamais le démon ne fit sentir à Marie son haleine empoisonnée, et qu'elle fut toujours à l'abri des suggestions perfides de cet ennemi du genre humain. Et c'est ce que semblent admettre un grand nombre de docteurs que cite Spinellus dans son livre intitulé *Le Trône* ⁵.

Déjà nous avons rapporté ce que dit à ce sujet Richard de Saint-Victor de la terreur que Marie, dans les jours de sa vie mortelle, inspirait aux démons ; terreur telle, que ces esprits de malice n'osaient ni l'approcher ni la tenter. L'abbé

¹ In IV, dist. 49, quæst. 5, art. 3, quæst. 4.

² In Caten. Lippom. in Gen. Et homil. 46 in Matth.

³ Cité plus haut.

⁴ Homil. 2 super *Missus est*.

⁵ Toto capite 24.

Rupert, expliquant ces paroles du Cantique : *Tes yeux sont ceux de la colombe*, dit à son tour : Jamais le vautour de l'abîme, c'est-à-dire le démon, ne put, ô Mère de miséricorde, vous atteindre ni vous toucher ¹. Saint Bernardin, cité plus haut, peut être également invoqué en faveur de notre opinion, qui comptera aussi parmi ses partisans Canisius ², Castro ³, Bernardin Villega ⁴, et le savant et pieux auteur de la *Théologie de Marie*.

Et pourquoi la Mère de Dieu aurait-elle été exposée et soumise aux tentations du démon? Dieu permet que les hommes soient en butte à ces épreuves, afin que le combat prouve leur fidélité, augmente leur courage, entretienne leur humilité, et leur donne droit à la couronne; mais l'auguste Marie n'avait aucun besoin de ces assauts de l'ennemi pour être fidèle à Dieu, forte dans son service, humble dans ses vertus et digne de l'éternelle couronne. Dieu avait pour elle une autre voie. La charité était cette voie; c'était son moyen d'ascension dans la vertu et vers le ciel; et ce moyen était en elle si parfait et si puissant, qu'il suffisait à lui seul à remplacer tous les autres dont Dieu se sert et qu'il emploie pour le commun de ses enfants.

Sans doute Jésus-Christ, ayant bien voulu permettre à Bêelzébuth de le tenter, pouvait bien aussi lui donner quel-

¹ In Cant. 4.

² § Postremo.

³ In vita Deip. lib. II, c. 4.

⁴ In libello qui inscribitur *Favores P. Virginis*, hispano idioma, c. 17.

que accès auprès de sa Mère, quelque puissance sur elle, comme il lui en donna sur Job, sur saint Paul, et comme il lui en donne sur toute créature née d'Adam. Mais, répond à cela un auteur ¹, s'il s'est ainsi humilié, c'a été pour nous prouver qu'il était homme, pour nous apprendre à supporter patiemment les tentations et nous faire voir comment on doit combattre l'ennemi. Il a voulu, dit saint Gaudent, nous montrer en sa personne comment il faut combattre et vaincre ². N'est-ce pas d'ailleurs au chef à se lancer le premier à la tête de son armée, à enfoncer le premier les bataillons ennemis, et à enflammer ainsi, par sa propre bravoure, le courage de ses soldats, pour empêcher qu'il ne se soit songer à la fuite dans la chaleur de l'action. Mais, si c'est le devoir d'un général et d'un roi, ce n'est certainement pas celui d'une reine, dont la seule obligation est de rester dans son palais avec ses femmes d'honneur ³. Voilà qui explique pourquoi Marie fut à l'abri de toute tentation, et pourquoi le démon, loin de tirer sur elle quelques-uns de ses traits, n'osa pas même la regarder, comme le dit saint Bernardin. Et en effet convenait-il de soumettre aux tempêtes et aux luttes des tentations celle dont le roi-prophète a dit : Sa demeure est dans la paix et son séjour est dans Sion, là où il a brisé la puissance de l'arc, le bouclier, le glaive et la guerre ⁴.

¹ C. de Veg. num. 1637.

² Serm. de Villico iniquo.

³ C. de Veg. num. 1637.

⁴ Ps. 75.

Ce passage nous rappelle celui où le docte et pieux Richard de Saint-Victor expliquant ces autres paroles du psaume quarante-cinquième : Peuples de la terre, venez et voyez les œuvres de Dieu, ces œuvres qui sont comme autant de prodiges sur la terre, et par lesquelles il a fait cesser partout la guerre, brisé l'arc, mis en pièces les armes de nos ennemis, et brûlé leurs boucliers, poursuit ainsi : Quelle est, je vous le demande, cette terre de laquelle on bannit toute espèce de guerre, si ce n'est celle dont le Psalmiste dit ailleurs : La vérité est sortie de la terre ; c'est donc de cette terre que toute guerre disparaît. C'est là qu'on brise et l'arc et toutes sortes d'armes. Par les arcs, nous entendons les tentations de la ruse, et par les armes nous entendons celles de la violence. Voyez donc dans quelle citadelle calme et tranquille Marie s'est réfugiée, puisqu'aucune tentation fallacieuse ni violente n'a pu arriver jusqu'à elle. Ces paroles du Psalmiste ne me semblent applicables qu'à la Vierge Marie ; car c'est seulement en sa personne que notre misérable terre, naturellement si exposée aux vents et si battue par eux, a joui d'un repos parfait. C'est beaucoup pour les autres saints de n'être pas assaillis par les orages du vice ; mais ce qu'il y a d'admirable et d'unique en Marie, c'est que ces mêmes vices ne peuvent pas le moins du monde lui faire sentir leurs assauts.

Ah ! c'est que Marie, comme nous l'avons déjà dit bien des fois, et comme il faut le redire sans cesse, a établi ses fondements au sommet des montagnes ¹, et que là elle est

¹ Fundamenta ejus in montibus sanctis. Ps. 86.

à l'abri des attaques de l'ennemi, comme on est, sur la cime des monts les plus élevés, au-dessus des orages, des pluies et des vents violents qui désolent les régions inférieures. Aussi est-ce d'elle encore que David a chanté : Dieu m'a établie sur un roc qui se perd dans la nue et il a élevé ma tête au-dessus de mes ennemis ¹.

Mais cet empire de Marie sur les puissances infernales a-t-il été brisé contre la pierre de son sépulcre ? Non, non, répond l'auteur de la *Triple Couronne*, non il ne faut pas croire que les victoires de la Vierge aient pris fin avec sa vie ; mais, comme à présent elle est plus relevée en crédit et en pouvoir, aussi faut-il tenir pour très certain qu'elle fait tous les jours d'étranges brèches au fort de ce puissant armé, et qu'elle cause de grands renversements en ses desseins. Elle les ravage tous les jours, par le secours qu'elle donne aux pécheurs, afin de les mettre en liberté ; par les faveurs du ciel qu'elle procure aux justes, par la main forte qu'elle prête aux uns et aux autres au temps de la tentation, par l'exercice des bonnes œuvres qu'elle leur fait pratiquer sans cesse ; par le soin sans pareil qu'elle a de tous les enfants de Dieu ; par l'assistance qu'ils reçoivent d'elle à l'heure de la mort ².

Petit troupeau de Jésus-Christ, ne craignez donc pas trop ces ennemis invisibles. Sans doute ils sont nombreux ; ils remplissent les airs dont ils sont les puissances, selon le

¹ Psalm. xxvi, 6.

² Tom. II, p. 405.

langage des Pères et de la Liturgie¹ ; ils couvrent la terre, ainsi que l'a vu saint Chrysostome. On les trouve donc partout et même dans les lieux les plus saints et les plus vénérables. Leurs armes sont terribles ; leurs flèches sont de feu² ; rien n'égale leur ruse ; rien ne surpasse leur malice.

Mais que dis-je ? Les puissances du ciel sont bien autrement fortes que celles de l'enfer ; car, dans ce ciel, nous avons Dieu, contre qui nul n'est fort, et qui a précipité de ce ravissant séjour ces anges dont la révolte a fait d'éternels réprouvés. Nous avons des milliers d'Esprits demeurés fidèles, que Dieu revêt de sa force et qu'il oppose avec succès à leurs frères maudits ; et au-dessus de ces anges, comme au-dessous de Dieu, nous avons la femme invincible dont le pied victorieux écrase le dragon. Oui, nous avons Marie ; Marie, au nom de laquelle tout l'enfer tremble et frémit³ ; Marie, qui vaut à elle seule une armée rangée en bataille ; Marie, qui, à elle seule, est plus redoutable à Satan que toutes les phalanges de la milice des cieux.

Confiez-vous donc à elle, agneaux et brebis du Christ ! mettez-vous sous sa houlette, et espérez. Une poignée de soldats, vous disent saint Bernard et saint Bonaventure, est moins effrayée de voir fondre sur elle une armée tout entière, que les esprits de ténèbres ne le sont à l'aspect et au

¹ *Æreæ potestates.* Alcuin. *serm. de Nativit. V.* — C. de Veg. num. 1633. — Liturg.

² *Ignea tela nequissimi.* Eph. vi, 16.

³ *Idiot. Lib. de contempl. Deip. cap. 2.*

nom de Marie ¹; elle les met, nous dit l'Église, elle les met en fuite d'un seul souffle de sa bouche ², parce qu'ils reconnaissent en elle la mère de leur triomphateur ³. Elle est, dit saint Amédée, un fleuve de feu qui les consume comme la flamme dévore une paille légère ⁴; elle est un mur inexpugnable, un rempart imprenable qui nous protège contre toute la rage de ces esprit simmondes ⁵. Elle aussi donne des chaînes au Léviathan de l'abîme ⁶. Elle est la verge d'Aaron qui paralyse tous les efforts des magiciens du noir séjour ⁷. Elle est le marteau de Jahel qui brise et écrase la tête du Sisara des sombres bords. Elle est l'épée à deux tranchants ⁸ qui décapite le Goliath et l'Holopherne dont le géant des Philistins et le général assyrien n'étaient que la figure.

Ainsi donc qu'au nom de Marie toute tête s'incline et tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers!
Fiat! fiat!

¹ S. Bern. Homil. 2 sup. *Missus est*. S. Bonav. *Specul. Virg.* c. 3.

² Orat. Exorcism.

³ Abb. Guillelm. in cap. iv Cant.

⁴ Fluvius igneus hostes succendens. In Laudib. V. M.

⁵ Rich. a S. Laur.

⁶ Job. xl.

⁷ S. Petr. Dam. Serm. in Assumpt.

⁸ Plaga dæmonum luctuosa. Hymn. græc. ap. But



XXXVIII

BOUQUET FINAL

Fulcite me floribus.

Donnez-moi, donnez-moi des fleurs.

CANT. II. 5.

Quand les différents ouvriers qui ont conjointement travaillé à la construction d'une maison particulière ou d'un édifice public, quelles qu'en soient la nature et la destination, ont posé la dernière pierre, ils en surmontent d'un bouquet le point le plus élevé. Quand les moissonneurs reviennent, conduisant en triomphe la dernière voiture des récoltes dont leurs bras ont dépouillé la terre, cette voiture est par eux ornée d'un bouquet champêtre. Les vigneron en font autant pour les derniers tonneaux qu'ils rentrent dans leurs celliers. Enfin lorsque, dans les jours de réjouissances populaires, on donne à une multitude le spectacle de feux préparés avec art, intelligence et talent, on réserve pour la fin la pièce la plus belle et la plus curieuse à voir, et on la nomme *le bouquet*.

Nous venons, nous, de poser par le chapitre qui précède la dernière assise de l'œuvre élevée par notre faiblesse et par notre indignité à la gloire de Marie, Reine de l'univers; nous venons d'achever, au moins en ce qu'il a d'essentiel, le monument conçu par nous en l'honneur de cette Vierge qui est la première merveille de la création. Nous devons donc, pour nous conformer à l'usage que nous venons de signaler, déposer quelques fleurs à son point culminant.

Et d'ailleurs conviendrait-il de rester, par la pensée, sur un sujet aussi affreux que celui qui fait le fonds du chapitre précédent, lequel clorait notre livre si nous ne le faisons pas suivre d'un autre moins lugubre? Conviendrait-il, lorsque durant tout le cours de l'ouvrage l'esprit aura été dans les hautes et belles régions de la vie et de la lumière, de s'arrêter dans le lieu d'épouvantable horreur où il n'y a que pleurs et que grincements de dents? Conviendrait-il, quand on a, dans toutes les pages d'un volume, vécu par la pensée avec les Anges, avec les Saints, avec Dieu même, conviendrait-il de quitter la plume en traitant des noirs génies qui peuplent l'horrible étang de feu? conviendrait-il, quand on a contemplé continuellement les splendeurs de la cité sainte, de finir dans les ténèbres palpables de l'abîme? Non : et c'est là le second motif du chapitre qu'on va lire.

Mais, pour le faire et pour qu'il réponde à son titre, de quoi le formerons-nous? de quoi le composerons-nous? Les fleurs dont nous avons besoin, où irons-nous les chercher? où irons-nous les prendre?

Ah ! de notre propre fonds nous ne pouvons donner à

Marie et à nos lecteurs que des plantes fort communes, peut-être que des épines, mais pour sûr que des fleurs sans beauté et sans parfum, sans éclat, sans coloris et sans fraîcheur.

Afin donc que notre bouquet soit moins indigne de celle en l'honneur de laquelle notre main le compose et à laquelle nous l'offrons, nous puiserons les éléments dont nous devons le former à des sources pures et sacrées. Nous cueillerons nos fleurs dans ces prairies, dans ces parterres où le serpent de l'erreur n'est point caché sous l'herbe, c'est à dire dans les écrits des Pères de l'Église, et dans les pompeux éloges qu'ils ont faits de Marie, qu'ils ont donnés à Marie, dans toute la suite des âges.

Pour faire notre présent ouvrage, nous avons réuni une multitude de textes, dont un nombre considérable n'a pu trouver place dans aucun des sujets dont il se compose, soit parce qu'ils ne se rattachaient pas directement à ces sujets, soit parce que leur emploi eût trop allongé nos chapitres.

C'est de ces matériaux mis par nous en réserve et qui n'ont pas pu entrer dans le corps de l'édifice que nous allons former notre bouquet final.

Et que pourrions nous faire de mieux ? quelles fleurs plairaient à Marie plus que celles de ces doctes et sublimes intelligences qui ont su joindre au génie souvent le plus élevé la vertu la plus pure, le jugement le plus parfait, l'humilité la plus profonde, la science la plus vaste, la charité la plus ardente et la foi la plus vive ?

Ah ! le dirons-nous ici ? une des plaies du sacerdoce, une

des causes pour lesquelles les compositions orales ou écrites des prêtres sur la dévotion à Marie sont trop souvent si vides, si pauvres, si faibles de pensées, si incolores de ton, c'est l'ignorance où l'on est des œuvres que les saints Pères ont léguées à l'Église, comme le trésor le plus précieux après celui de l'Écriture.

Non ; et nous nous le sommes souvent dit à nous-même en parcourant pour nos travaux à la gloire de Marie les œuvres des anciens et celles des modernes, non, depuis un siècle ou deux les hommes du sanctuaire, qui sans cesse parlent de Marie, ne la connaissent pas ; et ils ne la connaissent pas parce qu'ils ne l'étudient pas dans les ouvrages des Docteurs qui l'ont le mieux étudiée, qui l'ont le plus aimée, et qui ont dit leurs sentiments avec le plus de talent.

Ah ! puisse notre œuvre, qui brille d'un bout à l'autre de ces perles empruntées à l'écrin des saints docteurs et des anciens panégyristes de la Vierge, Mère de Jésus-Christ, faire désirer à quelques-uns d'apprendre à connaître Marie et à parler de ses grandeurs à l'école de ces maîtres de la science et de l'éloquence catholiques et dans les pages immortelles de ceux qui seront à tout jamais nos plus parfaits modèles en vertu comme en savoir.

Mais il est temps de faire silence et d'écouter ces oracles de la doctrine chrétienne chantant ici un dernier chœur à la louange de Marie, Mère de Dieu, Reine du ciel, de la terre et même des enfers.

Qu'est-ce donc que Marie ?

Ah ! nous crient d'une voix unanime ces maîtres de la

science et de la parole sacrée, Marie, c'est une hauteur inaccessible, c'est une profondeur insondable, c'est une merveille, un prodige au-dessus de toute conception ; c'est l'exaltation des exaltations ; c'est une élévation connue du seul Très-Haut ; c'est l'abrégé des perfections les plus incompréhensibles de la Divinité ; c'est un trésor, un abîme, un océan de grâces.

Marie, c'est le monde spécial ¹, le monde le plus aimé, le monde le plus chéri de Dieu : c'est son monde spirituel ² ; c'est la perle et le chef-d'œuvre du monde de la nature et du monde de la loi, du monde de la grâce et du monde de la gloire, du monde des esprits et du monde matériel ³. Je lis, dit saint Cyprien, je lis, et je conçois que Marie est un certain monde intellectuel et merveilleux : une profonde humilité en est comme la terre ; une immense charité en est comme la mer ; une sublime contemplation en est comme le ciel ; une vue claire et distincte des choses divines en est comme le soleil ; la beauté et la pureté en sont comme la lune ; la splendeur d'une sainteté parfaite en est comme l'étoile du matin ; les vertus les plus éminentes en sont comme les autres astres ⁴.

Qu'est-ce que Marie ? Marie c'est un printemps éternel sans cesse orné de fleurs par la bonté de Dieu et embaumant

¹ *Eam tanquam specialissimum mundum Deus sibi creavit. S. Bern.*, cité par le P. d'Argentan, tom. I, p. 45.

² *Maria mundus spiritualis. S. Bern. serm. de B. V. M.*

³ *Miraculum magnū mundi. S. Joan. Chrysos.*

⁴ Cité par d'Argentan, tom. I, p. 45.

de ses parfums et le ciel et la terre ¹; c'est un soleil dont l'éclat éclaire toutes les églises ²; c'est une lune qui brillera dans toute sa plénitude pendant les siècles des siècles ³; c'est l'œuvre par excellence de tous les temps ⁴; Marie est l'oreille de Dieu ⁵; la véritable et immortelle Hébé qui lui a donné sur la terre et qui lui fournit au ciel les mets les plus exquis ⁶; l'abeille qui lui compose le miel le plus pur ⁷; la rose qui exhale pour lui les parfums les plus doux ⁸.

Marie est la santé et le salut du monde ⁹; un abîme de merveilles ¹⁰; le type des autres créatures ¹¹; une énigme, un mystère impénétrable ¹²; la déification de la nature humaine ¹³; notre gloire et le plus bel ornement de notre race ¹⁴.

¹ *Maria, ver perpetuum, nos flore immarcessibili beans. Ex Menologiis græcis. S. Ambros.*

² *Cujus vita inclyta cunctas illustrat ecclesias. Liturg.*

³ *Luna perfecta in æternum. Ps. 88, 38.*

⁴ *Maria negotium omnium sæculorum. S. Bern. serm. de Pentèc.*

⁵ *Maria auris Dei. Richard. a S. Laur. de laudib. V. part. II.*

⁶ *Dapifera deliciarum Dei. S. Bonav.*

⁷ *Maria apis. Rich. a S. Laur. de laudib. V. c. 2.*

⁸ *Rosa cœlicæ amœnitatis.*

⁹ *Maria medicina mundi S. Bonav. in Psalter. min.*

¹⁰ *Abyssus miraculorum. S. Joan. Damasc. orat. 2. de nativ. V. M.*

¹¹ *Maria typus mirabilis. S. Anastas.*

¹² *Ænigma insolubile. S. Cyrill. Alex.*

¹³ *Deificatio mortalium. Joan. Geom. serm. de annunt.*

¹⁴ *Gloria nostra, ornamentum præclarum naturæ nostræ, venustas humanæ naturæ. S. Joan. Damasc. orat. 4. de nativ. Virg.*

C'est pour elle que le monde entier a été fait ; c'est pour elle que toute l'Écriture nous a été donnée ¹ ; on la retrouve virtuellement dans tous les élus de Dieu ; c'est de sa vie qu'ils vivent ; c'est par sa vertu qu'ils sont purs et agréables au Seigneur ; et, de même que l'eau qui forme le suc et la sève de toutes les plantes végétales se transforme en chacune d'elles, et devient rouge dans les unes, blanche comme le lait dans les autres, jaune dans celles-ci, bleue dans celles-là, rose ou violette dans plusieurs, et verte dans toutes les feuilles, ainsi Marie, canal de grâce, source de vie, se retrouve partout dans les âmes justes et saintes ; elle est conséquemment Martyre dans les martyrs, Vierge dans les vierges, Solitaire dans les solitaires, etc. ; et c'est là le sens à donner à ce que Dieu lui dit de jeter des racines dans le cœur des élus ².

Qu'est-ce encore que Marie ? C'est le plus bel ouvrage de la Divinité ³. Tout ce que les anges, tout ce que les saints du ciel, tout ce que les âmes justes de la terre et du purgatoire possèdent de perfections, Dieu l'a mis en Marie ⁴ ; elle est même plus riche à elle seule en vertus et en qualités que tout le paradis ensemble et que la triple société des vrais enfants de Dieu ⁵. Aussi sa prière est-elle plus puissante et

¹ Propter Mariam omnis Scriptura et totus mundus factus est. C. de Veg. num. 440.

² C. de Veg. num. 74.

³ Gloria Domini est gloriosissima Mater Domini. S. Bern.

⁴ Quidquid singuli habuere sancti, tu sola possedisti. S. Bernard.

⁵ S. Epiph. de laud. Virg.

plus efficace que celle de tous les Bienheureux ¹. Tout ce que Dieu peut par son empire, Marie le peut par sa prière ² : il y a plus, c'est que quand elle fait à Dieu quelque demande, le ciel entier se joint à elle. Comme on voit, dit un auteur ³, comme on voit, dans une horloge, la principale roue donner, par son mouvement, l'impulsion à toutes les autres, ainsi quand Marie prie, tous les élus prient avec elle.

Enfin qu'est-ce que Marie ? C'est un midi tout brûlant et tout resplendissant des feux du Saint-Esprit ⁴ ; elle est le brillant collier de l'Église, épouse du Christ ⁵ ; l'œuvre des conseils éternels ⁶, une coupe remplie de charité ⁷ ; un foyer de bonté ⁸, un fleuve de clémence ⁹, un vase enrichi de toutes les pierreries de la grâce ¹⁰, l'avant-nef de l'édifice de la Rédemption ¹¹ ; un monde de merveilles plus riche mille fois, plus beau mille fois que le monde de la nature,

¹ *Mariae oratio potentior precibus totius curiae caelestis. C. de Veg. num. 4762-3-5.*

² *Quod Deus imperio, tu prece, Virgo, potes.*

³ *Le P. Seigneri.*

⁴ *Meridies de Spiritu Sancto splendens ac fervens. Honorius Augustodun. Sigill. Marian. c. 4.*

⁵ *Inexplicabile paradisi monile. S. Epiph. orat. de laud. Deip.*

⁶ *Opus æterni consilii. Aug. serm. de Assumpt.*

⁷ *Calix plenus caritatis. hymn. de concept. M. in Parnasio Mariano.*

⁸ *Fomes misericordiae. S. Bonavent. apud Gersonem. serm. de concept. Virg.*

⁹ *Fluvius clementiae. S. Bern. medit. sup. Salve Regina.*

¹⁰ *Vas ornatum omni lapide pretioso.*

¹¹ *Miraculorum et operum Christ proæmium. hymn. græc. apud But.*

que celui de la grâce, que celui de la gloire ¹ : créature plus céleste et plus divine que terrestre, elle a été le ciel de Dieu dans son esprit, le paradis de Dieu dans son cœur, le palais de Dieu dans son corps ; elle est tout entière pénétrée des clartés du Très-Haut ² ; enfin par sa dignité elle touche aux confins de la Divinité ³. Gloire donc, gloire à Dieu, qui l'a faite si précieuse, qu'elle seule vaut mieux, à ses yeux, que tout le monde ensemble ⁴, et qu'elle est jugée digne d'emporter à elle seule toutes les affections de la sagesse incréée, d'être le seul entretien de ses pensées et l'unique motif de sa venue en terre ⁵ !

Gloire à Dieu, qui l'a faite si grande, qu'elle va plus haut que le ciel, qu'elle descend plus bas que les plus profonds abîmes ⁶, et qu'elle enclot et comprend un terme d'infinie perfection qui atteint les bornes de la puissance suprême !

Gloire à Dieu, qui l'a élevée si haut auprès de lui, que, l'union personnelle et hypostatique mise à part, il est impossible de trouver une créature plus capable de participer aux trésors de l'essence divine ⁷ !

¹ *Sanctorum microcosmus in se eminenter continens quidquid in quolibet sancto illustre et egregium fuit. Navar. in Umbra Virginea, n. 482.*

² *Divina magisque cœlestis quam terrestris creatura; erat enim cœlum Dei in spiritu suo; paradisus Dei in anima sua; palatium Dei in corpore suo: Divinitatis transradiata claritate. Tauler. serm. de Annunt.*

³ *Sua dignitate fines Divinitatis propinquius attigit. Cardin. Cajet. 22, q. 403, art. 4.*

⁴ *S. Basil. Seleuc.*

⁵ *Poiré, tom. II, p. 74.*

⁶ *S. Aug. orat. 25. de Sanctis.*

⁷ *S. Bonav. serm. 2. de B. V. M.*

Gloire à Dieu, qui l'a faite si belle, que, comme on voit l'abeille aller suçant toutes les fleurs des jardins et des champs pour en composer son miel, ainsi ce Dieu, source et principe de toute beauté, réunit en Marie tout ce qu'il a mis de plus beau dans les anges, dans les astres et dans les plus belles œuvres de ses mains ¹ !

Gloire à Dieu, qui l'a faite si bonne, que le reste des créatures et tout ce qu'elles ont de bon se retrouvent excellemment et éminemment en elle ² !

Gloire à Dieu, qui l'a faite si accomplie, que nulle nature créée n'approche plus près qu'elle des perfections de la nature incréée ³ !

Gloire à Dieu, qui l'a faite si puissante, que l'univers lui doit sa conservation et toutes les grâces qu'il a reçues avant même qu'elle vint au monde, mais beaucoup plus encore depuis sa naissance et son Assomption triomphante ⁴ !

Oui, encore une fois, gloire à Dieu, qui a pris dans notre race le chef-d'œuvre de sa puissance ! Gloire à Dieu !

Mais aussi, honneur, honneur à vous, ô Marie, Mère de Jésus-Christ ! Honneur à vous, brillante demeure de la Divinité ⁵ ; couche mystique et virginale du véritable Salomon ⁶ ;

¹ Arnold. Carnot. tract. de laudib. Virg.

² Poiré, tom. II, p. 79.

³ S. André. Hieros. serm. [de Assumpt.

⁴ Poiré. tom. II, p. 124.

⁵ Sedes lucida Omnipotentis. hymn. Græc apud But.

⁶ Thalamus Christi. S. Godric. eremit. angl.

paradis de volupté pure ¹ ; nymphe de Dieu ² ; sceau mystérieux de l'Ancien et du Nouveau Testament ³ ; char de feu du vrai Elie ⁴ ; pourpre royale qui avez revêtu le Dominateur de la terre ⁵ ! Honneur à vous, urne d'or ⁶, encensoir d'or ⁷, chandelier d'or ⁸, autel vivant du pain de vie ⁹, terre bénie du Seigneur ¹⁰, bourgeon mystérieux de la plus belle des fleurs, livre scellé ¹¹ !

Honneur à vous, plante d'immortalité ¹², encens de parfaite odeur, rose du martyre, lis et violette d'humilité !

Honneur à vous, colombe de douceur, tourterelle de pureté, lionne par la force ¹³, aigle aux grandes ailes par la hauteur de la contemplation ¹⁴, abeille de chasteté ¹⁵, perle

¹ *Locus voluptatis*. S. Petr. Dam. serm. de Annunt.

² *Nympha Dei*. Theop. hymn. de Ann.

³ *Sigillum Veteris et Novi Testamenti*. S. Germ. orat. de nativité. Virg.

⁴ *Currus igneus Verbi*. Hymn. græc. apud But.

⁵ *Purpura Regis quæ cœli terræque Regem induit*. S. Epiph. de laud. Virg.

⁶ *Urna aurea quæ continet illum qui manna et mel ingrato populo subministravit*. S. Andr. Cret. in Salut. Angel.

⁷ *Thuribulum aureum in quo Verbum bono odore orbem terrarum implevit*. Georg. Nicomed. orat. de præsent. Virg.

⁸ *Anastas. Nicæn. quæst. 53.*

⁹ *S. Method. orat. in Hyp.*

¹⁰ *Gemmula floris*. Aldelm. lib. de sancta Virginitat. c. 24.

¹¹ *Liber obsignatus*. Georg. Nicomed. de oblat. Virg.

¹² *Planta incorruptionis ex qua ortus est flos immarcessibilis*. Hesych. orat. 2. de Deip.

¹³ *Leæna Christi Leonis fortissimi genitrix*. S. Epiph. de laud. Virg.

¹⁴ *Aquila singularis*. S. Bernard. serm. 3.

¹⁵ *Nomenclator Marianus* 247 et 258.

et fleur de sainteté ¹, colonne, type et miroir de la virginité, sanctuaire de toutes les vertus, diadème de beauté, conquérante des cœurs, amour des anges, espoir des hommes et terreur des démons !

Honneur à vous, cause des choses ², source et principe de tout bien ³, mère des vivants, divine rosée, ancre dans la tempête, rempart dans la défaite, clé du ciel, joie du monde, ornement de la cité sainte !

Honneur, honneur à vous, au ciel et sur la terre ! Honneur à vous dans le temps et dans l'éternité !

Honneur à vous !...

Mais, ô ma plume, arrête, arrête ici ;.... et quelque ravissant, quelque délicieux, quelque inépuisable que soit le sujet qui t'exerce, cessons, cessons d'écrire ; car ici-bas tout doit avoir un terme.... C'est au ciel, et au ciel seulement ; c'est pour les seuls bienheureux que la louange de Marie, non plus que celle de Dieu, n'aura jamais de fin.

O Mère de Dieu, me voici donc arrivé à la dernière page d'un livre qui est, pour ainsi dire, le faite et le couronnement de l'édifice pieux que j'ai voulu vous élever.

En le commençant, ô Marie, je vous avais demandé la grâce de l'achever, et vous m'avez exaucé !

Je vous avais en outre demandé santé, paix et courage, pour toutle temps que durerait son exécution ; et vous m'a-

¹ *Flos sanctitatis. Bonifacius IX. in Constitut.*

² *Causa rerum. S. Bern. serm. 2. de Pentecost.*

³ *Causa totius boni. Albert. Magn. sup. missus est.*

vez, ô bonne Mère, ô grande Reine, accordé santé, paix et courage ! Soyez bénie pour ces bienfaits !

Et maintenant quelle faveur solliciterai-je de vous ? Ah ! c'est qu'après m'avoir permis de dire de vous des choses glorieuses dans le silence et le secret de ma chambre de travail, vous me veniez en aide pour leur publication, afin que je puisse, malgré la difficulté des temps, prêcher jusque sur les toits vos célestes grandeurs.

Oui, c'est maintenant, ô Marie, la grâce que j'attends de vous. Puisse ce livre voir le jour ! et puissiez-vous, par lui, paraître grande et puissante aux yeux de quelques-uns qui ne vous connaissaient pas assez !

Puis, pour dernière demande de ma part, pour dernier bienfait de la vôtre, accordez-moi, Reine du ciel, de voir un jour de près, dans ma chair, et sans obstacle, vos célestes splendeurs ; splendeurs que je n'ai vues, dans tout le cours de cet ouvrage, que des yeux de la foi, et dans la description desquelles j'ai été comme l'aveugle qui, du fond d'un noir cachot, entreprendrait de dépeindre les douces clartés de l'aurore ou les feux ardents du midi.

Oui, qu'après les ténèbres de cette région de mort, la lumière se fasse pour moi, et que dans cette lumière je vous voie à tout jamais, vous, et cette Trinité, et tous ces anges, et tous ces saints, dont vous ferez éternellement l'amour et les délices !

FIN DU TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

XXIII. Marie reine des Apôtres et des Évangélistes	4
XXIV. Marie reine des Martyrs.	22
XXV. Marie reine des Pontifes, des Pères et des Docteurs de l'Église	41
XXVI. Marie reine des Prêtres et des Lévites.	60
XXVII. Marie reine des saints Abbés et Religieux	73
XXVIII. Marie reine des Solitaires et des Contemplatifs	90
XXIX. Marie reine des Confesseurs.	115
XXX. Marie reine des Vierges.	158
XXXI. Marie reine des saintes Femmes.	162
XXXII. Marie reine de tous les Saints.	185
XXXIII. Marie reine et protectrice de l'Église Militante	206
XXXIV. Marie triomphatrice des hérésies.	226
XXXV. Pouvoir de Marie sur les choses de ce monde	247
XXXVI. Marie reine du Purgatoire.	268
XXXVII. Marie reine et terreur des démons.	285
XXXVIII. Bouquet final.	299



